

31789/A

1721 text & 1727 t.p.
re-set throughout

66



A P A R I S,

Chez DENIS-ANTOINE PIERRES,
rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves,
à S. Ambroise.

TRAITE' DES OPERATIONS DE LA CHIRURGIE,

Dans lequel on explique mécaniquement les causes des maladies qui les précédent, fondées sur la structure de la parties; leurs signes & leurs symptômes: & dans lequel on a introduit plusieurs nouvelles remarques après chaque opération, & un Traité des Playes avec la méthode de les bien panser.

Augmenté des bandages & appareils à la fin de chaque Opération.

Par JOSEPH DE LA CHARRIERE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée par l'Auteur.



A PARIS, PLACE DE SORBONNE,
Chez les Freres HORTHEMELS,
au Mécenas.

M. DCC. XXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

On trouve dans la même Boutique, un Livre intitulé:
Anatomie de la Tête de l'Homme, du même Auteur.

318332





A TRES-HAUT,
TRE'S-PUISSANT SEIGNEUR,
M^{RE} JOSEPH DE SALES,
MARQUIS DE SALES,
COMTE DE THORENC,
SEIGNEUR DE RICHEMONT,
& autres lieux.



ONSEIGNEUR,

Ce Livre que je prends la liberté de
vous présenter, renferme des Observa-
tions qui pourront être de quelque
utilité au Public. Il n'attend, pour pa-
roître, que l'honneur de votre prote-
ction; je vous la demande très hum-
blement. Je suis persuadé, MONSEI-
GNEUR, qu'il n'y a guères d'endroits
au monde où votre Nom ne soit connu.
Toute l'Eglise révère la mémoire de

E P I T R E.

S. François de Sales votre grand-Oncle & non seulement la Savoye & toute l'Italie, mais la France & plusieurs autres Nations sçavent que depuis dix-sept générations, l'illustre Famille, dont vous êtes presentement le Chef, a fourni de grands Hommes à l'Eglise & à l'Etat. La fidélité, la prudence & la valeur des Héros de votre Race ne sont pas inconnues en France. On sçait que le Seigneur de Sales, votre Oncle, d'heureuse mémoire, avoit mérité auprès du Roy Très-Chrétien, que Sa Majesté lui confiât le Gouvernement de ses Isles dans l'Amerique, & qu'il y est mort en Vice-Roy, digne du choix que ce grand Prince avoit fait de sa personne. Mais vous, MONSEIGNEUR, par combien de rares qualitez méritez-vous l'estime que Son Altesse Royale fait de vous ! Que d'ardeur pour son service ! Avec quel zele & avec quelle promptitude portez-vous ses Ordres dans les Expéditions les plus difficiles & les plus périlleu-

E P I T R E.

Ses ! Que de sagesse dans votre conduite ! Que de vertu dans toutes vos actions ! Je ne doute point qu'à la faveur d'un Nom aussi éclatant qu'est le vôtre, ce petit Ouvrage ne se fasse connoître. Il se répandra ; & dans tous les lieux où on le lira, il me sera toujours fort glorieux qu'on sçache que j'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
DE LA CHARRIÈRE.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

C HAPITRE I. <i>Des Opérations en général,</i>	Page 1
CHAP. II. <i>De la réunion des playes, au sujet des sutures,</i>	p. 6
CHAP. III. <i>Des sutures,</i>	p. 14
CHAP. IV. <i>De la suture du tendon,</i>	p. 24
CHAP. V. <i>Du bec de lièvre,</i>	p. 31
CHAP. VI. <i>De la gastroraphie,</i>	p. 36
CHAP. VII. <i>De l'hydropisie, à l'occasion de la paracenthese,</i>	p. 46
CHAP. VIII. <i>De l'opération de la paracenthese,</i>	p. 62
CHAP. IX. <i>Des hernies,</i>	p. 67
CHAP. X. <i>De l'opération de l'exomphale,</i>	p. 85
CHAP. XI. <i>De l'opération du bubonocelle & de l'hernie complete,</i>	p. 88
CHAP. XII. <i>De la castration, au sujet du sarcocelle & varicocelle,</i>	p. 103
CHAP. XIII. <i>De la castration,</i>	p. 106
CHAP. XIV. <i>De l'hydrocelle,</i>	p. 108
CHAP. XV. <i>De l'opération de l'hydrocelle,</i>	p. 109

T A B L E.

CHAP. XVI. Du phymosis,	p. 112
CHAP. XVII. Du paraphimosis,	p. 117
CHAP. XVIII. De la pierre, au sujet de la lithotomie,	p. 139
CHAP. XIX. De l'extraction de la pierre,	p. 136
CHAP. XX. De la fistule à l'anus,	p. 149
CHAP. XXI. De l'opération de la fistule à l'anus,	p. 158
CHAP. XXII. De l'empyème,	p. 163
CHAP. XXIII. De l'opération de l'empyème,	p. 186
CHAP. XXIV. Du cancer,	p. 193
CHAP. XXV. De l'extirpation du cancer,	p. 201
CHAP. XXVI. De la bronchotomie,	p. 207
CHAP. XXVII. De la fistule lacrymale,	p. 211
CHAP. XXVIII. De l'opération de la fistule lacrymale.	p. 214
CHAP. XXIX. De la cataracte,	p. 219
CHAP. XXX. Du polype,	p. 224
CHAP. XXXI. Des playes de tête, au sujet du trépan,	p. 229
CHAP. XXXII. De l'opération du trépan,	p. 257
CHAP. XXXIII. De l'anévrisme,	p. 274
CHAP. XXXIV. De l'opération de l'anévrisme.	p. 282
CHAP. XXXV. De la gangrene & du sphac-	

T A B L E.

<i>celle , à l'occasion de l'amputation ,</i>	<i>p. 296</i>
CHAP. XXXVI. <i>De l'amputation ,</i>	<i>p. 316</i>
CHAP. XXXVII. <i>Du panaris ,</i>	<i>p. 333</i>
CHAP. XXXVIII. <i>De l'usage de ventouses ,</i>	<i>p. 336</i>

TRAITE' DES PLAYES.

CHAPITRE. I. <i>Qui traite des playes , faites par un instrument tranchant ou meurtrissant ,</i>	<i>p. 342</i>
CHAP. II. <i>De playes faites d'estoc , ou par un instrument étroit & pointu ,</i>	<i>p. 359</i>
CHAP. III. <i>Des playes des tendons ,</i>	<i>p. 368</i>
CHAP. IV. <i>Des playes des ligamens & des os ,</i>	<i>p. 370</i>
CHAP. V. <i>Des playes d'arquebusades ,</i>	<i>p. 379</i>
CHAP. VI. <i>Reflexions sur les playes ,</i>	<i>p. 388</i>

Fin de la Table.



TRAITÉ¹ DES OPERATIONS DE CHIRURGIE:

CHAPITRE PREMIER.

Des Opérations en général.



L n'y a rien de si utile que la
Medecine; la matiere que je
traite en fait la plus belle par-
tie.

Elle nous enseigne la pratique des Opé-
rations de la Chirurgie; elle nous ex-
plique les principaux phénomènes de la
Pathologie; elle nous porte à examiner
attentivement le sujet sur lequel nous les

A

pratiquons; & j'ose dire que sans le secours des Opérations, la Chirurgie ne feroit jamais parvenue à ce point de perfection où nous la voyons aujourd'hui, & que plusieurs belles connoissances qui regardent l'explication des principales maladies, seroient remplies de faits douteux, si celle-ci ne les éclaircissoit par des démonstrations évidentes, & par des raisons que l'expérience autorise. C'est une étude qui ne renferme rien qui ne soit digne d'arrêter nos esprits & qui n'engage ceux qui aiment leur profession, d'étaler les avantages que nous en recevons. C'est elle qui rend recommandable l'Artiste, qui réunit avec dextérité les parties divisées, qui divise avec discernement celles qui sont dans leur intégrité, qui tire avec adresse les corps étrangers, & qui applique avec art & industrie les ressorts qui manquent à notre perfection. Ainsi l'intention qu'il doit avoir est de s'étudier à bien pratiquer ces quatre Opérations, à développer toutes les difficultez qu'elles renferment, & à bien observer toutes les circonstances qui les précèdent, qui les accompagnent & qui les suivent, afin de maintenir les parties dans leur union & dans leur situation naturelle.

Ce seroit ici le lieu de faire l'éloge de la

Chirurgie ; mais outre que le tems ne me l'a pas permis , je n'ai osé l'entreprendre, dans la crainte où j'étois de succomber sous le poids d'une si terrible entreprise, puisque tous les Auteurs qui en ont écrit avant moi, & qui ont vanté son excellence, n'ont jamais pû lui donner des louanges proportionnées à ses grandes utilitez. Je me suis donc renfermé dans mon sujet, & je puis dire que si les nouveaux Anatomistes qui ont découvert tant de merveilles, en avoient fait une juste application à la Chirurgie, & si les grands Praticiens l'avoient enrichie de leurs observations ; on y trouveroit des utilitez & des avantages qu'on n'y trouvera jamais, si on ne change ses principes : mais comme la matiere paroît épineuse, nous trouvons peu de personnes qui nous en communiquent leurs idées & leurs recherches particulieres. On ne fait que l'ébaucher & la traiter superficiellement sans l'approfondir : ce qui fait le plus souvent que l'on rejette les fautes de l'art sur la mauvaise disposition des sujets. J'avoue qu'il est très difficile de rencontrer toujours juste, parce que la nature varie souvent des mouvemens & qu'elle opère dans des recoins si cachés, & par des voies si peu connues, qu'elle renverse par des coups imprévûs que nous

ne connoissons point, toute l'œconomie de nos Opérations.

Il ne suffit pas d'entreprendre une opération, il faut connoître le sujet sur lequel on la doit pratiquer, je veux dire son tempérament, sa disposition, & la partie affligée.

J'entens par tempérament une certaine disposition de parties qui consiste dans l'arrangement des ressorts qui les composent, & dans la configuration de leurs pores proportionnés à la nature des liqueurs qui passent au travers, & de leur mouvement plus ou moins rapide.

La disposition de nos corps regarde le regime de vivre, l'inclination, l'âge, la saison, l'habitude & les forces; car si un malade observe un méchant régime de vivre, s'il est atténué, dénué de forces, ou que l'âge ne permette pas de faire l'opération, ou enfin qu'il ait plus de penchant pour ce qui lui est contraire & nuisible que pour ce qui lui est utile, alors le Chirurgien doit suspendre son jugement, afin de ne rien hasarder.

Quant à la partie qui souffre, l'Opérateur en doit connoître la constitution naturelle, la connexion, l'action & l'usage, s'il veut tirer quelques avantages de ses entreprises, & prévenir les symptômes qui arrivent dans ces occasions.

Si l'opération se peut différer, il faut attendre une saison favorable, comme le Printemps ou l'Automne.

Dans le Printemps le sang & les esprits que le froid avoit concentrés, s'exaltent à la surface, & revivifient avec plus de chaleur les parties qui auparavant étoient comme engourdies & inanimées : ils sont dans une fermentation douce, naturelle, & par conséquent capables de tous les bons effets qu'on en peut attendre.

Dans l'Hiver au contraire le froid resserre les pores, il empêche la transpiration, il change l'œconomie de la circulation & le sang n'a plus cette vivacité capable d'animer nos corps.

Dans l'Automne l'action des sels & des souffres qui avoient pris essor, & qui étoient dans une exaltation continuelle pendant les chaleurs excessives de l'Esté est un peu réprimée : le sang qui avoit acquis une disposition âcre & bilieuse par une chaleur immodérée, s'adoucit & calme les effervescences extraordinaires qui excitoient des pertes d'esprit continuelles.

Voilà, ce me semble, les principales maximes qu'on doit observer avant que d'entrer dans le particulier de chaque opération.

J'aurois pû m'étendre davantage sur le

général des opérations : mais comme de si long discours n'éclaircissent point les difficultés qu'elles renferment , & que dans l'ordre que je me suis proposé de ne rien donner qui ne fût digne de l'attention du Lecteur , j'ai crû que l'on pouvoit fort bien se dispenser de décrire ces ennuyeuses définitions, divisions & subdivisions , qui font le principal ornement de la plupart des Livres de Chirurgie.

CHAPITRE II.

De la réunion des playes au sujet des Sutures.

COMME dans l'ordre de ce Traité on commence par les Sutures qui ne se pratiquent qu'à dessein de réunir les parties divisées, nous parlerons d'abord de la réunion : mais pour être informés de la manière dont elle se fait, nous devons observer deux choses.

La première, que la réunion des parties divisées est le seul ouvrage de la nature , qui se sert dans cette occasion de son baume naturel.

La deuxième, que toute la science du Chirurgien ne sert de rien pour la réu-

nion ; mais comme il est l'imitateur de la nature , il doit pour seconder ses desseins, & procurer la réunion des playes , employer trois moyens. Le premier est de nettoyer exactement les playes, & les débarrasser de tous les corps étrangers. Le deuxième d'en approcher les lèvres ; & le troisième, de les maintenir dans cette situation. Un Chirurgien pour satisfaire à ces trois intentions , & pour procurer la réunion des playes , doit être informé de la structure des parties , & de la nature du suc nourricier qui sert à les entretenir.

Touchant le premier point , il est important de sçavoir que toutes les parties de notre corps ne sont qu'un assemblage de fibres , de vesicules & de vaisseaux : mais parce que le different arrangement qu'ils gardent, dispose dans chacune en particulier des espaces & des pores differemment figurés , il faut nécessairement que les particules nourricieres du sang se moulent & s'arrangent diversement, suivant que la configuration des pores & des conduits qu'elles enfilent est differente.

A l'égard du suc nourricier, il faut penser que le sang, qui en est la matiere commune, contient une liqueur homogène ; & quoiqu'il paroisse à nos yeux sous la forme de deux substances , il est néan-

moins constant que notre corps se nourrit de sa partie blanche , & non point de la rouge , si nous concevons que cette partie blanche est douce , balsamique , gluante & visqueuse , qui sont toutes les conditions requises & nécessaires pour leur entretien : d'où l'on peut conclure que c'est le baume & le véritable ciment de toutes les réunions qui se font dans la nature.

Il seroit assez difficile de comprendre comment ce suc nourricier , dont la substance est homogène , peut être employé à l'entretien d'un grand nombre de parties différentes, si par ce que nous venons de dire de leur structure, nous ne concevions que ce suc , tout indifférent qu'il est , peut aisément devenir chair, artère, membranes , os , tendon , cartilage , &c. suivant qu'il est modifié en passant par les canaux insensibles, qu'il faut regarder comme autant de petites filières où il se moule, & se figure différemment , suivant la différente configuration de leurs porosités : de même que les parties de la sève , qui sont confondues & comme indéterminées dans le sein de la terre, prennent une forme & une figure déterminée, en passant par les différens pores des fibres qui composent les plantes comme ronde , pointue , quar-

rée, &c. Cette diversité de figure fait que ces parties sont capables de produire des effets tous differens, tant dans les plantes que dans les animaux.

Cela supposé & bien entendu, je dis que la science du Chirurgien, soit dans la réunion, soit dans les pertes de substance, soit enfin dans quelque occasion que ce puisse être, ne sert qu'à rectifier cette sève par la voye des remedes généraux, lorsqu'elle est corrompue; & les topiques ont la vertu de conserver la pureté naturelle du suc nourricier, que les artères portent à la partie blessée, & la défendre en même tems des impressions de l'air. Ainsi les vulneraires, les sarcotiques, les carminatifs, & les astringens dont les Chirurgiens se servent dans le commencement, le progrès, l'état & la fin des playes, produisent de tels effets, comme je prouverai en expliquant leur action.

Les vulneraires sont ordinairement chargés de parties huileuses & salines, ce qui produit deux bons effets; le premier est que les parties huileuses s'unissent & s'ajustent facilement aux parties visqueuses & nourricieres du sang, & font ensemble une espece d'enduit qui résiste contre les puissantes attaques de l'air, qui est le grand ennemi des playes. Le deuxiè-

me est que les particules salines divisent, tranchent & atténuent les parties qui ont le plus de disposition à s'alterer, & les entraînent avec elles dans la suppuration.

Les sarcotiques & carminatifs, qui ne different que du plus ou du moins, doivent toujours abonder en souffres salins très-subtils, & en alkali fixes & dessicatifs. Les souffres salins les plus étérés, subtilisent & purifient les parties nourricieres, & les maintiennent dans leur mouvement naturel, & par consequent dans leur état de bonté, tandis que les alkali fixes & les autres parties dessicatives retiennent & repoussent par leur vertu caustique les parties les plus aigres & les plus malignes, capables de produire un méchant pus, & d'engendrer des chairs fongueuses, qui prennent le plus souvent la forme de cul de poule, les parties aigres les plus exaltées étant absorbées, les chairs se maintiennent unies, fermes & vermeilles.

Au sujet des remedes astringens, il est à propos de rendre raison pourquoi les cicatrices sont ordinairement si difformes; cela dépend presque toujours du Chirurgien, soit qu'il n'ait pas assez de dextérité pour faire en sorte que les fibres répondent les unes aux autres, soit qu'il comprime trop rudement la playe en cherchant

les corps étrangers, & qu'il en affaisse les fibres dont les unes tendent en haut, & les autres en bas, s'entrecroisant de maniere que les deux bords des lèvres de la playe ne peuvent jamais être à niveau ; soit enfin qu'il se serve des remedes trop astringens, tout cela contribue à rendre les cicatrices défectueuses : mais particulièrement les remedes trop stiptiques à cause qu'ils sont remplis de parties alkalines fixes, & alkalines vitrioliques : les fixes bouchent les pores, & les vitrioliques les brûlent, les cauterisent, & en emportent même de la substance. Voilà en general l'idée qu'on doit avoir de l'effet de tous ces remedes.

Je passe à la réunion du tendon, que les Anciens & la plûpart des Modernes avoient abandonnée, & qu'on auroit négligée à leur imitation, si feu Monsieur Bienaise, à qui nous en avons l'obligation, ne l'avoit renouvelée.

En effet, il n'y a non plus de danger à pratiquer la Suture du tendon que celle d'une simple playe, si nous considérons que la liqueur qui coule dans ses canaux, n'est pas differente de celle qui se passe dans le ventre du muscle. Pourquoi ne veut-on pas que le tendon coupé se réunisse aussi-bien que le muscle ? Puisque ce mê-

me suc ruisselle dans les os pour leur servir de nourriture, & que c'est le véritable lien & le véritable ciment qui les réunit lorsqu'ils sont rompus; pourquoi ne veut-on pas qu'il produise le même effet à l'égard des tendons qui leur sont continus? N'observons-nous pas même dans les plantes, lorsque l'on ente une greffe sur un sauvageon, que la sève passe des porosités des fibres ligneuses du sauvageon à celles de la greffe; que ses parties salines & gluantes s'arrêtent & se figent à chaque circuit, à l'endroit de leur assemblage, tant par le mouvement & l'action de la matière subtile & éterée, que par l'impression de l'air extérieur, & forment un cal semblable à celui qui s'engendre aux os rompus? Ainsi mettant six greffes de différente espèce sur un même sauvageon, on aura le plaisir de lui voir porter des fruits d'autant de différentes espèces: ce qui ne sçauroit s'expliquer sans dire que les sucs qui passent par les racines & par le tronc du sauvageon n'ont point encore de figure déterminée; mais qu'ils en reçoivent en passant par les pores de chaque greffe. C'est une expérience que je rapporte en passant, parce qu'elle fortifie le système que j'ai établi touchant la réunion.

Quant à l'inégalité qui reste à l'endroit de l'assemblage après la formation du cal, il n'est pas difficile de concevoir que cela provient de la trop grande abondance des sels qui s'exaltent à la surface, où ils sont retenus & figés par l'action de l'air extérieur, comme nous avons fait remarquer ci-devant.

Ayant expliqué les principales difficultés qui regardent la réunion, voici comme je conçois qu'elle se fait.

Après que le Chirurgien a débarassé la playe de tous les grumeaux de sang, & de tous les autres corps étrangers qui s'y rencontrent, qu'il en a approché exactement les lèvres, & qu'il a tâché d'apporter tous les soins nécessaires pour les maintenir dans cette situation, je dis que les molécules du sang, toutes indifférentes & indéterminées qu'elles sont, passant & repassant d'une des lèvres de la playe à l'autre par des tuyaux que je regarde comme autant de petites filières, s'y moulent & s'y figurent diversement, suivant la configuration de leurs pores. Il arrive que par ces différentes allées & venues les parties les plus gluantes, les plus nourricières, & les plus balsamiques que la chaleur épaisit & endurecit, se dégagent des autres, s'arrangent & s'accrochen à

l'embouchure des petits tuyaux, & forment pour ainsi dire un million de petites chaînes tendues horizontalement d'une lèvre de la playe à l'autre, pour les lier & les joindre très-exactement ensemble. C'est ainsi que j'expliquerai toujours la réunion, la végétation des parties, & le progrès des playes, dont les pertes sont considérables. Je passe à l'examen des Sutures, & aux circonstances qui en dépendent.

C H A P I T R E I I I .

Des Sutures.

LEs Anciens ont établi deux sortes de Sutures, les unes à points séparés, qu'ils ont appelées Incarnatives, & les autres à points continus, nommées Restrinctives. Ils ont encore parlé d'une espèce de Suture Conservative, qu'ils pratiquoient dans les grandes playes, pour éviter les difformitez.

L'Entrecoupée, l'Emplumée, l'Enchevillée, l'Entortillée, l'Agraffée, & la Suture sèche, sont les cinq espèces de Sutures Incarnatives.

Celles du Pelletier, du Cordonnier, du

Couturier , du dehors au dedans , & du dedans au dehors , & celle de Celse qui se fait en croix , sont les cinq especes de Sutures que l'antiquité nous a décrites sous le nom de Restrinctives du sang. Mais sans m'arrêter à vous décrire la maniere dont on pratiquoit ces dernieres, qui sont absolument inutiles , je passe à celles qui sont en usage ; sçavoir l'Entrecoupée , & l'Entortillée : celle-ci se pratique au Bec de lièvre , & l'Entrecoupée à toutes les autres especes.

Ce n'est pas assez de vous entretenir des Sutures ; je suis obligé de faire remarquer toutes les circonstances qui les accompagnent , après que j'aurai donné une idée la plus juste qu'il me sera possible , des playes où elles conviennent , & de celles où elles ne conviennent point.

Les playes où l'on pratique ordinairement les Sutures , sont angulaires , transverses , obliques ; en un mot , où le bandage ne peut faire la réunion.

Celles où on rejette la Suture , sont les playes alterées de l'air. Je vais proposer mes conjectures au sujet de son action maligne sur les playes découvertes.

Je dis que l'air est une matiere fluide & transparente , remplie de nitres salins , dont les parties sont branchues & irréguli-

lières ; cela supposé , il est facile de tirer quelques conséquences touchant la maniere qu'il communique ses méchantes qualitez aux playes , & comme il est capable d'altérer la nature du sang : ce qu'il n'est pas mal aisé de concevoir , si nous faisons réflexion qu'il rouille non-seulement le fer & le cuivre , mais aussi qu'il corrompt les corps même les plus solides.

Je considère l'humidité de l'air , & le nitre dont il est chargé , comme deux agens qui ont la force de consumer & de détruire la portion la plus onctueuse du suc nourricier des parties , de sorte que l'huile du sang, qui est le véritable baume dont la nature se sert pour réunir les playes , & entretenir les vaisseaux souples se trouvant dissipée par l'humidité de l'air , & l'action des sels nitreux qui y sont répandus , les fibres se dessèchent , & les pores se rétrécissent , ce qui occasionne de très-fréquentes & dangereuses obstructions. Les sels ayant pris le dessus , & s'étant unis avec ceux qui résultent de la consommation des particules oléagineuses , qui leur servoient de véhicule , se changent en une matiere vitriolique & arcenicale , qui ronge , qui déchire , qui coupe , & qui cautérise les vaisseaux

seaux. Il résulte de ce mélange & de ce changement une espece de vert-de gris à peu près de même que nous en remarquons sur le cuivre après l'action de ce puissant ennemi des corps ; de maniere que si on ne garantit les playes de ses ravages, il arrive que l'obstruction & l'inflammation s'augmente de plus en plus ; ce qui occasionne la fièvre, & donne lieu à la gangrene d'attaquer la partie.

Les Sutures ne conviennent pas aux playes contuses, parce qu'il y a du sang extravasé entre les fibres & les vesicules, qui doit nécessairement se convertir en pus. Il n'est pas besoin d'autre indication, pour nous marquer qu'il faut nécessairement lui donner issue par la voye de la suppuration, & que la Suture seroit par conséquent très-dangereuse.

Je dis aussi qu'on ne pratique point la Suture aux playes où il y a une grande déperdition de substance, comme soncelles qui sont faites par toutes sortes d'armes à feu, ni à toutes les playes où le Chirurgien ne sçauroit approcher les lèvres.

La Suture ne se fait point aux morsures des animaux venimeux. Il est hors de doute que leur venin irrite d'abord les esprits, qu'il se porte au cerveau, & qu'il infecte

toute la masse du sang, à quoi il faut remédier au plutôt par le secours des cardiaques, & des corroboratifs, après avoir appliqué sur la playe les résolutifs les plus violens, comme la thériaque dissoute dans l'esprit de vin, & autres remèdes de cette nature.

On la rejette encore aux grandes inflammations: cela ne souffre aucune difficulté, d'autant que l'obstruction précède toujours l'inflammation, & qu'il faut nécessairement que la matiere qui est arrêtée, & hors de ses vaisseaux s'évacue.

Elle n'a point d'usage où il y a des vaisseaux considérables ouverts, parce que le sang qui en sort, les ligatures qu'on est obligé de faire, & les remèdes astringeans qu'on y applique, sont des corps étrangers qui s'opposent à la réunion.

On doit aussi les éviter aux playes de la poitrine, tant superficielles que profondes, à cause des fréquens mouvemens contraires à la réunion. Car la poitrine étant obligée de se dilater & se resserrer, les muscles & la peau faisant effort, & tendant à élever & à dilater la poitrine, se déchireroit à cause de la résistance de la Suture: ce qui exciteroit l'inflammation, la douleur, & la difficulté de respirer.

Enfin les Anciens ont ajoûté qu'il ne falloit pas s'en servir aux endroits où les os sont découverts, à cause de l'exfoliation : mais comme il n'y a rien qui altère tant le tissu des os, & qui facilite plus promptement l'exfoliation, que l'attouchement de l'air, il ne faut pas hésiter de les mettre à couvert par le moyen de la Suture, avec néanmoins cette circonstance, qui est d'avoir égard aux contusions & aux fractures qui arrivent le plus souvent aux os. Toutefois de quelque maniere que ce soit, on ne risque rien, vû que si les accidens étoient pressans, on n'auroit qu'à couper le fil : de sorte qu'on peut sans danger faire la Suture aux playes de tête, qui pénètrent jusqu'aux os, à moins qu'elles ne fussent dans la partie antérieure du coronal, ou derrière la tête, & qu'elles décrivissent une ligne droite : alors il faudroit se servir du bandage unissant. Cela connu & expliqué, il faut présentement parler des circonstances qui accompagnent les Sutures que nous devons pratiquer. Elles consistent à choisir des aiguilles proportionnées à la nature de la playe : c'est-à-dire, que si elle est grande & profonde, on se doit servir d'une aiguille courbe, plate & bien tranchante, le fil doit être double ou simple

suivant l'effort auquel il doit résister. Dans toutes sortes de playes les doigts sont plus commodes que la canulle.

Ayant pris toutes ces précautions & débarrassé la playe de tous les corps étrangers, un serviteur en doit approcher les lèvres, & le Chirurgien avec une aiguille enfilée d'un fil ciré les percera en droite ligne du dehors au dedans, & du dedans au dehors, faisant autant de points qu'il est nécessaire. On doit percer assez avant dans les chairs, parce qu'on pourroit, faute de pénétrer, laisser de l'espace au fond de la playe, où il se répandroit du sang qui empêcheroit la réunion.

Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui recommandent dans la pratique des Sutures d'anticiper davantage sur la lèvre supérieure, que sur l'inférieure; parce que disent-ils, la force d'un muscle est beaucoup plus considérable vers son origine, que vers son insertion. Mais ils ne considèrent pas dans l'action sensible d'un muscle que lorsque le tendon de l'origine obéit & se relâche, celui de l'insertion est fortement tendu & bandé, & beaucoup plus sujet à se rompre, si d'ailleurs il souffre quelques divulsions: d'où je conclus que si l'on avoit à prendre plus d'une lèvre d'une playe, que nous supposons être dans

le ventre du muscle, que de l'autre, il vaudroit beaucoup mieux anticiper sur celle qui regarde l'insertion. Mais sans m'arrêter à une chose de si petite consequence, je dis qu'il n'est pas nécessaire d'intéresser plus un côté que l'autre.

Enfin tous les fils étant passés, on commence à nouer celui du milieu. On fait d'abord un nœud simple du côté le plus ferme, & que la matiere a moins de penchant: sur ce nœud on applique une petite compresse de linge, au-dessus de laquelle on fait un autre nœud simple, que je crois plus utile que le nœud du Chirurgien, qui consiste à passer deux fois le fil par le même nœud; parce que s'il arrivoit quelques accidens, il seroit plus aisé à dénouer. On en fait un coulant; & ainsi des autres.

Si les playes sont superficielles, on se fert d'une aiguille droite, du fil simple & des doigts, observant toujours les mêmes circonstances dont nous venons de parler. On préfere le fil à la soye, parce qu'elle coupe la chair.

Si la playe n'a qu'un angle, on commence par l'angle: si elle en a deux, on commence par la partie la plus solide: si elle en a trois ou quatre, on commence toujours par les angles: les petites com-

presses , les plumasseaux. Les baumes & les bandes sont du genie de chaque Chirurgien. Si l'on applique quelque emplâtre , il faut mettre de petites compresses sur les nœuds , de peur de les emporter lorsqu'on enleve l'appareil.

S'il arrive quelque accident fâcheux, on lâche les nœuds sans aucune violence, d'une maniere à les pouvoir serrer , après que les accidens sont cessés. Mais s'il arrivoit une inflammation considérable, qu'on fût contraint de les couper, on introduiroit une sonde par dessous , au-dessus de laquelle on couperoit le fil. C'est ainsi qu'on s'y prend , lorsqu'on s'apperçoit que la réunion est faite , & qu'il ne s'agit plus que de défaire la Suture avec adresse. Alors on appuye le doigt auprès du nœud , & on tire doucement le fil , crainte de renouveler la playe.

Voilà les principales circonstances qu'on doit observer en pratiquant la Suture Entrecoupée. Quoique l'Enchevillée me paroisse absolument inutile , je ne laisserai pas de la décrire : elle ne differe de celle dont nous venons de parler , que de la maniere de disposer le fil. On la met ordinairement en usage aux playes profondes , qui arrivent aux grands muscles fessiers , & à ceux des cuisses.

Le Chirurgien prend une aiguille courbée , garnie d'un fil ciré , dont les deux extrêmités doivent passer ensemble par le trou de l'aiguille , afin qu'il reste une anse. Après l'avoir fait passer au travers des chairs , on en dispose ainsi deux ou trois , suivant la longueur de la playe , dans lesquelles on introduit des chevilles garnies de linges , ou de tentes de linge bien fermes , qui doivent être rangées le long des bords de ces lèvres , qui ont été rapprochées par un serviteur , qui les assujettit , pendant que le Chirurgien fait des nœuds sur les chevilles , comme il a été dit , excepté qu'on n'y met point de compresse.

Il y a encore une espèce de Suture Emplumée , où l'on peut couper le fil , & faire des nœuds de tous côtez.

La Suture Entortillée ne se fait ordinairement qu'au Bec de lièvre. Je la décrirai dans l'opération.

Quelques-uns mettent la Suture Séche au rang de celles qui sont en usage : mais outre que cette Suture n'est propre que pour les playes de la peau , je la trouve inutile , non-seulement parce que l'humidité la relâche , mais aussi parce qu'elle n'est pas capable d'une exacte réunion : néanmoins ceux qui s'en voudront servir ,

prendront deux morceaux de toile neuve avec leur lisière, coupés à plusieurs angles, plus ou moins, suivant l'étendue de la playe, à l'extrémité desquels on attache de petits rubans de fil. On trempe ces morceaux de toile dans la colle forte, les appliquant de maniere que les angles soient éloignés des bords de la playe environ d'un demi-travers de doigt, afin d'avoir la facilité de les réunir plus commodément.

CHAPITRE IV.

De la Suture du Tendon.

POUR finir les Sutures, il me reste encore à faire observer comme on pratique celle du tendon ; mais avant de commencer, il est nécessaire d'expliquer les symptomes qui accompagnent ordinairement ces blessures. Dans ces sortes d'inconvéniens le tendon est entierement coupé, ou en partie. S'il est entierement coupé ; alors les accidens n'en sont pas si fâcheux, parce qu'il ne souffre ni tension, ni enflure, ni fluxion ; il se retire dans les chairs en se gonflant. Mais s'il n'est coupé qu'en partie ; les symptomes en
sont

sont très-dangereux , parce que les fibres qui restent n'étant plus fortifiées par celles qui sont divisées , doivent nécessairement se rompre & se déchirer dans la contraction sensible du muscle , ou du moins souffrir des tensions si violentes, qu'il survient peu de tems après de cruels accidens : outre que le sang répandu dans l'intervalle des fibres se fermente, les particules salines agissant sur les fibres tendineuses, les divisent; d'où il s'ensuit douleur aiguë , convulsion , défaillance , vomissement , diarrhée , fièvre , assoupissement , & souvent la gangrene , si on ne coupe au plutôt le reste du tendon.

La douleur n'est excitée que par la division continuelle des petites fibres insensibles ; ainsi celle que l'on ressent quelque temps après un coup d'épée , ne provient pas de cette première division , mais de celles qui se font actuellement par l'action des humeurs aigres & extravasées : de sorte que toutes les fois que l'animal ressent de la douleur , il se fait des divisions , à l'occasion desquelles l'ame qui veille & qui s'intéresse à la conservation des parties de notre corps , est affligée.

Ces humeurs âcres venant à secouer vivement ces petits filets de nerfs , déterminent les esprits à couler irrégulière-

ment dans les muscles; ce qui excite la convulsion.

Les esprits étant en déroute, au lieu d'accourir dans les fibres du cœur, & d'en régler les mouvemens, ils se portent en desordre, tantôt dans une partie & tantôt dans une autre: le cœur étant ainsi privé de l'influence des esprits qui sont les véritables instrumens de ses mouvemens ordinaires, & n'étant plus capable de contraction, le cours du sang doit être suspendu pour quelques momens. De là vient la défaillance.

Mais aussi tôt qu'ils reprennent leur cours, ils redoublent leur action, & s'élançant avec tant de précipitation dans les fibres charnues de l'estomac, à cause du commerce familier, & du consentement mutuel qu'il y a entre les nerfs cardiaques & les nerfs stomachiques, qu'ils l'obligent à se décharger de tout ce qu'il contient. En quoi consiste le vomissement.

Le ventricule par ses contractions puissantes & réitérées, presse tellement le vesicule du fiel, & les canaux biliaires & pancréatiques qui sont au voisinage, qu'il exprime la bile & le suc pancréatique de toutes parts dans la cavité des intestins: ce qui occasionne aussi-tôt la diarrhée.

Ces deux liqueurs étant ainsi exprimées de leur réservoir, sans y avoir reçu toutes les préparations & alterations qui leur sont nécessaires, ne manquent pas d'aigrir le chile avec lequel elles se mêlent dans la cavité des intestins, & lui servir de levain & de ferment pour le corrompre, & produit la fièvre.

Le sang étant en fermentation monte au cerveau avec tant d'impétuosité, que les sinus de la base du crâne qui reçoivent tout le résidu du sang de la tête intérieure, ne sçauroient décharger dans les jugulaires à proportion autant de sang que les artères en fournissent, à cause de la lenteur de la circulation du sang dans ces sinus: de sorte que les nerfs qui sortent de la base du crâne pour se distribuer aux organes des sens, se trouvent un peu comprimés par le poids du sang qui est au-dessus; ce qui fait que la tête s'appesantit, & que les sens ne reçoivent pas l'impression des objets avec la même facilité qu'auparavant, à cause de l'obstacle que les esprits trouvent à leur passage.

Pour aller au devant de tous ces accidens, il n'y a qu'à couper le reste du tendon, si la plus grande partie est détruite; mais si la perte des fibres n'est pas si con-

fiderable & que les accidens ne soient pas si pressans, il ne faut pas l'entreprendre témérairement. Si on fait l'opération, il faut recoudre le tendon avant que de le couper, parce qu'il se retire dans les chairs.

Si l'extrémité du tendon étoit si retirée qu'on ne la pût réunir avec l'autre par le moyen des pincettes, il seroit nécessaire d'en amollir legerement les fibres avec des huiles tirées sans feu, comme celles d'amandes douces, d'œuf ou de cire, lesquelles sont propres pour relâcher les fibres, & en faciliter la réunion. Si elles sont tirées sans feu, la chaleur n'en dissipe pas si-tôt la viscosité qui est le véritable glu qui les joint ensemble: outre qu'elles sont plus capables de temperer l'acide du sang, & d'appaîser la douleur.

Les tendons étant adoucis, il faut les recoudre si l'on peut; & comme ils sont construits de petites fibres, on anticipe un demi-travers de doigt sur le corps du tendon, afin que la future résiste davantage aux mouvemens de la partie & à l'écoulement des matieres. Si le tendon n'est pas assez découvert, on doit tâcher de faire la future sans le décharner, parce que les chairs le garantissent de toutes les alterations qui lui pourroient survenir.

Après que le Chirurgien a mis la partie dans une situation commode , un serviteur assujettit une extrémité du tendon avec des pincettes , tandis que le Chirurgien de sa main gauche tient l'autre , & d'une aiguille droite enfilée d'un fil double ciré , à l'extrémité duquel on fait un nœud , les perce du dehors au dedans , & du dedans au dehors , faisant passer les deux extrémités l'une sur l'autre. Alors on ôte l'aiguille , & on prend une petite compresse de linge percée en deux endroits pour passer les deux extrémités du fil , & faire un nœud simple , au dessus duquel on applique une autre petite compresse que l'on affermit par le nœud du Chirurgien & le nœud coulant. Il faut remarquer que ces petites compresses doivent être trempées dans quelque liqueur spiritueuse , ou dans quelque baume , & que l'on doit appliquer de la cire sur le nœud au lieu de charpie.

La suture faite , on l'humecte d'huile & d'esprit de vin le premier jour. On se sert les jours suivans du baume fait avec la térébenthine , la teinture d'aloës dans l'esprit de vin & celle de fleurs d'hypericum. On doit rejeter l'usage des huiles & des graisses , parce qu'elles pourrissent les tendons. Dans le commencement l'usage des cata-

plâmes faits avec le vin, les quatre farines, le jaune d'œuf & le miel, est très-propre. Il faut observer qu'aussi-tôt que la supuration se fait, c'est une marque évidente que le tendon commence à se réunir. La plupart des bons Praticiens recommandent dans les longues supurations de se servir des esprits sur les tendons découverts, & de l'emplâtre d'André de la Croix.

Après qu'on a pancé la playe, on affermit tout l'appareil avec une bande roulée à un globe, c'est-à-dire par un seul bout. Pour cela on fait de petits doloires, en maniere de rampe, c'est à dire, qu'on tourne la bande autour de la partie; de sorte que les premiers tours de bande ne soient pas entierement cachés sous les seconds, mais qu'il en paroisse plus ou moins, selon que l'on veut que la bande soit plus ou moins serrée.

Après qu'on a appliqué l'appareil, il faut assujettir la partie, de sorte qu'elle ne puisse faire de mouvemens, de peur que les bouts du tendon ne se séparent.

Si l'on a, par exemple, réuni les tendons du poignet, il faut mouiller un carton pour l'amollir, lui donner à peu près la figure du derriere de la main, & d'une petite partie du bras, & l'affermir avec

une bande qu'on roulera tout autour du carton. Le carton en se desséchant deviendra fort dur , & empêchera le mouvement de la main. On prendra les mêmes précautions pour les autres parties auxquelles on aura fait la future du tendon.

CHAPITRE V.

Du Bec de lièvre.

SI les futures ont quelque utilité dans la pratique des opérations , c'est sans doute dans la réunion du Bec de lièvre ; il est ainsi nommé à cause que cet animal a naturellement la lèvre supérieure fendue. Cette maladie défectueuse vient tantôt d'une imparfaite conformation , & tantôt par accident , comme par quelques coups, chûtes & autres semblables inconveniens. Alors si on en néglige la réunion , il est à craindre que les bords deviennent caleux , & qu'il se forme dans la suite un véritable Bec de lièvre.

C'est le plus souvent une difformité héréditaire que nous gardons pendant toute notre vie , à moins que nous ne voulions

patiemment souffrir l'opération. Quoiqu'il en soit, je dis que sa guérison ne peut s'accomplir que par le moïen de la future. S'il y avoit une grande déperdition de substance, il ne faudroit point hazarder l'opération, parce que la peau se trouveroit tellement tendue, qu'il seroit très-difficile de bien articuler certains mots, & de faire avec facilité tous les autres mouvemens dont cette partie est capable. Quand cette difformité arrive à la lèvre inférieure, elle est bien plus difficile à guérir, à cause que les dépôts sont plus fréquens, & qu'elle est toujours abreuvée d'une quantité de sérositez.

On fait rarement cette opération aux enfans, à cause de leurs cris continuels, aux vieillards, aux scorbutiques, aux verolez, aux femmes qui ne sont point réglées, & dans plusieurs autres sujets indisposés, dont le sang n'est qu'une masse féroce, âcre & corrosive, qui a perdu toute sa consistance & son onctuosité. On doit avoir égard à quelques-unes de ces circonstances en pratiquant toutes les autres especes de futures. Mais on entreprend hardiment la réunion du Bec de lièvre aux personnes d'un âge un peu avancé, qui n'ont d'ailleurs aucune incommodité, & qui veulent bien supporter la douleur.

Pour la faire avec méthode , il faut couper le petit filet qui attache la lèvre supérieure à la gencive , afin d'avoir la liberté d'embrasser avec son instrument toute l'étendue du Bec de lièvre. C'est une espece de pincette avec laquelle on engage la lèvre vers le coin de la bouche , & la faisant glisser jusqu'aux extrêmités de la playe , on l'assure & on l'affermir avec l'anneau pour avoir la liberté de rafraîchir & de couper adroitement la superficie. Ensuite on débride la partie supérieure , de crainte qu'il n'y reste une petite tumeur qui seroit aussi désagréable que la difformité même. Si bien qu'après que les deux lèvres de la playe sont exactement approchées , & qu'elles sont à niveau, tandis qu'un serviteur pousse avec ses mains les joues du malade en devant , on passe d'une lèvre à l'autre à une ligne de distance des bords de la plaie une ou deux aiguilles garnies de fil ciré suivant la grandeur du Bec de lièvre , on croise le fil autour des aiguilles autant de fois qu'on le juge à propos ; on en rompt les pointes qu'on garnit de petites compresses , de peur qu'elles ne blessent le malade : on y applique un petit plumasseau trempé dans quelque baume ou quelque liqueur styptique , une embrocation d'huile rosat , un

emplâtre , une compresse plongée dans l'oxicrat, une petite bande ou une fronde à quatre chefs, & un petit plumasseau entre la lèvre & la gencive trempé dans le vin rouge , pour empêcher que la lèvre ne se réunisse à la gencive.

Il ne faut pas imiter certains Praticiens qui sacrifient mal-à-propos les côtes de la playe , pour dégager la partie qui souffre toujours quelque tension, puisqu'on peut remédier à cet inconvenient , en appliquant sur les joues des compresses , & le bandage unissant , ou bien vous vous servirez de la petite machine que j'ai décrite pour la réunion des playes longitudinales dans l'opération de la Gastroraphie.

Deux ou trois jours après on pance le malade ; on lui ordonne un regime de vivre très exact, qui consiste à n'user dans les premiers jours que des alimens liquides , & à éviter toutes sortes de mouvemens : Les differens âges & les differens temperamens doivent régler le Chirurgien pour connoître quand la réunion est faite ; car si on laissoit les aiguilles trop long temps dans la playe , il arriveroit une supuration qui empêcheroit les trous de se réunir.

L'emplâtre qu'on applique sur les plumasseaux, doit avoir deux branches, dont

chacune montera aux côtez du nez , & la partie inférieure de cet emplâtre s'appliquera sur la lèvre.

On soutiendra tout ce petit appareil avec une bande qu'on appelle unissant , ou bien avec une fronde à quatre chefs. Le bandage unissant se fait avec une bande d'un pouce de large , & d'un aune de long, plus ou moins, selon la grandeur de la personne. On fait un trou en long au milieu de la bande ; on commence à appliquer le milieu de cette bande par le derriere de la tête un peu vers le haut ; on ramene les deux bouts de la bande par devant ; on passe un de ces bouts par le trou qu'on a fait au milieu de la bande pour l'appliquer sur la lèvre : on repasse par derriere la tête sur le premier tour qu'on y a déjà fait ; on revient ensuite sur la lèvre, on retourne par derriere la tête, où l'on attache les deux bouts de la bande avec une épingle.

On appelle ce bandage, unissant, parce qu'en tirant les deux bouts de la bande , il rapproche les lèvres de la playe l'une contre l'autre. Ce bandage n'est pas seulement utile pour le Bec de lièvre , mais encore pour plusieurs playes longitudinales qu'on veut réunir.

Si on veut se servir de la fronde à quatre

chefs, voici comme elle se fait. On prend une bande de linge de la largeur de la lèvre, & d'environ une aune de long, plus ou moins, selon la grandeur des personnes; on coupe cette bande tout du long, à la reserve de trois ou quatre doigts qu'on ne coupe point au milieu; de cette maniere il se fait quatre rubans qu'on appelle chefs. On met le plein de cette bande sur la lèvre, c'est à-dire, ce qui n'a point été coupé; on fait croiser les deux rubans supérieurs par derriere la tête; on les ramene par devant sur la lèvre, & on les attache au bonnet; on prend ensuite les deux rubans inférieurs qu'on fait passer sur les supérieurs, en les faisant croiser derriere la tête, on les ramene par devant, & on les attache au bonnet.

CHAPITRE VI.

De la Gastroraphie.

EN T R E toutes les parties du corps, il n'y en a point qui soit si susceptible de maladie que le ventre, & qui par consequent ait plus besoin du secours du Chirurgien.

Les opérations qu'on y pratique dépendent des playes qui lui arrivent, des tumeurs nommées hernies, des accouchemens laborieux, des hydropisies, des fistules & abcès.

Les playes du ventre sont grandes ou petites, superficielles ou pénétrantes : les pénétrantes se font avec lésion ou sans lésion des parties qu'il renferme, lesquelles sortent bien souvent de leur capacité, suivant leur indisposition, la grandeur de la playe, & le plus ou moins de mouvement, comme nous allons l'expliquer.

On conjecture qu'il y a quelque partie endommagée, suivant la figure de l'instrument qui a fait la playe ; on peut juger quelles sont les parties offensées par la situation de la playe & par celle où le malade étoit lorsqu'il a été blessé.

Mais les véritables signes qui nous font connoître qu'il y a quelque partie divisée, sont la douleur aiguë, l'inflammation, la fièvre & l'épanchement de quelque matière. Tous ces signes sont néanmoins équivoques, excepté ce dernier, qui se connoît par la couleur, l'odeur & la consistance de la matière qui s'écoule hors de la playe, ou qui s'épanche dans la cavité du ventre.

Mais comme la plûpart de ces parties

sont flottantes & toujours relâchées à la moindre impression & au moindre desordre, elles se dérangent & sortent de leur capacité, particulièrement dans le temps de l'expiration, quand la poitrine se resserre. Et quoiqu'il semble qu'elles devroient s'échaper dans l'inspiration, lorsque le diaphragme s'applanit, repoussant comme l'antagoniste des muscles du bas ventre toutes les parties qui sont au-dessous, il est néanmoins constant que les muscles du bas du ventre les obligent contre leur mouvement & leur inclination naturelle, à regorger hors de la playe dans le temps de l'expiration, quand ils pressent toutes les parties que le ventre renferme. Cela étant, il est évident qu'il faut nécessairement que la partie qui se rencontre au-dessous de cette portion des muscles qui est hors d'action, se regorge & se manifeste hors de l'ouverture, de la même manière qu'un morceau de pâte regorge entre les doigts lorsqu'on le pétrit avec la main. D'où dépendent ces fréquens étranglemens & ces inflammations dangereuses.

Il faut encore remarquer que ce sont des parties extrêmement spongieuses & graisseuses, dont le tissu est très-lâche, abreuvées de quantité d'humeurs, arrosées

d'un nombre infini de vaisseaux , & par conséquent très-sujettes à se corrompre. Ainsi l'air venant à frapper & à pénétrer leur substance , il ne manque pas de les gonfler , & de condenser le sang qui les anime , si elles y sont trop long-temps exposées. Ces parties étant donc privées du mouvement du sang , en quoi consiste leur chaleur & leur vie , il faut nécessairement que la mortification arrive.

Outre l'action de l'air, l'on sçait qu'une légère inflammation est capable d'exciter l'étranglement & la mortification. Il est aisé de concevoir que la partie étant enflammée & tumescée , doit occuper plus d'espace qu'auparavant , & comprimer l'intestin & l'épiploon , qui se trouve ordinairement au passage : d'où il doit s'ensuivre l'interruption du cours du sang & des esprits dans ces mêmes parties , & par conséquent la gangrene.

Il arrive souvent que l'intestin se boursouffle : la cause de ce boursoufflement vient de ce que l'inflammation de la playe se communique à l'intestin , & que l'air en resserre les pores ; outre que le retour du sang vénal est en quelque manière interrompu par l'étranglement & par le peu de mouvement qu'on y remarque. L'inflammation qui attaque l'intestin est ca-

pable de rarefier une partie de la sérosité & des autres sucs qui s'y trouvent renfermés , dont le mouvement est ralenti , ne pouvant s'échapper à cause de l'air qui bouche les conduits & resserre les pores des intestins , d'une manière qu'il est impossible au Chirurgien de les réduire sans dilater & donner jour à la playe.

Un serviteur dans ce moment range avec ses mains les intestins recouverts d'un linge trempé dans le vin chaud , le Chirurgien introduit la sonde creusée entre les lèvres de la playe & l'intestin ; il glisse un bistouri le long de la crenelure de la sonde : mais avant que de faire l'incision , il est important d'examiner , si l'intestin n'est point engagé , de crainte de le blesser. Cela reconnu , on dilate hardiment la playe , & on coupe autant du péritoine que des tégumens , parce que l'étranglement se fait également par tout , contre l'opinion de ceux qui prétendent qu'il est plus considérable au dehors qu'au dedans. Je ne parle point ici des précautions que les Anciens prenoient en appliquant des fomentations & plusieurs autres remèdes. Je dis seulement qu'il est nécessaire de fomentier , & échauffer les parties avec des linges chauds ou du vin.

Avant

Avant que de les reduire , on examine si elles ne sont point blessées , & si l'épiploon n'est point mortifié : ce qui se connoît par sa lividité. Alors sans hésiter , il faut couper la partie gangrenée , après avoir fait une ligature dans celle qui est vivante.

S'il y a une petite playe à l'intestin , elle ne demande point de suture : si elle est grande , on pratique l'entrecoupée , car on n'approuve point celle du Pelletier.

Je ne trouve rien à mon gré qui guérisse plutôt les playes des intestins , & qui en procure plus promptement la réunion , qu'une exacte & véritable diette. Je ne sçai rien aussi qui y contribue davantage que d'ordonner au malade de se tenir couché sur le ventre , ayant soin de mettre un bourlet sous la playe , afin de faciliter l'écoulement des matieres. Chacun sçait qu'il n'y a rien de si opposé à l'union que le mouvement. Par la diette nous diminuons l'action des intestins , & par la situation & la diette celle des muscles du bas ventre. La raison est que dans cette situation toutes les parties qu'il renferme pesent sur le péritoine & sur les muscles , & diminuent une partie de leur mouvement & de leur action. Il faut remarquer que les playes des intestins ne se réunis-

sent jamais qu'avec les boyaux voisins , ou avec d'autres parties.

Ayant observé ces circonstances , le Chirurgien cherche la partie de l'intestin qui est la plus proche de l'ouverture de la playe , pour la repousser avec le doigt indice dans la cavité du ventre ; & avant que de le retirer , il introduit l'autre , & les repousse ainsi successivement dans leur lieu naturel. Les Anciens avoient coûtume de secouer le malade , afin que les parties reprissent leur situation. On laisse ordinairement hors de la playe un bout de la ligature de l'épliploon , qu'on range du côté que la matiere a moins de penchant , & on fait la future du ventre qui est l'entrecoupée ; d'où se tire le nom de *Gastroraphie*.

On choisit deux aiguilles courbes enfilées d'un même fil ciré , on assujettit avec la main gauche le péritoine & les tégumens ; on tient l'aiguille avec la main droite ; on la fait passer du dedans au dehors d'une lèvre de la playe , & sans ôter le doigt , on reprend le côté opposé pour passer l'autre aiguille comme la première : on continue autant de points qu'il est nécessaire , laissant de l'espace pour loger une petite tente de charpie du côté que la matiere prend son cours , au cas qu'il y eût

quelque apparence de supuration : ce qui arrive ordinairement , si l'épiploon & les intestins sont altérés. Ayant examiné toutes ces circonstances , on commence par le point du milieu & ainsi des autres.

La suture étant faite , on y applique un plumasseau trempé dans quelque baume ou quelque liqueur spiritueuse ; on fait une legere fomentation avec l'huile rosat & un peu d'esprit de vin sur la région du ventre , un défensif convenable soutenu par la serviette & le scapulaire. Les jours suivans au lieu d'user des remèdes astringens , il est important d'employer de bonnes fomentations adoucissantes & résolutives , pour empêcher la tension, qui est un symptôme fort à craindre ; parce que les bords de la playe faisant effort pour s'écarter , causent d'extrêmes douleurs , & obligent souvent le fil à se rompre. C'est pourquoi on le dispose d'une maniere à le pouvoir serrer après l'inflammation.

Les lavemens émoliens sont d'un grand secours, non seulement parce qu'ils relâchent les fibres & détrempent les matieres , mais aussi parce qu'ils rafraîchissent & servent pour ainsi dire de bain-marie capable de calmer le mouvement du sang & des esprits, & empêcher le progrès des

accidens. L'on sçait assez que la saignée & les remedes généraux ne doivent pas être négligés.

Si les bords deviennent caleux ; les digestifs sont merveilleux, en ce qu'ils relâchent les fibres , qu'ils ôtent les obstructions , & qu'ils facilitent la génération des vessicules charnues , & conséquemment la guérison de la playe.

Au sujet de cette opération , il ne sera pas inutile de vous dire en passant, qu'un blessé qui auroit une portion de l'intestin emportée, perdrait la vie si le Chirurgien par son génie ne dispoisoit l'intestin à laisser écouler les matieres au dehors ; j'entens qu'il doit coudre l'intestin au péritoine & aux tégumens ; ce qui forme une espece d'anus qui donne la liberté aux excréments de sortir par l'ouverture de la playe : à moins que la nature n'opérât d'elle-même.

REMARQUES.

Pour faciliter la réunion des playes du ventre, tant longitudinales, transversales qu'obliques , on se servira heureusement d'un cercle d'acier qu'on passe par derrière , aux extrêmités duquel il y a deux parties garnies de linge en maniere de coussinets, qui par son ressort rapproche non

seulement les lèvres de la playe , mais encore ils s'oppose aux mouvemens des muscles du bas ventre & des intestins , & par conséquent à tous les efforts qu'on fait dans le vomissement.

Il faut remarquer que la suture du Pelletier est fort dangereuse dans les grandes playes des intestins , parce qu'elle empêche l'écoulement des matieres purulentes & des autres levains , qui par leur séjour & leur mélange se corrompent & s'aigrissent , irritant les fibres nerveuses des intestins , qui par des mouvemens convulsifs excitent d'étranges vomissemens.

Observez que si la playe est dans la région épigastrique, & qu'il soit nécessaire de la dilater , il faut faire l'incision dans sa partie inférieure ; si elle est dans l'Hypogastre , il la faut faire dans sa partie supérieure ; si elle est proche de la ligne blanche , il faut s'en éloigner.

On soutiendra l'appareil avec le bandage suivant. On prend un morceau de linge d'environ un pied de large , & d'une aune & demie de long ; on fait un trou en long au milieu de ce linge assez grand pour y passer la tête ; les deux bouts de la serviette tombent par devant & par derriere , comme un scapulaire de Moine , ce qui lui a donné le nom de scapulaire. On

coupe ce scapulaire en long par les deux bouts, par devant & par derriere de la longueur d'un demi pied. On prend une longue serviette qu'on plie en long, en trois ou en quatre, selon qu'elle est large, on la roule par les deux bouts pour la tourner tout autour du ventre sur le scapulaire qui couvre l'appareil; on l'attache par le bout avec des épingles, & l'on relève sur la serviette les quatre bouts du scapulaire qu'on attache sur la serviette avec des épingles pour la soutenir.

CHAPITRE VII.

De l'Hydropisie à l'occasion de la paracenthese.

L'HYDROPISE, comme tout le monde le sçait, est une maladie dont les parties où elle se forme, sont comme inondées par l'amas d'une trop grande quantité de sérositez.

On en établit ordinairement de deux sortes : de générales & de particulières. Les particulières que nous examinerons après avoir expliqué les universelles, reçoivent des noms différens, suivant les parties qu'elles attaquent, comme hydro-

cephale à la tête , hydrocelle au scrotum , & c.

Les universelles sont ordinairement divisées en ascite , timpanite , & anasarque , ou leucophlegmacie. Nous ne parlerons pas ici de la timpanite , puisqu'on n'en a jamais vû , & qu'elle ne differe de l'ascite que du plus ou du moins , étant toujours accompagnée de beaucoup de sérositez. Je m'attacherai uniquement à l'ascite & à l'anasarque , quoiqu'à le bien examiner , on pourroit encore réduire cette dernière à une espece d'ascite universelle , ou pour mieux dire , elle pourroit être raisonnablement comprise sous son genre.

L'ascite est vraie ou fausse : la vraie est causée par la présence d'une grande quantité d'eau qui remplit toute la cavité du ventre qui le gonfle & le tuméfie jusqu'au dernier degré de tension. Ces eaux s'écoulent souvent dans le scrotum pour former l'hydrocelle , & lorsqu'elles deviennent âcres & piquantes , elles causent plusieurs accidens fâcheux , comme nous ferons voir dans la suite.

La fausse ascite differe de l'anasarque , en ce que celle-ci affecte pour l'ordinaire toute l'habitude du corps , & l'autre est seulement bornée à la cavité du ventre ,

L'anasarque consiste dans l'enflure & l'élevation de toute l'habitude du corps, & l'autre dans une seule partie. Il faut observer que dans l'anasarque & dans la fausse ascite, il n'y a que les tégumens d'altérés, au lieu que la vraie ascite occupe la capacité du ventre: Je dis qu'il n'y a que les tégumens, pour vous faire sentir que le corps des muscles n'est point pénétré. Il est vrai que les eaux surnagent sur leur surface, & qu'on observe dans l'ouverture de ceux qui meurent d'hydropisie, que leurs fibres sont comme blanchâtres aussi bien que les parties voisines, pour avoir été trop long-temps détrempées. Au reste elles sont aussi fermes & aussi solides que celles qui n'en ont point été attaquées.

Il faut encore observer que les eaux qui forment l'anasarque & la fausse ascite, sont douces, insipides & sans aucune acrimonie: c'est pour cette raison qu'elles ne sont pas si pénétrantes, & que dans ces deux espèces d'hydropisie le malade est sans soif & sans fièvre, & que ses urines sont douces, crues & tenues; au contraire dans la véritable ascite elles sont rouges, foncées & lixivieuses, ayant une soif excessive, une fièvre lente qui ne l'abandonne point, & une difficulté d'uriner.

Je

Je ne m'arrête pas ici à rapporter le sentiment des Anciens touchant la cause de l'Hydropisie ; il suffit de dire que quatre choses contribuent à sa formation ; l'indigestion du chile, la contexture lâche des parties , la lenteur de la circulation du sang vénal , ou la dissolution générale de toute sa masse.

Je commence premièrement par l'indigestion du chile, qui provient presque toujours de l'altération des dissolvans qui servent à sa préparation , & de la consommation de leur huile , & de leur viscosité. Lorsque le chile est bien assaisonné & préparé , & qu'il est débarrassé de ses parties grossières , ce n'est qu'une masse butireuse qui passe dans les veines lactées, & de-là au ventricule droit du cœur , pour s'unir au sang qui revient de toutes les parties dépouillé de son huile & de ses principes les plus actifs , & pour lui servir de véhicule & de baume pour une nouvelle nourriture. C'est cette liqueur laiteuse bien épurée & extrêmement fluide qui entretient les parties , & qui par son mélange unit & lie dans le cœur les deux substances du sang , je veux dire la partie blanche à la rouge : lesquelles substances bien liées composent un tout qui n'est ni trop fluide ni trop solide , mais tel que

la nature le juge à propos pour circuler sans obstacle dans les vaisseaux. Mais si par malheur l'huile du sang & des autres humeurs à qui il en fournit se trouve dissipée, soit par les exercices violens, soit par les méditations sérieuses, soit par les profonds chagrins, soit enfin par l'abondance & l'exaltation des sels, le chile doit nécessairement s'aigrir & devenir indigeste, séreux, incapable d'aucune liaison. Alors bien loin de conserver la consistance du sang, il le dissout, il le liquéfie, & le dispose à former des obstructions, des rhumatismes, & des Hydropsies; parce que le sang artériel ne pouvant recevoir à cause de cette indigestion, toutes les préparations & triturations nécessaires pour la vie des parties, son cours doit être en quelque manière intercepté en passant dans les vessicules, ou pour mieux dire dans l'espace qui se rencontre entre les porosités des artères & des veines, où son peu d'huile se débarrasse & se dégage des autres principes qu'il accroît auparavant pour se changer en notre propre substance: de sorte que la sérosité du sang, étant en pleine liberté, & ayant perdu une partie de son mouvement, elle se répand dans les espaces qu'elle rencontre pour former l'Hydropi-

se, suivant la contexture des parties que nous avons supposée plus ou moins lâche.

Il faut présentement expliquer la cause de l'Hydropisie qui vient de la lenteur de la circulation du sang vénal. Pour en avoir une idée, on doit examiner par quelle mécanique ce sang est rapporté dans les ventricules du cœur, qui est le foyer de son mouvement.

J'établis d'abord, sans comprendre les organes de la respiration, & le secours des valvules, trois principaux moteurs qui obligent le sang vénal à passer au cœur : le battement des artères, le mouvement des muscles, & le mélange de la limphe. Si le battement des artères est affoibli, le mouvement du sang vénal doit être ralenti, parce que les artères battent & fouettent actuellement ces vaisseaux, & obligent le sang qu'ils contiennent à se porter au cœur avec une facilité merveilleuse.

Le mouvement des muscles est bien plus important pour hâter la circulation de cette liqueur, puisqu'ils sont comme autant de mains qui compriment les vaisseaux dont ils sont pénétrés, & déterminent les liqueurs qu'ils renferment à le décharger plus promptement dans leurs

réservoirs : de sorte que s'ils avoient perdu une partie de leur mouvement , faute d'esprits , la circulation de ce sang grossier seroit comme suspendue dans les veines.

Je dis en troisième lieu , que la limphe se dépose dans les veines pour rendre le sang plus fluide , plus coulant & plus propre à circuler. Or il est constant que si son cours étoit interrompu , soit dans les glandes ou dans les vaisseaux lymphatiques , le sang circuleroit beaucoup plus lentement , faute de dissolvant. Cela supposé , je dis que l'indigestion du sang , le battement des artères lent & paisible , le mouvement foible des muscles , & l'interruption du cours de la limphe , sont des causes qui concourent à ralentir la circulation du sang vénal , qui est un sang dénué de ses parties spiritueuses , qui n'a plus de consistance ni d'union étroite entre ses parties. Alors la sérosité qui sert comme de matrice au reste de la masse , s'en sépare à peu près de même que la sérosité du lait se dégage du fromage : elle transpire entre l'intervalle des fibres , ou se répand comme une douce pluie dans quelque capacité , pour former l'une ou l'autre Hydropisie.

Deux expériences nous confirment dans

cette pensée. La première, est que si on fait la ligature des veines dans quelque partie, & qu'on empêche le passage du sang, elle ne manque pas d'être inondée en très-peu de tems.

La deuxième est, que nous remarquons que la plûpart des femmes grosses ont presque toujours les jambes hydropiques, ou du moins variqueuses. C'est un fait qu'on ne peut contester, & qui s'explique fort aisément par la seule disposition des parties. Nous observons qu'à mesure que le fœtus grossit, il dilate la matrice, & comprime tellement les veines iliaques & crurales qui sont au voisinage, que le sang qui revient des parties inférieures n'ayant pas la liberté de se mouvoir comme à l'ordinaire, à cause de cette compression, il doit s'ensuivre l'Hydropisie, comme nous le venons d'expliquer.

Pour ce qui regarde la cause de l'Hydropisie qui vient de la dissolution du sang, nous avons déjà fait remarquer en parlant de l'indigestion du chile, que rien n'étoit si capable de détruire & de consumer la graisse du sang, que l'abondance & l'exaltation des sels âcres & tartareux. C'est par le moyen de leur action que nous expliquons si heureusement comme les Scorbutiques, les Hypochondriaques,

les Lienteriques, & ceux qui tombent en chartre, deviennent Hydropiques ; ce qu'on auroit de la peine à expliquer, si on n'admettoit le mouvement & l'agitation de ces parties tranchantes & corrosives qui mettent les principes du sang en déroute, & les désunissent de manière que l'eau s'échappe de tous côtez, & donne lieu à l'Hydropisie de s'emparer de quelque partie, soit qu'elle transpire en forme de rosée au travers des tuniques & des membranes, soit qu'elle s'infilte entre leurs fibres, soit que les glandes la laissent échapper, ou qu'elle se répande par l'irruption de ses vaisseaux les plus insensibles dans les vuides qui se présentent à son passage ; il sera toujours vrai de dire que les parties que la nature a intention d'attaquer, sont en très-peu de tems submergées.

Nous remarquons que les muscles de ces sortes de maladies sont dénués d'une partie des esprits qui leur sont nécessaires pour les mouvemens naturels ; car si nous considérons que les souffres que nous avons supposés détruits, contribuent uniquement à la génération des esprits animaux ; que les petits instrumens tranchans que ces souffres enveloppent, en sont la matiere, & que le résidu est le véhicule.

& la véritable huile dont le cerveau est abreuvé, nous demeurons d'accord que les glandes du cerveau fournissent très-peu d'esprits dans ces sortes de malades, dont le corps est dénué de graisse, & que par conséquent les muscles doivent perdre de leur force, de leur vigueur & de leur mouvement, d'où dépend cette grande pesanteur qu'ils ressentent. Il faut aussi remarquer qu'ils ne sont plus garnis de cette graisse, qui auparavant rendoit les fibres souples, flexibles & capables de ressort. Cela étant, il est évident que leurs mouvemens doivent être affoiblis, qu'ils n'en sçauroient plus communiquer aux vaisseaux, que le cours des liqueurs doit être ralenti, & qu'enfin les esprits animaux qui apportent quelque formalité à chaque partie, ne sont plus en état de tenir les pores si ouverts ni si dilatés qu'à l'ordinaire: ainsi les vaisseaux étant comme affaîssés, & le sang artériel n'ayant plus le pouvoir ni la force de se frayer des routes & des chemins, les parties ne reçoivent presque plus de vie.

J'avance toutes ces raisons, parce qu'elles fortifient notre système de la formation de l'Hydropisie, qui est fondé sur la lenteur de la circulation du sang: ce qui se remarque aux vieillards qui sont si su-

jets aux Hydropisies. La raison est que leur sang n'est qu'une masse fluide, indigeste & plâtreuse, qui a perdu toute sa consistance & son onctuosité : on peut dire qu'il a perdu son huile, & qu'il s'est par conséquent rendu incapable de soutenir sa fermentation.

Je joindrai encore à tout ce que j'ai avancé, que ceux qui habitent des lieux marécageux, qui sont d'un tempérament froid, & qui usent des alimens trop humectans, en doivent être plutôt attaqués que les autres.

L'Hydropisie qui attaque souvent les personnes grasses & replettes, & qui sont néanmoins dans un certain repos modéré, n'a pour cause que la lenteur de la circulation, à cause des fréquentes obstructions qui arrivent ordinairement dans les glandes & dans les vaisseaux : ce qui donne occasion à la limphe de se dégager & d'inonder quelque partie.

Les eaux se ramassent quelquefois dans un kiste qui rend l'Hydropisie incurable. Ce kiste est une enveloppe étrangère, qui auparavant étoit insensible, mais qui se détache peu à peu, & se sépare de quelque autre enveloppe, soit du péritoine, ou d'ailleurs, par la nourriture saline & limoneuse qu'elle a contractée, ou par la

trop grande humidité qu'elle a reçue : de même que les parties d'un œuf, ou d'un germe se dégagent & se développent. Ce kiste est parsemé d'une infinité de glandes & de vaisseaux qu'il reçoit de la partie d'où il tire son origine, & des autres parties voisines, lesquelles sont comme autant de différentes sources, qui produisent de nouvelles Hydropisies.

Les signes de cette maladie, sont l'enflure du ventre, la transparence des eaux, & leur fluctuation.

Avant que de parler des accidens, il est nécessaire de donner une idée de la différence qu'il y a entre l'enflure & l'Hydropisie, & celle qui vient de l'embonpoint. Dans l'enflure de l'Hydropisie le ventre est extrêmement tendu & uni, l'ombilic se souleve & se termine en pointe ; au lieu que dans celle de l'embonpoint, il est mollet & moins tendu, c'est-à-dire qu'il est plus élevé par les flancs qu'ailleurs, où est l'endroit de la portion charnue des muscles du bas ventre, & l'ombilic est tout-à-fait enfoncé dans le ventre.

Les accidens qui accompagnent cette maladie, sont une fièvre lente, un pouls lent, une pesanteur de tout le corps, une

difficulté de respirer , une enflure considérable , une soif excessive & insatiable , & une difficulté d'uriner.

La fièvre lente n'est qu'un effet de l'impureté du chile & des autres levains qui se mêlent intimement avec lui. Ce mélange , dis-je, destiné pour rendre la vie des parties heureuse , étant empreint de cette saumure , ou pour mieux dire , chargé de cette matiere impure & étrangere , passe au cœur tout corrompu qu'il est, où il se fermente, & déregle ses mouvemens. Le cœur venant à communiquer ses battemens déréglés aux artères , excite cette espece de fièvre, qui ne se fait sentir que très-foiblement. Cette foiblesse dépend de la douce influence des esprits animaux dans les fibres du cœur , lesquelles ne pouvant augmenter leur action de la part des esprits comme de la part du sang, à cause de leur petite quantité, maintiennent le sang dans ce petit degré de mouvemens précipités, qui distingue la fièvre lente des autres , & par consequent la lenteur du poulx.

La couleur pâle & la pesanteur de tout le corps viennent du mouvement ralenti du sang ; & de la dissipation & concentration des esprits qui sont comme étouffés & amortis dans les eaux. Or comme la

chaleur & la vigueur des parties dépendent de la présence & de la fermentation naturelle du sang , & des esprits qui doivent animer ces mêmes parties , & se porter jusqu'à la surface , il ne faut pas s'étonner si elles sont si pâles & si les muscles ne peuvent pas soutenir le poids du corps.

La difficulté de respirer est causée par l'enflure & la grande tension du ventre qui repousse le diaphragme contre les poulmons , & qui diminue le diamètre de la poitrine : en sorte que les poulmons n'ayant pas la liberté de s'étendre , la respiration devient fréquente & forcée.

La soif excessive vient de ce que l'humour qui vient des glandes de l'estomach, de l'œsophage, & des autres parties du gosier , pour rendre leurs tuniques moites , & les entretenir dans l'humidité qui leur est nécessaire , ne se trouve pas en assez grande quantité, soit par les fréquens dépôts qui se font ailleurs, soit que le feu invisible & intempéré que la fièvre allume dans toutes les parties , la dissipe & la consume , ou qu'il la raréfie ; il arrive que ces parties s'échauffent & se dessèchent , & que les esprits salins , dont l'action n'est point corrigée par aucun dissolvant, heurtent les petites fibres nerveuses,

& produisent un mouvement dans les nerfs qui excitent en nous le sentiment de la soif.

Pour rendre raison de la difficulté d'uriner, jedis qu'une partie de l'eau qui avoit coûtume de prendre son cours par les reins, s'est déterminée d'un autre côté, & que les sels urineux volatils, & les autres sels fixes de l'urine étant dénués d'une partie de leur dissolvant, s'arrêtent à l'entrée des pores des glandes, & empêchent que l'urine ne s'écoule avec liberté dans ses conduits. Les sels ayant ainsi le dessus, ne trouvant rien dans le sang capable d'émousser leurs pointes & leurs aiguillons, irritent toutes les parties par où ils passent, particulièrement les conduits de l'urine, & obligent le sphincter de la vessie à se resserrer plus fortement qu'à l'ordinaire: ce qui fait que l'urine sort très-difficilement, & par diverses reprises.

Je passe à la cure de cette maladie, qui s'accomplit par le secours des remèdes ou par l'opération. Les remèdes les plus spécifiques sont ceux qui poussent par les urines & par l'insensible transpiration; car les autres ne sont pas d'un grand secours.

Les diurétiques les plus violens, sont

les racines d'hieble, d'iris, de gratiola, de concombre sauvage, les feuilles de soldanelle & le cerfeuil, le tout infusé dans l'esprit de vin tartarisé, est un remede très-efficace.

Les racines de bruscus, de polipode, de flambes, la moëlle de sureau, le safran & le cristal minéral, infusés à froid dans du vin blanc, composent un remede merveilleux.

L'usage du sel de rhue, de la crème de tartre & de l'esprit de sel pris dans des bouillons sans sel ni sans herbes, est encore admirable. Il y a plusieurs autres remedes dont les Auteurs sont remplis, je ne décris ici que ceux dont j'ai vû de bons effets.

Si tous ces remedes sont inutiles, on en vient à l'opération, qui consiste dans une ponction que l'on fait à quelque partie. Elle tire des noms différens, suivant les endroits où l'on la pratique. On la nomme Paracentese si on la fait au ventre, Ponction au scrotum, & Scarification aux jambes.

CHAPITRE VIII.

Dé l'Opération de la Paracenthese.

JE ne m'arrête pas ici à la méthode des Anciens; il suffit de décrire celle avec laquelle on pratique présentement cette opération. Après avoir mis le malade dans une situation commode, un serviteur presse le ventre avec ses mains, relevant la peau en haut, afin que les eaux tendent davantage le lieu où l'on doit faire la ponction.

Pour la faire avec méthode, on se sert du troicart, nommé ainsi parce que sa pointe est triangulaire, il doit être dans sa canule quand on fait l'opération : on la fait ordinairement à côté, & à quatre doigts au dessous de l'ombilic : on préfère le troicart à la lancette, parce qu'il ne fait qu'écarter les fibres, & que l'ouverture se rebouche plus exactement quand on retire la canule. On perce le ventre toutes les fois qu'on veut tirer des eaux, mais la plupart y laissent la canule que l'on bouche exactement avec une compresse & la serviette, afin d'ôter la crainte que le malade peut avoir, quand on fait de nouvelles ponctions.

Si on se sert de la lancette, on la garnit d'une petite bande avant que de faire l'opération, & on l'enfonce jusqu'à ce que les eaux sortent. Avant que de retirer la lancette, il faut introduire un stilet pour faciliter l'entrée d'une canule dans le ventre, afin de tirer une quantité suffisante d'eau, suivant les forces du malade. Cela étant fait, il faut boucher la canule avec une petite tente, & appliquer de bonnes compresses soutenues par la serviette & le scapulaire: mais comme par cette méthode on ne sçauroit souvent empêcher le cours ni le torrent des eaux, on se sert d'un troicart qui est plus ou moins gros, suivant que l'on juge que les eaux sont plus ou moins bourbeuses.

REMARQUES.

Lorsque les eaux poussent le nombril hors du ventre, il y en a qui recommandent qu'on y fasse la ponction, mais l'on sçait que dans la vraie ascite l'ombilic se termine toujours en pointe, & qu'il est très-dangereux d'y faire l'opération: car outre qu'elle en seroit plus douloureuse, & qu'il pourroit survenir des convulsions en piquant les aponévroses, il seroit encore à craindre qu'il ne se formât une

Hernie après la guérison, parce que les environs du nombril sont dénués de chair; de sorte que cette partie étant très-mince, les eaux en passant, en relâcheroient insensiblement les fibres, & contribueroient ainsi à la formation de l'Exomphale : il faut donc en bonne pratique faire l'opération au lieu que nous avons prescrit, puisque les eaux s'étendent par toute la capacité du ventre.

Il faut observer que dans la fausse ascite le nombril reste dans son état naturel; que la respiration n'est pas si forcée, & que la matiere n'étant pas si profonde se fait sentir avec plus de facilité : les autres signes qui la distinguent de la vraie ascite sont décrites dans les causes de l'Hydropisie : si les eaux descendent sur les parties inférieures, on fait des scarifications assez profondes aux endroits où elles paroissent plus enflées, pressant légèrement du haut en bas les parties avec un linge, pour faire sortir les eaux ; on applique ensuite sur les scarifications des plumasseaux de charpie trempés dans l'eau-de-vie & le bandage. Il arrive souvent dans la fausse ascite que les eaux sont renfermées dans des kistes; alors elles ne tombent point sur les parties inférieures, elles croupissent dans la doublure du péritoine, ou en-

tre les muscles & le péritoine , enfin entre les muscles & les tégumens : si elles s'aigrissent par leur séjour , & qu'elles deviennent âcres & piquantes , si on ne leur donne issue par quelque ouverture , elles rendent les parties schireuses : si elles s'épaississent , & qu'elles se convertissent en pus , elles pourrissent les parties ; il est donc important de faire une ouverture assez considérable , tant pour consumer le kiste que pour faciliter la sortie des matieres.

Je dis encore ici que l'on peut hardiment trépaner dans l'Hydrocephale, si les remedes généraux sont inutiles , & que l'on soit pleinement convaincu qu'il y ait de l'eau dans la tête intérieure par tous les signes qui accompagnent cette maladie , comme douleur & pesanteur de tête , bouffissure & pâleur du visage , assoupissement de tous les sens , les yeux larmoians , bouffis & sans aucune vivacité , amaigrissement de tout le corps , & plusieurs autres que j'ai décrits en parlant des affections du cerveau : on doit toujours trépaner à la partie inférieure de la tête , pour donner plus de pente à la matiere.

Objection. S'il y a de l'eau dans les ventricules du cerveau , peut-elle s'écouler par l'ouverture ?

Réponse. Je dis que les ventricules ne sçauroient être remplis d'eau dans l'Hydrocephale, sans que la surface du cerveau en soit abreuvée & qu'il n'y ait communication : cela étant, il arrive que dans le temps que le cerveau s'abaisse, les parois des ventricules se rapprochent, & obligent l'eau qu'ils contiennent à se regorger, & à sortir par l'ouverture, supposant ici que le Chirurgien ait ouvert les membranes avec une lancette, ou que l'eau se soit fait passage.

Il faut encore remarquer que si une grande difficulté de respirer, une pesanteur sur le diaphragme, un visage pâle & bouffi, avec inquiétude, fièvre lente, fluctuation, toux, altération & plusieurs autres signes, nous font connoître qu'il y ait de l'eau dans la poitrine, on doit sans hésiter faire l'opération de l'Empyème, avec la même méthode qu'on la pratique lorsqu'il y du pus ou du sang répandu sur le diaphragme.

L'appareil consiste à mettre une grosse compresse sur la piqueure, sur laquelle on fait tomber un scapulaire, & la serviette par dessus, comme nous venons de faire à l'opération de la Gastroraphie.

CHAPITRE IX.

Des Hernies.

LE ventre est sujet à certaines tumeurs nommées des Grecs *Celé*, des Latins *Hernia* ou *Ramex*, & des François *Hernie*. On la définit une tumeur contre nature, causée par la chute de quelque partie, ou par l'amas de quelque humeur superflue.

Le mot de *Hernie* signifie quelque chose de fâcheux à supporter : je me servirai de cette étimologie pour combattre le sentiment de ceux qui prétendent qu'il ne convient point aux *Hernies* humorales, & je crois qu'on demeurera d'accord avec moi qu'elles sont insupportables, soit qu'elles soient faites d'humeurs ou de parties : d'où je conclus que le mot d'*Hernie* ne peut convenir à toutes les espèces de tumeurs qui arrivent au ventre & au scrotum. J'avoue que le mot de *Descendene* doit être appliqué qu'à celles qui viennent aux aînes & aux bourses de la part de l'épiploon, de l'intestin, ou de quelque autre partie ; mais sans m'arrêter à détruire le genre de cette maladie pour en établir d'autres par des noms imagi-

naires, comme font la plupart de ceux qui en parlent, je passe à ses especes & différences.

Les especes & différences des Hernies se tirent des parties qu'elles attaquent, & des différentes causes qui les produisent. A raison des parties on les appelle Exomphale, du mot Grec *Exon*, qui veut dire élévation, & *Phalos* ombilic: Bubonocelle du mot *Bubones*, les aînes: Oscheocelle ou Hernie complete, qui signifie Scrotum. On admet encore une certaine espece d'Hernie qu'on nomme Ventrale, qui arrive dans certains endroits du ventre, comme nous ferons remarquer dans son lieu.

A raison des causes qui les produisent, les unes sont faites de parties, & les autres d'humeurs. De parties, elles sont nommées Anterocelle lorsque c'est l'intestin: Epiplocelle, l'épiploon, & Anteroepiplocelle lorsqu'ils sont tous deux de la partie.

Elles sont appellées Hydrocelle, Pneumatocelle, Sarcocelle, Varicocelle & Sircocelle, suivant les différentes humeurs qui les produisent, comme de l'eau, du vent, des chairs & toutes les liqueurs qui sont capables de dilater les vaisseaux.

On les divise encore en vraies, en

fausses, en complètes & incomplètes. On appelle vraies celles qui sont faites des parties, & fausses les humorales. On les nomme complètes, aux hommes si les parties descendent dans les bourses, & aux femmes jusqu'aux lèvres des parties qu'on ne nomme point. Elles sont incomplètes lorsqu'elles ne passent pas les aînes.

Les causes des Hernies sont externes ou internes: les externes sont les coups violens, les rudes secousses, les longues courses, les danses, les sauts, les cris continuels, les toux véhémentes, les grandes débauches de femmes, toutes les expirations & inspirations fréquentes & forcées, & généralement tous les exercices & tous les puissans efforts auxquels nous sommes sujets.

Les causes internes viennent en premier lieu de l'influence & du dépôt d'une trop grande quantité de sérosité, qui tantôt est fournie par les glandes des intestins, tantôt par celles des aînes, mais principalement par les glandes qui garnissent la surface intérieure du péritoine. Toutes ces sources, dis-je, rendent cette abondance de limphe qui abreuve actuellement ces parties, qui les humecte, qui les relâche, qui les lubrifie, & qui par con-

sequent les met en état de prêter & d'obéir davantage aux impulsions fréquentes & réitérées des intestins.

En second lieu, l'autre cause que j'établis dépend de la grande dissipation des parties huileuses ; car si nous considérons que le péritoine est au voisinage de l'épiploon & du mésentère , qui sont les deux principaux réservoirs de la graisse, dont il se sépare actuellement des parties par la chaleur, il est facile de comprendre que ces parties venant à oindre & à graisser, pour ainsi parler, les fibres du péritoine les amolissent & les étendent , de manière qu'à la moindre action & au moindre ébranlement, elles se dilatent & cèdent très-facilement à tous les coups & à tous les mouvemens qui peuvent contribuer à la formation des Hernies. C'est pour cette même raison que les Provençaux & la plûpart des Religieux quine mangent que de l'huile dans l'usage des alimens, y sont plus sujets que les autres.

En troisiéme lieu , je dis que l'abondance des vents peut contribuer à leur naissance : soit que nous les avalions avec les alimens, soit qu'ils s'y trouvent renfermés, soit qu'ils soient produits par l'écoulement & l'amas d'une quantité

considérable de dissolvans qu'une chaleur excessive & immodérée raréfie, il sera toujours vrai de dire qu'ils sont capables d'étendre les intestins comme un balon, & les gonfler jusqu'à un certain degré de tension : de sorte qu'occupant plus d'espace qu'à l'ordinaire, ils repoussent la surface du péritoine, & se nichent dans ses productions pour former la tumeur.

En quatrième lieu, on peut admettre pour cause interne l'hydropisie & la grosse des femmes ; celle-cy repousse toutes les parties contre le diaphragme, & les détermine plutôt à former l'Exomphale que le Bubonocelle. L'autre détrempe & relâche le péritoine si considérablement, qu'après la dissipation des eaux il ne se trouve plus en état de résister, ni supporter le mouvement des intestins.

Je passe aux conséquences qu'on doit tirer des causes des Hernies par rapport à la structure des parties où elles se forment, qui dépend tant de la disposition du péritoine que du mouvement mécanique, du diaphragme, des muscles du bas ventre & des intestins. Je regarde le péritoine comme une membrane d'une épaisseur considérable, disposée en forme de sac, lequel renferme toutes les parties du bas ventre. Il faut observer qu'il s'allonge à

l'ombilic & aux aînes pour accompagner les vaisseaux ombilicaux & spermaticques quicoulent dans son épaisseur. Voilà en peu de mots l'idée qu'on doit avoir de cette membrane.

Examinons à présent les muscles du bas ventre, dont la partie charnue garnit ses parties latérales, & leurs aponévroses occupent le devant des trois régions. Ces trois muscles sont ouverts vers l'aîne pour le passage des vaisseaux spermaticques. La première ouverture est un trou de figure ovale, qui appartient à l'aponévrose de l'oblique externe, & lequel étant dilaté, représente assez bien l'anse d'un panier, dont les deux extrêmités s'attachent à l'os pubis, anticipant un peu sur la crête de l'os des iles. Ce trou est tapissé par dehors d'une petite membrane mince & délicate, qui accompagne le muscle cremaster jusqu'au testicule, & qui n'est autre chose que l'épanouissement de quelques fibres tendineuses. Les deux autres sont des séparations des fibres charnues de l'oblique interne & du transversal: ces trois anneaux ne répondent pas les uns aux autres, étant séparés environ de trois ou quatre lignes. Le premier qui se présente en faisant l'opération, est celui de l'oblique externe qui est le plus bas, & dans

dans lequel se fait presque tout l'étranglement de l'intestin , parce que les fibres tendineuses n'obéissent pas comme les charnues , & sont plus susceptibles d'inflammation. C'est pour cette raison que la plûpart ne scarifient que cette anneau dans l'opération. Celui de l'oblique interne est un peu au-dessus , & celui du transversal est le plus haut de tous. Il est aisé de juger que si la nature les avoit disposés vis-à-vis les uns des autres, au moindre effort il arriveroit une Hernie. Le muscle droit se continue depuis le cartilage xiphoïde jusqu'à l'os pubis : il regne le long des côtes de la ligne blanche , & semble se partager en quatre muscles , lesquels se distinguent par quatre tendons que les Anciens ont appellés énérvations. Ce muscle diminue & obscurcit en partie le mouvement de tous les autres , qui comprimeront si fortement les visceres , que si les muscles droits comme deux barres mobiles , ne s'opposent à leur puissante contraction , ils obligeront les parties à regorger de toutes parts hors du ventre.

Au sujet de ces muscles , je dirai deux mots de la ligne blanche qui est fermée par la réunion & l'entrelassement des fibres tendineuses , des aponévroses , des

muscles obliques & transversaux , lesquelles aponévroses font une espece de séparation qui marque l'entre-deux des muscles droits : de sorte que pour démontrer ces deux muscles , on est obligé de couper ces aponévroses , sous lesquelles ils sont cachés. Je passe à l'action de chaque muscle en particulier.

Je dis que les obliques externes tirent obliquement de bas en haut , de même que les internes tirent de haut en bas ; que les transversaux pressent également les flancs , & que l'action des droits se fait sentir le long des côtes de la ligne blanche : Ces muscles ainsi disposés pressent également toutes les parties du ventre , lorsqu'ils se contractent dans le tems de l'expiration , & le maintiennent dans un plan toujours uni.

Après toutes ces réflexions , si nous faisons une juste application des causes des Hernies à la mécanique des parties où elles se font sentir , nous trouverons de quoi satisfaire notre curiosité , considérant que les coups violens , les rudes secousses , les longues courses , les débauches des femmes , les danses , les sauts , & généralement tous les efforts sont capables non seulement de seccuer & d'ébranler les viscères , mais aussi d'en relâ-

cher les connexions ; ce qui fait que les Courriers, les Postillons, les Danseurs & les grands Sauteurs, comme les Provençaux & les Basques en sont souvent attaqués. Nous avons encore ajouté à ces premières causes les cris, les pleurs, les toux véhémentes & toutes les expirations & inspirations fréquentes & forcées : c'est aussi la raison pour laquelle les Musiciens, les Chantres, les Joueurs d'instrumens & les enfans dont les parties sont tendres, molasses & spongieuses, y sont si sujets.

Dans tous ces efforts les viscères sont tellement battus & repoussés par le diaphragme & les muscles du bas ventre, qu'il faut regarder comme autant de mains & autant de serviettes mobiles qui obligent l'épiploon & les intestins à frapper & s'appliquer si fortement contre la surface du péritoine, qu'ils sont forcés & contraints de regorger par les endroits les plus énervés & les plus affoiblis, de même qu'un morceau de cire molle regorge entre les doigts, lorsqu'on la presse avec la main : Je veux dire qu'ils poussent & dilatent la membrane intérieure du péritoine à l'endroit qu'elle n'est plus fortifiée par l'extérieure & l'enfoncent dans les anneaux des muscles, formant un sac

qui s'allonge plus ou moins suivant que l'impulsion des parties est plus ou moins forte. Ce sac se niche le long & à côté des productions du péritoine, qui sont formées par la membrane extérieure, & non point dans les productions qui enveloppent les vaisseaux spermatiques, comme la plûpart s'imaginent. Voilà l'idée qu'on doit avoir de la formation de la poche qui renferme l'intestin, & qui fait la Hernie, pour peu de disposition qu'il y ait de la part des huiles, des eaux, des vents & des enflures que nous avons établis pour causes internes.

Il nous reste à examiner la Hernie ventrale, qui arrive tantôt entre les muscles droits, & tantôt entre l'ombilic & les flancs, où sont précisément les aponévroses des muscles. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se représenter combien est grande la force mouvante de chaque muscle que nous avons dit occuper les flancs, à la différence des aponévroses qui n'ont de mouvement que ce que leur partie charnue leur en communique: car quoiqu'il soit vrai que tous ces muscles se réunissent à un seul point du nombril où est le concours de leur action, il est néanmoins probable que leur partie charnue est beaucoup plus forte & plus vigoureu-

se, & par ce moyen plus capable de résister aux diverses secousses des intestins, comme l'expérience nous le montre; à moins qu'elle ne fût froissée, contuse ou coupée par quelque coup. Nous remarquons aussi que la Hernie ventrale n'arrive jamais dans la partie charnue des muscles, mais toujours dans les aponévroses, ou dans l'espace qu'il y a entre les muscles droits, particulièrement dans le cours de quelque grosseur, parce que dans ces sortes d'enflures, le ventre se souleve tellement qu'il oblige ces deux bandes musculieuses à s'écarter, & les intestins trouvant des endroits affoiblis, ne manquent pas par leur impulsion de dilater ces parties, & de causer la Hernie ventrale.

Si celle-ci & l'Exomphale ne sont pas si ordinaires ni si communes que le Bubonocelle, c'est que les parties & les humeurs ont plus de penchant à se porter vers les aînes qu'ailleurs, joint à la disposition des anneaux des muscles qui y contribue d'autant plus, que leurs ouvertures sont béantes & relâchées: en sorte que si les parties sont mises en mouvement & en agitation, elles s'insinuent & se glissent insensiblement par les endroits où les passages sont ouverts, & où elles trouvent moins de résistance.

Fabricius Hildanus rapporte dans ses Observations, qu'il a vû une Hernie formée par la descente de la rate. Cette remarque curieuse doit porter les Chirurgiens qui sont appelés dans ces maladies, à ne pas toujours prononcer en faveur de l'épiploon & de l'intestin, avant que de les avoir bien examinés, particulièrement lorsque la tumeur est d'une grosseur extraordinaire, puisque l'expérience nous apprend que les ligamens de la rate se relâchent & qu'elle tombe dans l'aîne. Je dis que les autres viscères, comme le foye, les reins & le pancréas, peuvent de même que la rate contribuer à sa formation.

Dans l'ordre que j'ai dessein de suivre en parlant d'une opération si délicate, j'ai crû qu'il seroit plus à propos de décrire successivement les signes de toutes les especes de Hernies, pour ne les pas confondre.

Je commence par ceux de la premiere espece d'Hydrocelle, dans laquelle les eaux sont épandues entre les membranes du scrotum; qui sont une légère tension, une grosseur considérable, une médiocre pesanteur. On sent une ondulation lorsqu'on frappe la tumeur avec la main: on apperçoit la transparence des eaux en exposant de la lumière à l'opposite de la tu-

meur, & la peau devient tendre, molle, sans douleur, & extrêmement luisante.

Ceux de la seconde espece d'Hydrocelle, dans laquelle les eaux occupent les membranes du testicule, sont, la grande tension, la douleur, la pesanteur est un peu plus considerable, la peau du scrotum n'est pas si tendue, il conserve encore quelques replis, quoiqu'elle soit fort enflée; elle n'occupe ordinairement qu'un des côtez, la fluctuation en est plus profonde, & la transparence des eaux plus obscure. Il faut remarquer que les deux especes peuvent conjointement se rencontrer.

Les signes du Sarcocelle sont une grande dureté, une pesanteur insupportable, une augmentation insensible de la tumeur. S'il ne paroît aucune élévation dans l'aîne, c'est un signe que les productions du péricoin ne sont accompagnées d'aucune fusée carcinomateuse. On le distingue de la Hernie intestinale, en ce que l'une est molle & l'autre dure. Cette tumeur se peut diviser en schireuse & maligne: dans la schireuse, on ne ressent ni douleur ni chaleur: la maligne au contraire se fait sentir par une chaleur excessive & une douleur aiguë & cuisante.

Les signes du Varicocelle, sont la gran-

de inégalité, la pesanteur, la douleur & l'inflammation, principalement lorsqu'on l'irrite par quelque remède. On le connoît aussi parce qu'il jette l'homme dans une espèce d'impuissance, particulièrement quand ils occupent les deux testicules.

Les signes du Sircocelle qui est causé par la dilatation des vaisseaux extérieurs, sont les mêmes que ceux du Varicocelle qui provient de celle des intérieurs, excepté qu'il y a moins de douleur, moins de pesanteur, & moins d'inflammation, & que les membranes du scrotum sont plus tendues, & la tumeur est plus apparente.

Les signes du Pnumatocelle se font connoître quand la tumeur disparoît de tems en tems, qu'elle resonance à peu près comme un tambour lorsqu'on la frappe, qu'elle est sans pesanteur, sans douleur, ni sans inflammation, qu'elle est fort transparente, & que la couleur de la peau ne change point & que les vents se font sentir tantôt par en haut, & tantôt par en bas.

Examinons à présent les signes de celles qui sont faites de parties, & tâchons d'en faire une exacte recherche, puisqu'ils sont de la dernière importance pour les bien distinguer.

Si les Hernies faites de parties commencent à naître, elles sont pour l'ordinaire molles, sans inflammation, sans changement de couleur, & disparoissent à la moindre impulsion, à moins qu'elles ne soient faites par quelque coup, chute ou autre semblable inconvénient, & qu'elles ne soient accompagnées de quelque étranglement causé par des matières arrêtées & endurcies dans l'intestin, ou par l'interruption du cours du sang & des esprits en cette partie; ce qui excite aussitôt l'inflammation, & souvent la mortification. C'est pourquoi il ne faut pas violenter la tumeur par de rudes attouchemens, de crainte qu'elle ne tombe en gangrene. Mais pour avoir une idée plus claire de tous ces signes, examinons-les en particulier, & voyons quels sont ceux qui nous font distinguer toutes ces especes de tumeurs.

Si l'intestin est intéressé sans inflammation, sans étranglement, ni sans adhérence, la tumeur est molle, unie, & la couleur de la peau ne change point: elle disparoît de tems en tems, principalement quand on est couché sur le dos. Lorsqu'on repousse l'intestin dans le ventre, on entend dans le tems qu'on le réduit une espece de bruit & de gasouillement; au lieu que si c'est l'épiploon, la

tumeur est plus molle & ne rentre pas si facilement. Elle est inégale à cause des bandes de graisse dont il est chargé. Si on la presse avec le doigt, la marque y demeure, l'on sent la même résistance que si on pressoit une tumeur stéatomateuse. Celle-ci est beaucoup plus susceptible de mortification, parce que le tissu de la partie qui la forme, est lâche, spongieux & plus sujet à se corrompre : ce qui fait qu'à la moindre impression le sang s'y arrête bien plus aisément que dans une autre partie. C'est pourquoi il ne faut pas hésiter de faire l'opération dans de certaines occasions, comme nous dirons dans son lieu.

Il faut observer que si l'inflammation arrive, c'est toujours de la part de l'intestin : si c'est l'épiploon, à la moindre altération il devient livide.

Quant aux accidens, je n'en trouve point aussi de plus dangereux que l'inflammation, qui est toujours accompagnée de douleur, de fièvre, d'étranglement, & quelquefois du *miserere*, où les matières sont souvent forcées de remonter contre leur propre poids, & de sortir par la bouche. La cause d'un si cruel symptôme vient de ce que l'intestin enflammé par les matières qui y séjournent, communique cette inflammation aux anneaux

des muscles, particulièrement à celui de l'oblique externe, à cause de sa nature tendineuse, lequel ne manque pas de resserrer l'intestin, & d'augmenter l'inflammation par une action réciproque; ce qui occasionne l'interruption du cours du sang & des esprits en cette partie : de là vient le reflux des matieres, la lividité & la mortification, qui viennent du repos du sang & des esprits en cette même partie. Il est aisé de comprendre qu'ayant perdu leur mouvement, il ne doit s'ensuivre ni divulsion, ni douleur, mais la perte de la vie.

Il y a encore une autre espece de lividité qui arrive pour avoir trop manié & comprimé la tumeur. Ces attouchemens superflus sont autant de meurtrissures & de contusions qu'on imprime à la partie. L'intestin & l'épiploon étant froissés, le sang s'arrête dans les vaisseaux; ce qui cause aussi-tôt la mortification & le changement de couleur. On la reconnoît encore, parce que la douleur ne se fait plus sentir, comme nous venons de dire. Le Chirurgien voyant tous ces fâcheux changemens doit se retirer.

Il y a plusieurs autres accidens que je réserve de décrire lorsque je parlerai de la maniere de faire l'opération.

Je commence par l'Exomphale : mais avant que d'entrer dans le détail de l'opération, j'ai dessein de donner une idée de la disposition du nombril. Il est formé par la réunion des vaisseaux ombilicaux, lesquels se glissent obliquement dans l'épaisseur du péritoine qui les accompagne, & perçant conjointement la ligne blanche, vont s'attacher à la surface de la peau, où ils laissent une petite tumeur qu'on nomme nombril après la naissance. Dans le fœtus les voyes par où passent ces vaisseaux, sont aussi manifestes que les anneaux des muscles du bas ventre le sont dans les adultes : mais après la naissance elles se rétrécissent, les vaisseaux se desséchent & dégènerent en ligamens ; & à mesure que les parties où ces vaisseaux aboutissent, viennent à grossir, elles obligent par leur propre poids le nombril de s'enfoncer insensiblement. D'où je conclus que toute la différence qu'il y a entre les voyes qui donnent passage aux vaisseaux ombilicaux, & celles des vaisseaux spermatiques, est que celles-ci se distinguent & se séparent facilement les unes des autres, au lieu que celles du nombril ne se distinguent & ne se séparent aucunement, parce qu'elles se rétrécissent, & que les fibres tendineuses de chaque aponévrose

S'entrelassent tellement les unes dans les autres, que toutes ces parties semblent être de la même continuité. Il faut encore remarquer que le nombril est dénué de chair environ un demi-travers de doigt tout autour. Tout cela contribue à la formation de l'Exomphale.

CHAPITRE X.

De l'Opération de l'Exomphale.

APRÈS s'être servi des bandages & de tous les remèdes, tant généraux que particuliers, sans pouvoir réussir, on doit préparer le malade à l'Opération. Etant en état, le Chirurgien le fait coucher sur le dos sans violenter la tumeur, & tâche de repousser l'intestin dans le ventre, pinçant la peau d'un côté & un serviteur de l'autre, & d'un bistouri incise en long le côté de la tumeur, afin d'éviter les vaisseaux ombilicaux, particulièrement la veine qui suspend le foye; car ce viscere n'étant plus suspendu, il arriveroit que la veine cave se trouveroit comprimée, & la circulation du sang interrompue: ce qui causeroit la mort.

Si l'on est assuré de la réduction de l'intestin, il faut inciser doucement jusques dans la cavité du ventre, & scarifier les lèvres de la playe dans toute leur étendue, pour procurer une forte cicatrice. On fait la Suture entrecoupée. Il y en a qui prétendent que l'Emplumée est la plus convenable, parce qu'elle résiste davantage aux mouvemens des muscles, & des intestins, mais on doit toujours préférer l'Entrecoupée. On introduit un tampon de charpie attaché à un fil pour empêcher la sortie des parties, & donner issue à la matiere. A mesure que les chairs s'engendrent, on doit diminuer à proportion la tente jusqu'à ce que la cicatrice soit fermée. On préfère toujours dans ces sortes d'indispositions la diette & les lavemens réitérés aux autres remèdes, de même que dans la Gastroraphie. Cette opération renferme quelques autres particularitez que je rapporterai en parlant du Bubonocelle, & qu'il seroit inutile d'examiner ici.

R E M A R Q U E S.

Il faut observer que si l'épiploon étoit altéré, on y feroit la ligature pour couper ce qui seroit mortifié; ce qui arrive

rarement, parce que les étranglemens ne sont pas si ordinaires que dans le Bubonocelle; c'est plutôt une adhérence des parties, pour ainsi dire, qu'un étranglement, & s'il en arrive, ce n'est qu'à l'occasion de la rupture du péritoine; mais pour prévenir les fâcheuses suites qui arrivent ordinairement dans la partie de l'Exomphale, on peut appliquer sur le nombril un bandage comme dans les autres Hernies.

Il faut encore remarquer qu'après avoir fait l'opération de l'Exomphale & la Suture Entrecoupée, on se servira du bandage que j'ai décrit pour la Gastroraphie, il est fort propre pour assujettir le ventre.

Voici un brayer fort propre pour la Hernie du nombril, ou Exomphale. Il a cela de commode qu'il n'empêche point le mouvement du ventre, comme fait la serviette, mais il se hausse & se baisse en suivant les mouvemens de l'expiration & de l'inspiration; de sorte que la tumeur du nombril est toujours comprimée, soit que le ventre se hausse ou se baisse. Cette machine est un brayer qu'on fait avec un gros fil de fer. On y fait deux pelottes de futaine comme aux autres brayers qu'on applique sur les aînes; ces deux pelottes ne servent qu'à maintenir le brayer au-

tour des hanches. On fait une autre grosse pelotte ovale qui monte jusques sur la tumeur du nombril pour la comprimer. Ce brayer ne diffère des autres, que parce qu'il est de fil de fer qu'on met en double, & qu'il a un globe ovale qui monte jusques sur le nombril: les brayers ordinaires n'ont pas cette dernière pièce.

Il faut mettre une lanier de cuir au bout de la branche qui tourne autour du corps, afin de l'attacher à un petit crochet, comme on a accoutumé de faire aux brayers ordinaires. On se sert aussi de ce brayer lorsqu'on ne veut pas souffrir l'opération, pour faire rentrer les parties intestinales.

CHAPITRE XI.

De l'Opération du Bubonocelle & de la Hernie complete.

POUR ne pas confondre toutes les circonstances qui accompagnent le Bubonocelle & la Hernie complete, & ne me pas tromper dans l'ordre que je me suis proposé de les décrire, je suis obligé de les comprendre toutes deux dans une seule opération.

Ces tumeurs sont tantôt vagues, & tantôt permanentes; c'est à dire, qu'elles disparoissent, ou qu'elles restent toujours dans le même état. Si elles sont vagues, c'est un signe qu'il n'y a aucune adhérence, & que l'intestin ne souffre aucune compression; alors le seul bandage & les remèdes généraux bien ordonnés suffisent pour la guérison. Si elles sont permanentes, c'est de la part de l'inflammation, de l'adhérence ou de quelques excréments endurcis dans l'intestin.

On connoît que l'épiploon y est intéressé par les signes dont nous avons parlé ci-devant: ce qui nous engage à faire l'opération sans irriter la tumeur, parce qu'il s'altère à la moindre impression, & qu'il est très-difficile de le réduire dans la capacité de l'hypogastre.

J'ai fait remarquer que l'inflammation & l'étranglement succédoient à l'endurcissement des matieres renfermées dans l'intestin, à mesure qu'il s'enfle & se grossit par l'écoulement des matieres. L'anneau de l'oblique externe, qui n'obéit pas comme les autres, par les raisons que nous avons déjà avancées, le serre & l'étrangle à proportion qu'il se dilate; ce qui fait que le sang & les esprits ne circulent pas avec la même li-

berté, & que l'inflammation attaque l'intestin, s'augmentant d'autant plus que l'étranglement est considérable.

Il faut encore observer que l'intestin ne contracte jamais aucune adhérence qu'avec le sac qui fait la Hernie, à moins que quelque matiere âcre & étrangere ne l'ait rongé.

Ce sac est adhérent, tantôt à la guaine qui enveloppe les vaisseaux spermatiques, tantôt à l'épiploon, aux anneaux des muscles dans toute la circonference, ou dans quelques-unes de leurs parties, au dartos, ou enfin aux membranes du testicule. Comme dans cette occasion l'intestin ne sçauroit rentrer dans le ventre, & qu'il faut le détacher par l'incision, le Chirurgien a besoin de toute la prudence, & de toute l'adresse qui lui est nécessaire pour réussir avec un heureux succès dans une opération aussi délicate. C'est ici qu'il doit être circonspect, & je puis dire que la principale circonstance de l'opération, est d'examiner avec soin l'endroit où l'intestin est attaché, non-seulement parce qu'il faut changer l'œconomie de l'opération, mais aussi parce que cette connoissance règle notre jugement, & le porte à faire un pronostic favorable ou dangereux.

La Hernie dans laquelle l'intestin est adhérent au testicule est très-dangereuse, & le plus souvent mortelle. Si elle est vieille, les plus heureux ne sçauroient s'en tirer que par la perte du testicule. Le véritable moyen pour connoître s'il y a quelque cohérence, est d'interroger le malade, pour apprendre de lui s'il y a long-tems que la tumeur n'a pas disparu, s'il ressent des douleurs vives & véhémentes, & une grande pesanteur sur les testicules.

Si l'intestin est une fois descendu dans les bourses, & qu'il y séjourne quelque tems sans en sortir, & sans qu'il paroisse aucune inflammation dans l'aîne, il y a apparence que le sac qui le renferme s'est joint au testicule par la présence & l'action des humeurs gluantes & viscides, qui s'écoulent du péritoine, ou des membranes même du testicule. Ces humeurs dis-je, s'épaississant par la chaleur, sont comme une espece de glu qui les lie très-étroitement ensemble; & si cette matiere vient à se dessécher par la réaction du sang & des esprits, il est impossible de les désunir sans interesser les corps du testicule.

Il faut remarquer que toutes les fois que l'intestin ne rentre pas dans la cavité du ventre, ce n'est pas toujours une mar-

que qu'il y ait de l'adhérence , il peut être enflammé, ou contenir quelques excréments: ce qui se connoît d'autant mieux qu'on sçait que l'intestin avoit la liberté d'entrer avant l'inflammation. On entreprend ordinairement l'opération quand l'inflammation empêche que la matiere ne rentre dans les intestins.

Ayant examiné les differens états de la maladie, s'il y en a quelques-uns qui nous engagent à faire l'opération, voici la méthode dont on se sert.

On fait coucher le malade sur le dos , (je suppose ici que l'intestin soit arrêté dans les bourses , adhérent au testicule , & accompagné d'inflammation ,) on incise d'un bistouri la peau du scrotum du côté de la cuisse , le long de la tumeur : on écarte les deux lèvres de la playe pour rompre doucement avec un déchaussoir ou avec les doigts , toutes les enveloppes qui couvrent l'intestin & le testicule.

Au sujet des précautions qu'il faut prendre pour bien distinguer l'intestin d'avec le sac qui fait la Hernie , je dis que sa couleur brune en est le signe le plus convainquant , à cause du grand nombre de vaisseaux sanguins qui l'arrosent. Il forme une espece d'arc qu'on apperçoit sensiblement , quand on le peut dé-

couvrir. Outre que si c'est l'intestin, la tumeur diminue. Il est toujours plus épais que le péritoine, parce qu'il est composé de quatre tuniques. Je demeure d'accord que ce signe est équivoque, d'autant que le sac du péritoine devient assez souvent d'une épaisseur très-considérable. Il s'écoule toujours de l'intestin une matière épaisse & puante, au lieu que du sac du péritoine il n'en sort qu'une eau claire & limpide. L'intestin obéit si on le tire à soi, pourvu qu'il ne soit point adhérent aux parties voisines; au lieu que le péritoine n'obéit que très-peu, & le malade ressent toujours une douleur sourde. Voilà les principaux signes qui doivent rendre un Chirurgien circonspect. Je passe aux autres particularitez de l'Opération:

L'intestin étant découvert, on glisse une sonde creuse entre les membranes du scrotum & le corps de l'intestin, pour agrandir l'ouverture, le découvrir à nud, & pour le détacher plus aisément du testicule. Un serviteur leve l'intestin, & le tire doucement du côté du pubis, pendant que le Chirurgien tire légèrement le testicule, pour avoir la liberté de rompre avec le déchaussoir, ou la pointe d'un bistouri, les liens membraneux qui les unissent, observant toujours de les couper plus

près du testicule que de l'intestin.

Si leur attache étoit très-forte , il vaudroit mieux endommager le testicule , il n'est pas si nécessaire à la vie , & les accidens n'en sont pas si dangereux. On doit toujours éviter les vaisseaux spermatiques, de crainte que le sang ne trouble l'opération. Ayant débarassé l'intestin d'avec le testicule , on introduit la sonde creuse entre la peau & l'intestin , & on coupe sans crainte jusqu'à l'anneau du muscle , où l'on est obligé de donner du jour par de nouvelles incisions pour dégager l'intestin de l'étranglement , en cas qu'il y en ait.

On fait passer une troisième fois la sonde creuse entre l'anneau & l'intestin , la remuant un peu pour s'assurer s'il n'est point engagé. On glisse un bistouri courbe sans crenelure , & on coupe de l'anneau environ deux lignes & une portion de la peau , évitant une petite branche d'artère qui arrose l'aponévrose de ce muscle.

Lorsqu'on a débarassé l'intestin par la dilatation, on le tire un peu hors du ventre pour le dégager des anneaux intérieurs, & donner la liberté aux matieres qu'il contient des'étendre. Par ce moyen il devient moins gonflé & moins tendu , & la réduction en est beaucoup plus aisée. On

la fait avec les deux doigts indices, & on tâche de ne point trop presser l'intestin de crainte de le meurtrir. Etant réduit, un serviteur doit presser avec sa main le lieu voisin, pour empêcher qu'il ne retombe. Les uns font plusieurs incisions au cercle de l'anneau, le long de la poche : ce qui donne lieu à la génération des chairs, & à rendre la cicatrice plus forte. Les autres se contentent d'introduire dans les anneaux un gros tampon de charpie lié d'un fil, ciré & d'une longueur proportionnée pour les meurtrir & exciter à la suppuration. Quelques-uns l'appliquent sec & les autres le trempent dans un digestif, suivant la douleur que l'on ressent, ou l'humidité qui a relâché ces parties. Mais le véritable moyen d'empêcher que la maladie ne récidive, est d'introduire dans la playe une longue tente de linge qui résiste à l'impulsion de l'intestin, qui tend toujours à dilater les anneaux ; ce qui rend assez souvent l'opération inutile, comme l'illustre Monsieur Morel nous l'a souvent fait remarquer ; un serviteur assujettit la tente, pendant que le chirurgien applique le reste de l'appareil, particulièrement de bons défensifs qui s'opposent aux fluxions qui pourroient survenir.

Il y a plusieurs Praticiens qui veulent qu'on ampute en même tems le testicule ; mais cette méthode n'est point approuvée, puisqu'elle ne contribue en aucune maniere à la guérison de la Hernie, comme l'expérience le montre ; au contraire on prolonge l'opération, on fait souffrir le malade sans nécessité, & on lui ôte une partie des moyens propres pour satisfaire à la propagation. Et quand même le testicule seroit altéré d'une maniere à ne pouvoir le garantir, il seroit toujours avantageux de différer l'opération jusques à ce que la fluxion fût un peu modérée. Si l'épiploon se trouve de la partie, & qu'il soit altéré, on fait la ligature dans la partie vivante, & on emporte celle qui est corrompue : ce qu'il faut éviter si la tumeur est récente, & s'il s'est conservé dans son état naturel. S'il est fortement attaché à l'intestin, on les doit réduire ensemble, s'il est possible, pourvû qu'il n'y paroisse aucune marque de mortification. Soit qu'il ait contracté quelque liaison avec l'intestin, soit avec le testicule, avec les anneaux, ou avec les productions qui renferment les vaisseaux spermatiques, il est toujours plus à propos d'emporter de sa substance que de celle de toutes ces parties, si la

nécessité.

nécessité nous y oblige. J'avoue cependant que s'il avoit quelque adhérence avec le sac qui renferme l'intestin, pourvû qu'il fût sain, il vaudroit mieux endommager la poche que l'épiploon.

Mais comme il ne scauroit rester longtemps dans cet état sans s'altérer, on est toujours obligé d'en ôter une grande portion. Il faut avoir soin en faisant la ligature, de ne point trop serrer cette partie, parce qu'elle est d'un tissu lâche, spongieux, & fort aisé à se couper. On passe plusieurs fois le fil tout autour en serrant légèrement, après avoir passé l'aiguille au travers de la substance.

Dans l'opération du Bubonocelle on ne fait pas une si grande ouverture. On la fait suivant l'étendue & le volume de la tumeur. Au reste on suit les mêmes règles, & on observe les mêmes circonstances que nous avons marquées.

Quand on a découvert la poche qui fait la Hernie, on la déchire adroitement avec les ongles ou le déchaussoir, comme il a été dit. Mais jugez quelle peut être la surprise de celui qui opère, lorsqu'il se présente de l'eau au lieu de l'intestin. Dans ce trouble, la plûpart des Chirurgiens ne manquent pas de s'alarmer, dans le doute où ils sont de l'avoir blessé. Pour

éviter cette fausse allarme & se rassurer, il n'y a qu'à se ressouvenir des signes dont nous avons parlé, lesquels nous fortifieront, & nous mettront en état d'achever heureusement l'opération. Ce n'est que la poche qui est remplie d'eau, dans laquelle l'intestin flotte : ces eaux sont fournies par les glandes qui garnissent la surface intérieure du péritoine, par celles des intestins, ou par l'irruption de quelque vaisseau lymphatique. Voilà, si je ne me trompe, tout ce que cette opération renferme de plus particulier. Après avoir fait une ambrocation d'huile rosat on applique de bons défensifs qui couvrent les bourses & la région hypogastrique, & de bonnes compresses trempées dans le vin chaud : on soutient l'appareil avec un bandage qu'on nomme le simple spica. Dans toutes ces maladies on doit toujours soulager les bourses par le moyen du suspensoir, & préférer les lavemens aux autres remèdes généraux.

Voici comme se fait l'appareil. Après qu'on a repoussé l'intestin dans le ventre, on introduit dans l'anneau des muscles une tente de linge mollet, qui a une tête. Il faut attacher un fil à la tête de la tente, & le faire sortir de la playe pour empêcher que la tente n'entre dans le ventre. Il faut

émouffer & amollir la tente par le bout en la frottant, de peur que sa pointe & sa dureté ne blesse l'intestin. On fait la tente assez longue, pour empêcher l'impulsion des intestins contre les anneaux, ce qui en empêcheroit la réunion. Il y a des Chirurgiens qui mettent entre les anneaux une grosse tente courte de charpie; mais comme cette tente est courte, elle n'empêche pas que les intestins ne frappent contre les anneaux & ne les dilatent, ce qui rend l'opération inutile. Ainsi j'aimerois mieux me servir d'une longue tente de linge mollet. Voici comme elle se fait. On prend plusieurs petits morceaux de linge de deux doigts en quarré; on le roule entre les doigts, en commençant par un de ses angles; de sorte que ce petit rouleau étant fait, il soit pointu par un bout, & plus gros par l'autre. On roule un de ces autres linges sur ce premier rouleau, & puis encore un autre, & on continue jusqu'à ce que la tente soit assez grosse, & puis on la lie avec un fil. On coupe le gros bout en travers, & ensuite en long; on écarte ce qu'on a coupé, afin de faire une tête que l'on arrondira proprement. On remplit ensuite la playe de gros bourdonnets qu'on a trempé dans le digestif. On couvre les bourdonnets avec de grands

plumasseaux qu'on a aussi trempé dans le digestif, & on couvre le tout d'un grand emplâtre. On met sur tout cet appareil une grosse compresse triangulaire, dont on applique le côté le plus long du côté de l'aîne. On met sur tout cela une grande compresse de linge sec qui couvre aussi le ventre, afin que les ambrocatations qu'on a mises sur le ventre, n'engraissent pas les draps. On soutient tout cet appareil avec un bandage qu'on appelle le *spica simple*: voici comme il se fait.

L'on prend une bande large de trois ou quatre doigts, & d'environ trois ou quatre aunes de long, qu'on roule entièrement par un bout seulement. On déroule un grand bout de la bande qu'on place sur la hanche opposée au mal, & on la fait passer sur le ventre & sur l'appareil; on la passe ensuite sous les fesses, & puis sur la playe, où l'on fait un X. On passe sous le dos, sur la hanche, sur la playe, où l'on fait un doloire. On passe autour de la cuisse où l'on fait un X. On continue de la même manière, & on finit en tournant la bande autour du corps. Ce bandage forme sur la partie un petit épi, d'où il a pris son nom. Le bandage pour la Hernie complete, c'est-à-dire, quand on a ouvert le scrotum, se fait

comme celui du Bubonocelle; mais après qu'on a rempli le scrotum de plumasseaux chargés de digestif, & qu'on les a recouverts d'une compresse, on soutient les bourses avec un suspensoir. Pour le faire on prend un morceau de linge quarré, & assez grand pour envelopper les bourses, on attache deux rubans au haut, & on le fend par le bas en deux parties, de sorte qu'il y a quatre rubans attachés à ce linge. On tourne les rubans supérieurs autour de la ceinture, on fait croiser les rubans inférieurs l'un sur l'autre, pour les passer entre les cuisses, & on les va attacher aux rubans qui font une ceinture. Il faut que ce linge soit percé pour faire passer la verge. Ce bandage forme une espece de poche, dans laquelle on met la verge. Quand on n'est pas en lieu d'avoir des suspensoirs tous faits, le Chirurgien les peut faire.

R E M A R Q U E S.

Ce n'est pas sans raison que j'ai recommandé après l'opération du Bubonocelle d'introduire dans la playe un gros tampon lié, & d'une longueur proportionnée, pour les meurtrir & exciter la suppuration, puisque par le moyen d'un long

& gros tampon , on assujettit davantage l'intestin , la suppuration qui est d'une si grande importance pour procurer une forte cicatrice, en est plus abondante, & par conséquent la guérison plus assurée, outre qu'il faut nécessairement que tous les endroits scarifiés se fondent, & c'est en pressant ces parties que cette fonte arrive plus promptement. On diminue la grosseur du tampon dans le tems que la suppuration se fait , & que les chairs commencent à pousser.

Quelques-uns veulent qu'on ne fasse point de bandage après l'opération du Bubonocelle ; mais ils ne considèrent pas qu'il en arriveroit trois fâcheux inconvéniens : il est aisé de voir que l'appareil n'étant affermi par aucun bandage, il sortiroit hors de la playe au moindre mouvement du ventre, & l'intestin s'engageroit de nouveau dans les anneaux , la suppuration ne se feroit pas si bien ; & la cicatrice n'étant pas si serrée , elle résisteroit moins à l'impulsion des parties ; & dans quelque situation que l'on puisse mettre le malade , on ne sçauroit empêcher la descente de l'intestin sans le bandage.

CHAPITRE XII.

*De la Castration au sujet du Sarcocelle
& du Varicocelle.*

Cette opération ne doit pas toujours être pratiquée toutes les fois que le testicule souffre quelque vice & quelque indisposition, particulièrement lorsque les remèdes peuvent suppléer au défaut. Je vais proposer le cas où le Chirurgien ne sçauroit se dispenser de la mettre en usage. Le premier est quand il est uni si étroitement à l'intestin, qu'on est obligé d'emporter beaucoup de sa substance. Le deuxième est la contusion, lorsque les vaisseaux & les vessicules se trouvent comme meurtris & écrasés, & le cours du sang interrompu : ce qui se connoît par la noirceur du testicule, & par la mortification qui succede peu de tems après, si l'on n'empêche le progrès de de cette commotion. Le troisième cas est quand le testicule est variqueux, & qu'on ne sçauroit résoudre par la voye des remèdes les matières grossières qui font la tension & la dilatation des vaisseaux. Ce cas-ci n'est pas si pressant que les autres,

à moins que le malade ne veuille se résoudre à souffrir l'opération. Enfin le quatrième le permet dans toutes les vieilles excroissances.

Pour avoir une idée de leur génération, il faut considérer que les uns attaquent la substance même du testicule, & les autres les membranes qui l'enveloppent. Il faut ensuite regarder les artères spermatiques comme les sources & les véritables canaux qui charient la matière dont se forment les carnositez. Ainsi le sang artériel fournissant aux testicules la matière de la semence, pour qu'elle s'y prépare, laisse échapper dans cette élaboration sa partie la plus grasse & la plus visqueuse, que cette douce chaleur que nous y remarquons, épaisit & condense dans les petits canaux qui les composent, ou dans les vaisseaux des membranes qui les couvrent, à peu près de même qu'un blanc d'œuf se durcit sur un feu modéré. Cette matière, dis-je, venant à gonfler, & à tendre ces petits tuyaux fins & délicats, produit ce que nous appellons excroissance fongueuse & carcinomateuse. Ce n'est qu'un gonflement de ces petits filets qu'une humeur étrangère force à s'élever en tumeur. Vous concevez bien que par le surcroît d'une nouvelle matière, elle devient le plus sou-

vent si remarquable qu'on ne sçauroit porter long-tems ce fardeau sans s'en décharger. S'il arrive par quelque cause que ce puisse être , que cette liqueur se détermine plutôt à se porter dans les membranes du testicule qu'ailleurs , & qu'il se forme une fusée carcinomateuse le long des productions du péritoine , qui empiète quelquefois sur les parties intérieures du ventre , je dis que l'opération ne pourroit être qu'infructueuse, si on l'entreprendoit ; parce que cette carnosité occupant non seulement la tunique vaginale , qui est une dilatation des productions du péritoine , mais aussi les productions mêmes , on seroit obligé de ruiner les vaisseaux , les anneaux , & plusieurs parties renfermées dans l'hypogastre.

Je ne répéterai point ici les signes de cette maladie. Quant à son pronostic , il est toujours très-fâcheux , puisqu'il en coûte le testicule. Si quelque carnosité occupe sa substance , comme on ne la sçauroit consumer sans le détruire , il n'y a que l'opération qui soit la voye la plus sûre.

CHAPITRE XIII.

De la Castration.

LE malade étant couché sur le dos , le Chirurgien pince la peau du scrotum, s'il se peut, ou bien il incise avec un instrument bien tranchant les membranes du scrotum sur le corps du testicule, pour découvrir la carnosité qu'il faut séparer du dartos, sans altérer la guaine des vaisseaux spermatiques. Etant détaché & débarassé des parties voisines, on fait la ligature des vaisseaux entre les anneaux & la tumeur; on les coupe à un travers de doigt de la ligature, & on emporte le testicule avec le sarcoma. On laisse un petit bout de fil hors de la playe: évitant de tirer les vaisseaux spermatiques à soi, ni de les trop comprimer, de peur que le malade ne tombe en convulsion; outre qu'ils pourroient s'échapper dans le ventre, où ils verseroient du sang: ce qui causeroit la mort en très-peu de tems. Si la tumeur est considérable, dure, schirreuse, enflammée, douloureuse, si elle occupe les deux testicules, & qu'elle soit vieille, l'opération est très-dangereuse.

Si les productions du péritoine sont carcinomateuses , & qu'on soit dans le dessein d'entreprendre l'opération, il faut auparavant consumer les chairs par le secours des cauterés potentiels, ou les fonder par une puissante suppuration; ce qu'il faut éviter si la fusée regne jusques dans la cavité du ventre, pour les raisons ci-devant proposées. Quand cette superfluité de chair est dissipée, & que l'escare est tombée, si les vaisseaux se sont conservés, on fait la ligature près des anneaux des muscles, & on enleve le testicule, comme je viens de dire; car si on le faisoit avant la chute de l'escare, le malade tomberoit dans des convulsions dangereuses. On remplit ensuite la playe de bourdonnets trempés dans quelque digestif; on fait une ambrocaton, on applique des défensifs, des compresses & un suspensoir, ordonnant la saignée, les lavemens & les autres remèdes généraux.

Après qu'on a pancé la playe, on soutient les bourses avec le suspensoir dont on a parlé à l'Opération précédente. Il faut toujours mettre un suspensoir à toutes les opérations qui se font aux bourses ou scrotum.

CHAPITRE XIV.

De l'Hydrocelle.

SI l'Hydrocelle est une suite de l'Hydropisie ascite, il est inutile de faire l'opération, parce qu'il s'écoule toujours de nouvelle matière qui produit aussi-tôt une autre Hydrocelle : de sorte qu'à moins qu'on ne tarisse la source, il n'y a aucune apparence de guérison. Dans celle-ci les eaux occupent toujours la tunique vaginale, & s'écoulent de la capacité de l'abdomen par les allongemens du péritoine. Toutes les autres especes d'Hydrocelles viennent de la lenteur du mouvement du sang, ou de sa dissolution. Les chutes & les commotions peuvent encore contribuer à leur formation. La raison est que le sang s'arrête & croupit plus facilement dans ces parties ; ce qui donne lieu à la sérosité de s'en séparer. Sur ce même principe, je dis que les circonvolutions & les tours serpentins que forment les veines spermatiques dans leur route, en font la plûpart du tems la cause, pour peu de disposition qu'il y ait de la part du sang ; car ne circulant

ici qu'avec peine , la sérosité a tout le tems de se dégager & de suinter dans les bourses.

Comme nous avons examiné les signes des deux especes d'Hydrocelles en parlant de ceux de la Hernie intestinale, nous n'en dirons rien non plus que du pronostic qui n'est fâcheux que lorsque les eaux sont renfermées dans un kiste.

Il faut maintenant examiner toutes les circonstances de l'une & l'autre espece, qui demandent deux différentes manieres d'operer. Nous avons vû en traitant des signes, que la premiere espece d'Hydrocelle se distingue & se connoît lorsque les eaux tendent , gonflent & grossissent extraordinairement les membranes du scrotum.

CHAPITRE XV.

De l'Opération de l'Hydrocelle.

L'OPERATION qui se pratique dans celle-ci, consiste à faire une ponction au scrotum avec le troiscarts, accompagné de sa canulle par où sortent librement les eaux, & lorsqu'elles sont vuïdées, on tire l'instrument; & la peau des

bourses devenant ridée comme auparavant, bouche exactement l'ouverture. Cela se pratique sans embarras ni sans danger ; mais il faut avoir soin d'en tarir la source par l'usage des remèdes généraux, puisque sans leur secours la tumeur ne manqueroit pas de renaître.

La deuxième espèce d'Hydrocelle, qui n'occupe ordinairement qu'un des côtes, attaque presque toujours les enveloppes du testicule. Elle est aussi beaucoup plus douloureuse à cause de la grande tension de ses membranes.

La méthode qu'on doit suivre dans celle-ci, consiste à faire une ouverture profonde & assez grande, tant pour donner issue aux eaux, que pour y porter des remèdes qui aient la vertu de dissiper les membranes qui en sont abreuvées. On a coûtume de faire l'ouverture à côté des bourses avec une lancette, ou un caustère potentiel pour éviter les vaisseaux spermatiques ; mais comme le caustère fait une grande escarre, il est préférable à la lancette, parce que l'on est moins en danger de blesser le testicule, & que l'on dissipe insensiblement les membranes qui doivent se fondre par la suppuration.

Il faut observer que comme les eaux

empêchent l'action de ce remede en émouffant ses pointes corrosives, si le premier qu'on applique ne fait pas une escare assez profonde, il est nécessaire d'en appliquer une autre. Quand l'escare est tombée, on remplit la playe de bourdonnets, & on laisse ceux qui couvrent son fond quatre ou cinq jours sans les ôter, afin que par leur séjour les matieres qui s'arrêtent deviennent plus âcres, & qu'elles puissent fondre plus aisément les enveloppes qui contiennent les eaux. On excite la suppuration, & on pance la playe comme les autres.

Avant que de passer outre, il faut encore remarquer que si les eaux deviennent âcres & corrosives, ou plutôt limoneuses, elles se convertissent assez souvent en pus; ce qui fait que le testicule s'altère & se corrompt, & qu'on est obligé de l'emporter.

Quant au Pnumatocelle, je dis qu'il faut se servir du bandage & de tous les remedes carminatifs, tant intérieurement qu'extérieurement; & comme il est de la prudence de chaque Chirurgien de les ordonner suivant ses connoissances, je paroîtrois ridicule, si je voulois vanter ici certains remedes dont les Auteurs sont remplis.

REMARQUES.

Lorsque les eaux sont dans les membranes du scrotum, on se sert quelquefois du seton ; les uns pincant la peau avec les doigts, les autres se servent des pincettes de Fabricius Hildanus, elles sont plus commodes que les doigts, parce qu'elles assujettissent & engourdissent la peau, ce qui fait que l'opération en est moins douloureuse. On passe une grosse aiguille enfilée d'une méche par les trous des pincettes qui serrent la peau, on tire un peu la méche de tems en tems pour faciliter l'écoulement des matieres.

CHAPITRE XVI.

du Phimosis.

LE Phimosis n'est autre chose qu'un rétrécissement & un rapprochement des parois du prépuce qui emprisonne & comprime si fortement le gland de la verge, que si on ne le dégage & si on ne lui donne du jour par le moyen de l'incision, il devient si enflammé qu'il tombe

tombe souvent en mortification.

Cette incommodité est naturelle ou accidentelle : la naturelle vient de ce que les parties sont encore concentrées & comme retirées dans leur enveloppe, & que l'on ne s'est encore adonné à aucun exercice, n'y à aucun attouchement. Le prépuce dans cette état forme des rides qui sont comme autant de petits bourlets, entre lesquels s'amasse & croupit une matiere tenace qui est séparée par les glandes, dont la surface intérieure du prépuce est parsemée ; qui s'épaissit par la chaleur, & qui devient impure par son séjour ; c'est une colle, pour ainsi parler, qui attache le prépuce au gland, lequel se trouve si étroitement pressé, qu'il ne sçauroit permettre l'écoulement de l'urine.

Le Chirurgien dans ce moment tâche de débarrasser les parties, tirant à soi l'extrémité du prépuce, & introduisant à côté de la verge un instrument en forme de canif entre le gland & la peau, perce sans danger le prépuce, & incise tout ce qui est compris entre l'instrument & l'extrémité du gland. Si une incision ne suffit pas pour le découvrir, on en peut hardiment faire une autre du côté opposé. Au reste le seul mouvement de ces

parties est capable d'étendre les fibres du prépuce, de les rendre obéissantes, & de faire en sorte qu'elles se resserrent & se dilatent suivant les besoins de la nature.

On ne doit point mettre en usage cette opération qu'après qu'on a vû que les bains, les injections émolientes, & tous les autres remedes ont été inutiles. C'est la méthode & la règle qu'on doit suivre dans toutes les opérations.

La seconde espece de Phimosiis est causée par quelque inflammation, chancre, ulcere, poreaux, dureté, calosité, & assez souvent par des remedes irritans, appliqués mal à propos. Dans tous ces cas, soit que l'humeur âcre qui sort des ulcères irrite les parties, soit que les remedes qu'on y applique soient trop corrosifs, il arrive que le passage du sang & des esprits se trouve empêché, & que l'inflammation devient si considerable, que les fibres ne se trouvent plus en état d'obéir. C'est aussi la raison qui fait que cette sanie virulente qui sort des chancres, excorie & ulcere ces parties, excite une douleur aiguë qui ne se fait sentir qu'à l'extrémité de la verge, & une inflammation qui est bientôt suivie de gangrene, si on ne s'oppose à son progrès.

La douleur vive que l'on ressent en

cette partie ne peut provenir que de ce que le gland est revêtu d'une membrane mince & délicate, qu'il est arrosé d'un grand nombre de vaisseaux, particulièrement des nerfs, & que sa substance est une tiffure très fine & très-sensible. Ainsi le mouvement que ces matieres virulentes impriment aux esprits, ne pouvant se communiquer au reste de la verge, à cause de la force & de l'épaisseur des fourreaux qui enveloppent les corps caverneux, la douleur doit nécessairement s'augmenter, & devenir beaucoup plus vive & plus aiguë en cette partie. Mais avant que de se déterminer à l'opération, la saignée, les bains tièdes, les suppuratifs mêlés légèrement de quelque préparation de mercure qu'on introduit avec le bout de la sonde, le cerat de Galien, les injections émollientes, la boule de charpie qu'on insinue entre le gland & la peau, les compresses trempées dans l'oxicrat, tous ces remèdes en un mot doivent être recherchés, mais particulièrement la situation de la verge qui doit être couchée sur le ventre, & soutenue par un petit bandage.

Voici l'appareil pour le Phimosi, & Paraphimosi. On met d'abord un petit plu-

Kij

masseau sur la playe, couvert du remede nécessaire. On met sur ce plumasseau un petit emplâtre coupé en croix de Malte, dont on met le milieu sur le bout de la verge, qu'on enveloppe avec cette croix.

Pour faire la croix de Malte, on prend un petit morceau de linge quarré qu'on plie en quatre; on donne un coup de ciseau dans l'angle, & la croix de Malte se trouve faite. On applique sur cet emplâtre une autre petite croix de Malte faite de linge fin. On affermit tout ce petit appareil avec une bandelette qu'on perce par un bout, & qu'on coupe en long de trois ou quatre doigts par l'autre bout, ce qui forme deux rubans qu'on passe par le trou qu'on a fait à l'autre bout de la bandelette. On enveloppe toute la verge avec cette bandelette, en faisant de petits do-loirs, & on noue ensemble les deux rubans qu'on a fait à l'autre bout de la bandelette. On met un petit surtout sur cet appareil, c'est un foureau de linge qu'on fait plus ou moins grand à proportion de l'appareil. On perce ce foureau par le bout aussi-bien que les croix de Malte, afin que le malade puisse uriner sans lever l'appareil. On attache un petit ruban tout au bout de ce foureau, afin qu'on puisse re-

lever la verge à côté, s'il est nécessaire. On attache deux petites bandes à l'autre bout du fourreau pour le nouer à une autre bande, qu'on a attachée autour de la ceinture.

Cet appareil peut servir pour toutes les maladies de la verge; on diminue ou on augmente l'appareil selon la maladie, le bon sens doit tout faire.

CHAPITRE XVII.

Du Paraphimosis.

LE Paraphimosis est une maladie toute opposée à celle que je viens de décrire. Dans la première, le gland est caché & ne sçauroit se découvrir, au lieu que dans celle-ci il est étranglé, & si bien dépouillé de son prépuce qu'on ne l'en sçauroit revêtir.

La cause de cet étranglement vient tantôt du renversement de la peau qui forme un bourlet, & tantôt de l'inflammation qui arrive à ces parties, que quelque chancre ou quelque tumeur ont précédé. Si l'étranglement est considérable, il doit nécessairement s'ensuivre l'interruption du cours du sang.

& des esprits en cette partie, & par conséquent la mortification. Dans ce rencontre la verge s'enfle si fort qu'il se forme trois ou quatre bourlets disposés alternativement à un demi-travers de doigt les uns des autres : ces boursoufflemens viennent en partie de l'obstruction, & en partie du reflux du sang & des esprits dans le corps de la verge. Ils sont presque toujours suivis d'une tumeur qui occupe le dessous du prépuce, & qui est remplie d'une eau rousse que la grande chaleur de la partie rarefie ordinairement, si bien que d'aqueuse qu'elle est, elle devient venteuse. Cette tumeur augmente l'inflammation, que si on ne scarifioit profondément ces endroits tuméfiés ; pour décharger la partie, la verge ne manqueroit pas de tomber en mortification.

On tâche de réduire le prépuce sans comprimer le gland, ni sans appliquer le ponce contre son extrémité, comme font la plupart de ceux qui traitent ces sortes de maladies. La raison est, qu'en poussant l'extrémité du gland, il s'élargit & se gonfle davantage : ainsi au lieu de faire glisser le prépuce il se replie, ce qui empêche sa réduction.

On se sert à peu près des mêmes re-

medès que nous avons ordonnés pour les Phimosi. Il y en a qui jettent de l'eau froide sur le ventre, mais je ne la crois pas d'une grande utilité, ou du moins on n'en voit pas de grands effets. Au défaut de tous ces remèdes, on pourroit se servir dans le tems de l'inflammation de quelque eau stiptique, dans laquelle on trempe de petites compresses qu'on applique autour de la partie. On garde aussi la même situation, & on se sert d'un petit bandage comme dans le Phimosi.

CHAPITRE XVIII.

D E L A P I E R R E,

Au sujet de la Lithotomie.

LA Pierre, dont l'homme, entre tous les animaux, est le plus incommodé, est nommé des Latins *Calculus*, & *Calculosi* ceux qui en sont attaqués. Son origine nous auroit toujours été inconnue si la Chymie ne nous avoit découvert le secret de sa formation, en nous montrant les principes qui la composent, par la juste analyse qu'elle en fait.

Tous les Anciens & leur Partisans ont toujours soutenu avec chaleur que la Pierre étoit formée par les parties du sang les plus crasses , les plus grossières, & les plus visqueuses , qui étant portées dans la vessie avec les urines , devenoient la matiere du calcul.

HYPOCRATE s'est imaginé que la Pierre se formoit par la rétention de l'urine dans la vessie , & que les parties grossières & terrestres s'y arrêtoient & s'attachoient au fond , à peu près de même que du gravier s'assemble au fond d'un pot où l'eau auroit long-tems croupi , & qu'il s'y amassoit de certaines parties glaireuses qui servoient de lien & d'enveloppe aux petits graviers qui s'y étoient assemblés , & qu'ainsi par le surcroît d'une nouvelle matiere la Pierre grossissoit insensiblement.

Cette opinion a plus de vrai-semblance, que de solidité ; car il est évident que s'il se formoit des Pierres de la maniere qu'Hypocrate veut que la Pierre de l'homme soit formée , en supposant les principes qu'il admet , elle n'auroit pas sans doute une consistance assez ferme pour résister au marteau comme fait celle-ci. Il est bien plus raisonnable de croire que ce que nous observons dans l'urinal de

ceux

ceux qui sont atteints de cette maladie, n'est autre chose que l'esprit volatil de l'urine, qui en prenant essor, s'attache plutôt au côté du vaisseau qu'au fond, comme l'expérience le montre.

FERNEL prétend que tous les calculs que l'on trouve dans la vessie, tombent des reins par des douleurs néphrétiques. Il dit, que si le calcul qui passe des reins dans la vessie est d'une grosseur assez considérable, & qu'il y croupisse quelque tems, il s'y forme une pierre qui grossit peu à peu par l'écoulement d'une matière qui s'y attache sans cesse.

Ce qui a pleinement persuadé Fernel que c'étoient des douleurs néphrétiques, qui excitoient le calcul à descendre des reins dans la vessie, c'est qu'il n'a jamais trouvé personne qui ait été attaqué de la Pierre, que quelque douleur néphrétique n'ait précédé.

Il dit encore que lorsque l'on casse les Pierres qui sont entièrement formées, on trouve dans le milieu un petit noyau qui a une enveloppe différente en couleur & en substance du reste de la Pierre, & dont la figure imite parfaitement bien celle du bassinnet du rein : d'où il conclut que la Pierre se forme dans le bassinnet avant que de descendre dans la vessie.

Il ne manquoit plus à Fernel que la connoissance des principes de la Pierre pour en avoir une idée parfaite.

Ce qui l'a fait tomber dans l'erreur après Hypocrate , c'est qu'il s'est fondé sur cette fausse maxime des Anciens, qui ont toujours cru que les Pierres étoient formées par les parties les plus terrestres & les plus grossières du sang, qui se détachent des autres pour se lier ensemble, & former par leur union des calculs.

L'unique raison qu'ils en donnent, c'est, disent ils, que ces graviers sont très-fermes & très-massifs, & que tels corps ne peuvent être formés que par l'assemblage de ce qu'il y a de plus irrégulier & de plus pesant dans le sang. Aussi prétendent-ils qu'on doit concevoir cette génération par rapport aux corps grossiers & massifs qui se font sur la terre, auxquels ils veulent que la Pierre qui se forme dans l'homme, ait beaucoup d'analogie, comme tous les minéraux qu'ils soutiennent n'avoir d'autres principes que les parties de la terre les plus inflexibles & les plus pesantes. Mais c'est un préjugé qui n'est fondé que sur l'impression des sens & sur des idées confuses.

La raison & l'expérience y sont oppo-

fées , car celle ci nous fait voir que les esprits volatils , & les corps les plus subtils forment par leur mélange un corps pesant & solide : ce que ne peuvent faire les sels fixes , & les autres plus grossiers & plus incapables de mouvement , comme la Chymie le démontre. La raison nous en convainc , puisqu'on conçoit aisément que des parties grossières & irrégulières ne sçauroient si bien s'ajuster , se serrer si étroitement , & se presser avec autant de force que d'autres plus subtiles & plus régulières , pour former un corps solide & compact.

La Chymie nous découvre deux principes essentiels dans l'urine par l'analyse qu'elle en a fait. L'un est un sel urineux volatil qui répond fort à l'esprit de nitre , & l'autre un soufre très-éthéré , qui est semblable à l'esprit de vin.

L'expérience nous apprend que si on mêle l'esprit de vin avec l'esprit de nitre , il se forme d'abord un coagulum ; mais comme ces deux principes sont embarrassés dans l'urine , & que son cours ne leur permet pas de s'unir ensemble pour former la Pierre , il faut que l'urine , dit Vanhelmont , tombe en quelque défaillance avant que le calcul se forme : & quoique les principes essentiels du cal-

cul, en quoi consiste la semence de la Pierre, soient dans l'urine, elle a besoin d'un intermede, ou d'un ferment qui excite & fasse germer la semence ainsi qu'aux autres générations. C'est donc un ferment corruptif, dit Vanhelmont, qui s'engendre quelquefois dans l'urine, & qui réveille & arrête les principes de pétrification, lesquels s'unissant intimement, forment la Pierre au milieu du rein.

Voici comme cet Auteur le prouve, & l'on peut dire en sa faveur qu'entre tous ceux qui ont écrit sur cette matière, il ne s'en est point trouvé qui l'ait si bien traitée que lui.

Il n'y a point, dit-il, de principe transmutatif dans la nature sans ferment. L'urine ne se corrompt pas dans nous à cause de ce mouvement, il faut qu'il s'y trouve un ferment corruptif à l'occasion duquel elle commence à prendre la pente à la putréfaction. La putréfaction ne se fait donc pas par le vice de l'urine, mais les reins suscitent ce ferment vicieux à la génération de ce corps étranger; & il prétend que ce soit l'odeur seule du principe de putréfaction qui réveille & sépare en parties étérogenes, ce qui auparavant ne sembloit être qu'une union. Ainsi que l'odeur d'un vaisseau

où il y a eu quelque acidité, coagule le lait & l'aigrit, que l'odeur du levain fermenté la farine & l'infeste, & que l'odeur du tonneau moisi corrompt le vin & le pousse, de même dans l'urine le ferment qui dispose au calcul, consiste dans une pure odeur.

On remarque aussi que l'urine se putréfie plutôt dans un vaisseau puant, & qui dès long-tems sert à contenir l'urine, que dans un autre net & neuf.

Il prétend que la coagulation de la Pierre se fait en un instant, quoique son accroissement se fasse peu à peu, & quelquefois tout d'un coup.

Dans la distillation qu'il a fait de l'urine, il a toujours trouvé un esprit de nitre, qu'il appelle esprit coagulateur associé avec l'esprit de vin, qu'il dit se trouver aussi dans l'urine, & quoiqu'ils soient extrêmement volatils tous deux, ils se coagulent comme l'esprit de vitriol mêlé avec le sel armoniac, qui s'exhale aussi fort aisément.

Outre cet esprit coagulateur & l'esprit de vin qui se rencontrent dans l'urine, il dit qu'il s'y trouve encore un esprit terrestre & stiptique, qui par le moyen de la putréfaction devient volatil; si bien que cet esprit d'urine s'imbibant de cet

l'esprit terrestre excité par un ferment putride, suscite l'esprit de vin qui est en repos & concentré dans l'urine, lesquels se mêlant intimement ensemble, & agissant l'un avec l'autre par une action réciproque, se condensent au milieu de l'urine, & forment un être pierreux.

Le bon ou mauvais usage des alimens contribue beaucoup à sa formation. Nous remarquons que ceux qui usent de boissons trop spiritueuses & de mets trop délicats y sont bien plus sujets que les autres. Nous voyons aussi que ceux qui ne vivent que de laitage, de fruits, de légumes, de pain de seigle & de plusieurs autres impuretez, en sont très-souvent attaqués. Ceux-ci y contribuent à raison de leur impureté, & les autres à raison de leurs parties spiritueuses : ces derniers fournissent les principes de la Pierre, & les autres le ferment qui les dispose à la pétrification. Il suffit donc que l'urine séjourne dans le rein par quelque obstruction pour donner lieu aux principes de la Pierre de s'unir ; c'est ce que Fernel a fort bien remarqué, quand il a dit que l'inflammation des reins procédoit toujours de la génération de la Pierre.

L'origine de la Pierre ne vient pas toujours de l'usage de certains alimens, elle

se forme quelquefois par le vice de quelque portion de semence pétrifique que nous héritons de nos parens, & que nous gardons pendant toute la vie.

Les especes & differences des Pierres se tirent de leur figure , de leur volume, consistance, couleur & situation : ce qui fait qu'il s'en rencontre de grosses, de petites, de polies, d'inégales, de plattes, de rondes, d'ovales, de quarrées, de creuses, de légères, de pesantes, de dures, de molles, qui ont des noyaux, de blanches, de grises, de rouges, de noires & d'une couleur foncée.

Les unes sont vagues, les autres permanentes. Il s'en trouve qui sont attachées au parois, au fond ou au col de la vessie. Tantôt elles s'arrêtent dans les reins, tantôt dans les uretres, tantôt dans la vessie, & tantôt dans l'uretre. Il s'en trouve enfin qui sont renfermées dans les kistes & d'autres qui ne le sont point.

Les signes que la Pierre est dans les reins, sont une inflammation, une douleur cruelle, fixe & permanente dans cette région, particulièrement si on la presse avec la main : la fièvre s'allume accompagnée d'une suppression d'urine, ou du moins elle ne s'écoule que goutte à goutte

& en petite quantité. Les urines sont quelquefois sanglantes , principalement lorsqu'il y a quelque vaisseau de rompu par l'accroissement de quelque gravier qui se forme & s'arrête dans les vaisseaux des reins , & venant à grossir par le surcroît d'une nouvelle matière, les dilate & les tend de façon qu'il faut nécessairement qu'ils se crevent.

La même chose peut encore arriver par l'attrition continuelle des graviers qui s'amaissent dans le bassinnet. En ce cas les lavemens sont d'une grande utilité en ce qu'ils humectent , qu'ils ramolissent & qu'ils rafraîchissent ces parties : ce sont des especes de bains intérieurs capables de dégager les intestins , de faciliter la descente des Pierres dans la vessie , & de diminuer en même tems l'inflammation. C'est aussi pour cette même raison que les demi-bains sont importants.

Si le sang extravasé & hors des vaisseaux se change en pus , & que le rein s'abcède , les urines sont troubles & purulentes , & le plus souvent le pus s'écoule avec les excréments , parce qu'agissant sur l'intestin colon qui est au voisinage, il déchire & ronge ses tuniques, & s'ouvre ainsi le passage pour sortir par cette voye ; le vomissement & l'engour-

dissèment de la cuisse & de la jambe surviennent, le malade ne sçauroit se tenir droit, & le testicule du même côté se retire dans l'aîne.

Le vomissement arrive par la communication, & la conspiration mutuelle qu'il y a entre les nerfs des reins & ceux du ventricule, & par l'irritation des esprits dans les fibres charnues de l'estomac, occasionnée par l'inflammation des reins.

Pour rendre raison de l'engourdissement, il faut remarquer que le rein est couché sur la tête du muscle psoas qu'il comprime & qu'il enflamme : ce muscle étant enflammé, presse un gros cordon de nerfs qui passe au travers de sa substance, & lequel se distribue dans la partie antérieure de la cuisse & de la jambe, d'où l'engourdissement s'ensuit par la suppression du cours des esprits : c'est ainsi que le muscle psoas enflamme réciproquement l'iliaque auquel il est joint; & comme ces deux muscles servent à fléchir la cuisse, ils ne sçauroient plus obéir ni suivre l'action des extenseurs, ce qui fait que l'on ne se peut tenir droit sans souffrir de cruelles douleurs.

Le testicule se retire dans l'aîne, parce que l'iliaque s'unit au crémaster, qui embrasse le corps du testicule : de sorte

que ses fibres venant à être tendues & à se racourcir par l'inflammation que l'iliaque lui communique, il faut de nécessité que le testicule monte dans l'aîne. Tous ces signes sont néanmoins équivoques, parce qu'ils peuvent arriver dans l'inflammation ordinaire des reins, je veux dire dans la colique néphrétique.

Les signes qui nous font connoître que la Pierre est dans la vessie, sont une douleur vive & brûlante dans le tems qu'on urine; elle sort goutte à goutte & par diverses reprises, comme dans la stranguerie, & à mesure que la vessie se desemplit & qu'elle diminue de son volume, ses parois s'appliquent si fortement contre la surface de la Pierre, que si elle est raboteuse, elle ne manque pas d'exciter des divisions considérables, & de rompre quelque vaisseau, en quoi consiste cette douleur cuisante que l'on ressent après qu'on a uriné, ou sur la fin des dernières gouttes qui sont pour l'ordinaire sanglantes.

On urine par diverses reprises, parce que la Pierre qui pèse sur le col de la vessie, bouche en partie le passage de l'urine; mais ce qui est de plus fâcheux, c'est que dans le tems qu'elle se vuide, & que ses parois qui étoient auparavant

tendues viennent à se heurter rudement contre ce corps raboteux , ses fibres nerveuses se déchirent d'elles-mêmes, & donnent lieu à l'urine par son acrimonie de les picoter, de réitérer les divulsions, de causer des douleurs poignantes & cruelles, & d'imprimer aux esprits un mouvement irrégulier, à l'occasion duquel ses fibres charnues se resserrent & embrassent plus fortement la Pierre. Le malade en ce moment croyant se soulager en voulant suspendre le cours des esprits, augmente au contraire la violence de la douleur en suspendant le cours de l'urine ; ce qui fait qu'il en reste toujours dans la vessie, qui s'aigrit, & qui devient dans la suite puante par son séjour, renouvelant des douleurs beaucoup plus aiguës & plus insupportables.

On ressent une démangeaison dans la région du périné, qui irrite le sphincter, & qui excite le tenesme ; elle continue jusqu'à l'extrémité du gland ; ce qui oblige les malades à se le frotter souvent.

La pesanteur du périné ne peut provenir que du poids de la Pierre, & la démangeaison de l'acrimonie de l'urine.

Il survient quelquefois un priapisme ou

une érection involontaire de la verge causée par l'irritation des fibres, & par l'inflammation de la vessie & de l'uretre qui se communique aux corps caverneux. Il est aisé de voir que l'irritation de cette partie jointe à quelque légère passion réveille & accélère le cours du sang & des esprits destinés pour les fonctions de la verge & des muscles voisins. Les muscles ainsi gonflés d'esprit compriment les veines qui s'y distribuent, & empêchent le retour du sang. Le sang & les esprits remplissant tous les vuides & les concavitez du corps caverneux, la verge doit nécessairement se roidir & s'étendre.

On remarque que les urines sont tantôt blanches, tantôt sanglantes, crasses, troubles & bourbeuses, & qu'elles sont chargées de viscosité & d'un sédiment sabloneux.

HYPOCRATE dans ses Aphorismes, rapporte qu'une marque infailible de l'existence de la Pierre dans la vessie, est lorsque l'urine est extraordinairement claire, & qu'on remarque du sable au fond de l'urinal.

Lorsque la pierre est unie, c'est un signe qu'elle est accompagnée de quelque autre Pierre, lesquelles par leur frottement continuel deviennent licées & polies. Si elle

est grosse & qu'elle pèse sur le col de la vessie, elle le dilate de manière qu'il devient dans la suite aussi large que son fond. Si elle a contracté quelque adhérence & qu'elle soit renfermée dans un kiste, le malade la peut porter toute sa vie sans en être incommodé, ni sans qu'il se manifeste aucun des signes dont nous venons de parler, particulièrement lorsqu'elle est suspendue au fond de la vessie.

VANHELMONT assure qu'il a vu un Prêtre, lequel voulant prendre un livre dans sa Bibliothèque, ressentit en ce moment une grande pesanteur dans la région hypogastrique, laquelle fut aussitôt suivie des symptômes que nous venons de désigner. C'est la Pierre qui se détacha du fond du réservoir de l'urine par ce simple effort, en sorte qu'il en fallut venir à l'opération. Mais le signe le plus sûr & le plus évident de l'existence de la Pierre est le secours de la sonde, qui nous en convainc par la résistance qu'elle fait, & par le bruit que l'on entend lorsqu'on la frappe : c'est aussi celui qui nous marque la nécessité de l'opération, si l'âge, la saison & les forces du malade le permettent,

C'est ici où triomphent les Charlatans, qui tâchent par leurs impostures de persuader qu'ils ont des secrets infailibles

pour fondre la Pierre dans les reins & dans la vessie : ces douces esperances flattent d'abord agréablement l'esprit de ceux qui en sont incommodés ; mais lorsqu'on leur fait voir par experience, qu'outre que les acides les plus violens & les plus caustiques, comme l'eau forte & l'esprit de nitre ne la scauroient dissoudre, on leur fait encore connoître que quand même ces imposteurs auroient des remedes capables de produire un tel effet sans alterer aucune partie, auparavant qu'ils eussent passé dans le venticule, dans les intestins, dans les réservoirs du chile, dans le cœur, dans les poulmons & dans les voyes les plus insensibles, où ils se mêlent avec le sang & toutes les humeurs, ils perdroyent sans doute leur qualité & leur vertu dissolvante. Il n'y a donc que l'opération seule qui puisse nous tirer d'une si cruelle maladie, après qu'on a mis en usage les remedes généraux, comme la saignée, les doux purgatifs & les lavemens, à moins que le volume de la Pierre ne fût extraordinaire, & qu'il n'y eût complication de maladies.

Si la Pierre est d'une moyenne grosseur, l'opération en est moins dangereuse : si elle est grosse & qu'elle soit fortement adhérente à la vessie, elle est beaucoup

plus à craindre à cause de la ruption des vaisseaux & de la grande dilaceration qu'elle cause aux parties, qui est presque toujours accompagnée d'inflammation, de convulsions, de fièvre, de gangrène & bien souvent de la mort, principalement dans les jeunes sujets qui n'ont pas encore atteint l'âge de neuf ans, & dont les parties sont encore molles & tendres, ou bien dans ceux qui sont d'un âge avancé, dont les parties sont desséchées & comme inflexibles à cause du peu de chaleur & d'humidité qu'on y remarque.

Si la vessie est ulcerée & qu'elle souffre quelque grande hémorragie, ou quelque carnosité, il faut éviter l'opération. Toutes ces particularitez regardent le pronostic de cette maladie. Il faut remarquer que ces sortes de sujets tombent souvent dans les mêmes récidives, & si on ne réiteroit l'opération, il se formeroit une carriere dans leur vessie.



CHAPITRE XIX.

De l'extraction de la Pierre.

A PRÈS avoir eu égard aux circonstances précédentes, on peut hazarder l'opération; mais auparavant il est nécessaire d'ébranler la Pierre par quelques secousses, & vuider la vessie de son urine.

Vous mettez le malade sur le bord d'un lit, le dos appuyé sur quelque plan incliné, les cuisses entre-ouvertes, les genoux près du ventre, les talons vers les fesses & les mains pendantes à côté des chevilles des pieds.

Pour maintenir le malade dans cette situation, on se sert d'une bande, avec laquelle on assujettit la cuisse, le bas de la jambe & la main, & après quelques tours de bande on monte par derrière pour la faire passer autour de l'épaule, & la faisant glisser par derrière le dos, on repasse autour de l'autre épaule pour lier la cuisse, la jambe & la main du côté opposé. Cette situation est très-propre pour exécuter son dessein, parce qu'elle tient la vessie sujette, & qu'elle donne la liberté

liberté aux muscles du bas ventre de se relâcher & de se bander comme à l'ordinaire.

Le malade ainsi en état, le Chirurgien se doit disposer à l'opération. Si c'est par le petit appareil qui n'est plus en usage, on trempe le doigt indice & celui du milieu dans l'huile ou autre matière onctueuse; on les introduit un peu obliquement dans l'anus, ne les redressant qu'après avoir pressé doucement l'hypogastre de l'autre main; alors l'Opérateur tâchera de pousser le fond de la vessie vers son col pour l'assujettir plus fortement entre les doigts & l'os pubis. L'ayant fixée & rendue sujette, le Chirurgien avec un bistouri bien tranchant des deux côtes, fait une incision sur la Pierre, à proportion de sa grosseur, entre le raphé & l'os pubis, à deux travers de doigt de l'anus. L'incision étant faite, on la tire hors de la vessie avec des instrumens, desquels nous parlerons dans le grand appareil. Voilà pour ce qui regarde le petit; mais comme on ne le sçauroit pratiquer sans meurtrir considérablement l'intestin & la vessie, ni sans les endommager le plus souvent, on doit rejeter cette méthode à laquelle il faut préférer le grand appareil dont nous allons donner la description.

Ayant réglé tout ce qui doit précéder une opération aussi importante , & avoir mis le malade dans une situation commode, la premiere chose qu'on se doit proposer, c'est de le bien sonder.

On doit avoir de grandes sondes de moyennes & de petites , pour tous les differens âges ; de droites & de courbes pour l'un & l'autre sexe ; de creuses garnies d'un stilet dont on se sert pour desemplir la vessie de l'urine qu'elle contient , & de canelées pour faire l'opération. On peut sonder de différentes manieres. Dans la premiere , le Chirurgien prend de sa main gauche le bout de la verge , ouvrant & dilatant un peu son conduit , & la tire en haut , pour tâcher que le canal de l'urètre décrive une ligne droite , & facilite par ce moyen l'entrée de la sonde dans la vessie. Toute la difficulté consiste à l'introduire dans un certain sens qui est qu'il faut que l'extrémité qu'on tient de la main se trouve en dehors & la convexité en dedans , & à mesure qu'elle approche du col de la vessie , on lui donne un demi tour , par le moyen duquel on la fait glisser par dessous l'os pubis pour la faire entrer dans la capacité de la vessie , en telle sorte que son extrémité se trouve en dedans , & sa convexité en dehors.

La deuxième méthode de sonder est bien plus aisée & moins embarrassante, parce qu'on introduit la sonde dans un sens tout opposé au premier, & sans lui donner aucun tour on la fait entrer dans la vessie.

La manière de bien sonder n'est pas seulement nécessaire pour l'extraction de la Pierre, mais aussi pour toutes les carnositez & inflammations de la vessie. Elle est d'une grande utilité toutes les fois que l'urine est supprimée dans ses conduits & bien souvent on périt dans toutes ces occasions pour ne pas sçavoir bien sonder.

Pour faire l'opération, on se sert d'une sonde canelée qui étant dans la vessie, le Chirurgien la doit incliner du côté du ventre, afin que sa convexité presse la surface intérieure du periné & l'élève en bosse, & pendant qu'un serviteur assujettit la verge en haut & la sonde de sa main gauche, & qu'il relève les bourses de la droite, l'Opérateur avec le pouce & l'index affermit l'endroit le plus éminent de la sonde du côté gauche du raphé, & d'un scapel bien tranchant des deux côtez, il fait une incision en long sur la canelure, plus ou moins grande, suivant qu'il juge que le volume de la Pierre est plus ou

moins confiderable. Pour la faire régulièrement on doit tenir l'instrument comme une lancette , commençant à percer le lieu le plus élevé du périné jufques dans la canelure de la sonde qui fert d'appui au fcapel , & fans aucune reprise le passer & repasser plusieurs fois fur la furface de la sonde , jufques-à ce qu'elle foit entierement découverte , de crainte de faire diverfes incifions à la vefsie. Avant que de retirer l'instrument , il faut porter le doigt fur la canelure de la sonde , pour reconnoître s'il ne refte point quelque adhérence , pour faciliter l'entrée du gorgeret & pour introduire fon extrémité dans la canelure le plus bas qu'il fera poffible. Le gorgeret étant comme engagé dans la sonde à mefure que vous la retirez doucement hors de la vefsie , vous poussez votre gorgeret , & vous faites en forte qu'il fuive le mouvement de la sonde ; autrement il pourroit s'échapper à côté , & le plus fouvent l'opération ne réuffiroit pas avec tout le fuccès qu'on en pourroit attendre. Etant affûré que votre gorgeret eft dans la cavité de la vefsie , vous gliffez par deflus fa furface des tenettes droites ou courbes , vous retirez votre gorgeret , vous cherchez adroitement la Pierre de côté.

ou d'autre, sans aucune violence, & vous tâchez de la charger. Si elle est adhérente, vous tournez doucement le poignet de part & d'autre, afin de rompre les liens qui l'attachent, sans causer ni contusion ni hémorragie.

Si l'adhérence étoit considérable, il ne faudroit point violenter la vessie, mais ébranler la Pierre par diverses secousses. Si ces attaches étoient si fortes qu'on ne la pût tirer avec les tenettes, on se serviroit du bec de corbin dentelé, ou des tenettes incisives, évitant toujours d'altérer la vessie. Si son volume ne permettoit pas sa sortie, il faudroit dilater l'ouverture avec un bistouri, & rejeter l'usage du dilatoire, à cause des grandes dilacerations qu'il imprime aux parties.

S'il survient quelque accident dans le tems de l'opération, comme hémorragie, syncope ou quelque autre symptôme fâcheux, le Chirurgien les doit plutôt corriger que d'achever l'opération & laisser le malade en repos jusqu'à ce qu'il ait pris de nouvelles forces, & que les accidens soient cessés. Bien souvent pour avoir ainsi différé l'opération, la Pierre se présente d'elle même au passage, & la guérison en est beaucoup plus facile & plus heureuse.

Si la Pierre est extrêmement polie, c'est une marque qu'elle n'est pas seule. Alors on cherche avec la sonde creuse. Etant convaincu qu'il y en a d'autres, on tâche de les tirer avec les tenettes. Si le malade ressentoit une douleur véhémente, il faudroit employer quelque injection de lait ou autre anodin.

Si la Pierre est rugineuse & inégale, & qu'il y ait apparence d'excoriation, il faut employer les déterfifs faits avec le petit lait, la décoction d'orge, de plantin, le syrop de roses séches, ou autres semblables.

Si le scrotum est livide, & qu'il y ait quelque marque de mortification, il faut mettre en usage les résolutifs les plus violens & deffensifs. Quand la Pierre est hors de la vessie, on y porte la curette pour la débarrasser de tous les débris & grumeaux de sang qui s'y pourroient rencontrer, de crainte que leur séjour ne fût capable de causer du désordre.

Après avoir déchargé la vessie de ces corps étrangers, si l'ouverture est trop grande, on se peut servir de quelques points d'aiguille, & laisser de l'espace pour loger un petit tampon de charpie lié d'un fil, au cas qu'on soupçonnât qu'il y eût encore quelques grumeaux de sang

ou quelques débris de Pierre. Ne nous ferons jamais de ces tentes canelées de plomb ni d'argent , à cause de leur tissu trop ferré , qui ne sçauroit s'imbiber ni recevoir aucune des parties du suc âcre qui suinte ordinairement des lèvres des playes : Et comme l'on sçait que la calosité d'un ulcère ne dépend que de l'action d'une liqueur saline & piquante , comme nous prouverons en parlant des Fistules , il ne faut pas s'étonner si les playes où l'on introduit ces sortes de tentes , dégénèrent presque toujours en ulcère fistuleux ; au lieu que la charpie dont le tissu est très-spongieux & très-lâche , s'imbibe & se charge aisément des pointes des sels & des acides , & empêche par ce moyen qu'une playe ne devienne caleuse. Mais si on est assuré qu'il n'y ait point de corps étranger , l'usage des tentes est absolument inutile. On n'y applique simplement que quelques plumasseaux , un emplâtre , des compresses , & le bandage. On pance ensuite la playe comme simple , & pour procurer la réunion on fait croiser les jambes du malade , & on attache les deux genoux ensemble. Il y en a qui mettent sous les fesses un sachet plein de son pour empêcher que l'urine qui sort de la vessie n'échauffe & n'excorie les parties.

Si l'urine par son propre poids entraîne avec elle quelque petite Pierre dans le conduit de l'uretère qui bouche son passage pour n'avoir pû sortir, l'urine faisant effort pour s'échapper, entraîne quelquefois la Pierre avec elle : mais si sa grosseur ne le permet pas, le cours de l'urine la force à dilater & à tendre les parois de l'uretère ; ce qui cause des ruptions de vaisseaux suivies de douleurs & d'inflammation. Si dans cette rencontre on ne la peut faire sortir, on l'assujettit entre ses doigts, & on fait une incision en long, à côté de la verge sur le corps de la Pierre, que l'on tire avec quelque instrument. On réunit après la playe par le secours du bandage unissant ou par quelques autres remèdes.

Les femmes sont attaquées de la Pierre, il est vrai, mais plus rarement que les hommes, parce qu'elles ont ces voyes plus dilatées, plus droites, & moins étendues & par ce moyen l'urine par son torrent précipite aisément les petits graviers qui s'amassent dans son réservoir, ne donnant pas le tems au ferment de produire son effet : ce qui fait qu'elles y sont beaucoup moins sujettes. Toutefois si la sonde & les autres signes que nous avons ci-devant marqués, nous convain-

vain-

vainquent de leur existence , il faut entreprendre l'opération.

Les sondes dont on se sert pour les femmes sont droites & un peu courbées par le bout. Si la Pierre est petite , on la peut tirer avec le doigt ou avec une curette ; si elle est grosse , on fait une petite incision à la partie supérieure de l'urètre pour introduire de petites tenettes & en faciliter l'issue.

Quant à la suppression d'urine & toutes les autres circonstances qui regardent l'opération , il n'y a qu'à imiter la méthode que nous venons de donner.

Je dirai seulement que l'on connoît l'heureux succès de l'opération lorsque le malade jouit d'un doux repos , qu'il a la respiration libre , la langue humide , une soif modérée , une douleur presque insensible , une fièvre presque éteinte , qu'il n'arrive aucune tumeur dans la région hypogastrique , & que l'inflammation cesse le cinquième ou sixième jour.

REMARQUES.

Observez qu'après que l'incision du périnée est faite , il ne faut jamais laisser la playe sans qu'il y ait dedans quelque instrument pendant l'opération, parce qu'en-

suite il seroit très-difficile de l'introduire sans sonder une seconde fois ; ce qui seroit très-douloureux.

Si la pierre est adhérente à la vessie , il en faut différer l'extraction pendant quelques jours , parce que la supuration la détache insensiblement : en ce cas il faut introduire dans la playe une tente pour empêcher sa réunion ; cette observation est de Fabricius Hildanus.

Si en sondant un malade la vessie se trouve pleine d'urine , on la doit laisser écouler , parce que la Pierre fueroit la sonde & ne pourroit se faire sentir.

On est obligé quelquefois d'introduire le doigt dans l'anus pour s'assurer s'il y a quelque Pierre dans la vessie ; si c'est une femme adulte , on met le doigt dans le vagin & on le courbe du côté de la vessie. On se sert du doigt dans cette occasion pour éviter la douleur de la sonde qui est néanmoins le plus sûr moyen.

Il faut remarquer que si en sondant on ne pouvoit pas faire entrer la sonde dans la vessie à cause des obstacles qui se rencontrent quelquefois à l'entrée de son col , on introduiroit le doigt dans l'anus pour en faciliter l'entrée sans meurtrir aucune partie.

Lorsque l'on est assuré qu'il ne reste aucun débris de Pierre dans la vessie , le principal soin que l'on doit avoir est de chercher des moyens de réunir promptement la playe. Et de la défendre contre l'acrimonie de l'urine.

Si la Pierre est d'une grosseur si extraordinaire qu'on ne la puisse tirer, il faut laisser le malade en repos , de peur qu'il ne meure entre vos mains. Il y a un an qu'un de mes amis taillant un homme en Italie , trouva une pierre d'une si prodigieuse grosseur & d'une figure si monstrueuse qu'il fut obligé de la laisser dans la vessie. Cet homme mourut six heures après l'opération. Le Chirurgien ayant fait l'ouverture du cadavre, trouva une Pierre qui pesoit une livre & demie ; elle avoit la figure approchante d'une tortue , excepté que son écaille s'élevoit en figure conique. Ce prodige arriva sans doute par l'arrangement de plusieurs petites pierres étroitement unies ensemble , mais qui se distinguoient encore par de petites lignes blanches & rouges.

Après que le malade a été taillé, on introduit dans la playe une tente de charpie qu'on couvre de quelque bon baume. On met sur cette tente un plumasseau de char-

pie qu'on charge aussi de quelque baume, ou de poudres astringeantes pour arrêter le sang s'il est nécessaire. On met sur le plumasseau un emplâtre, qui a la figure d'un fer à cheval; on met sur la playe la plus large partie de l'emplâtre, & on fait passer les deux branches de l'emplâtre à côté des bourses. On met sur tout cet appareil une grande compresse longue & en double, avec laquelle on relève les bourses. On met sur le ventre une grande compresse pour empêcher que les huiles ou autres embrocations qu'on y a faites n'engraissent les draps. On soutient tout l'appareil avec une grande fronde à quatre chefs, soutenue d'un scapulaire. Ce scapulaire n'est qu'une grande bande cousue par les deux bouts. On la passe dans le col, & on la fait tomber par devant pour y attacher la fronde que voici. La fronde à quatre chefs, est une grande bande large de quatre doigts, qu'on coupe tout du long par les deux bouts, en laissant au milieu cinq ou six doigts de plain. On applique le plain de cette bande sur la playe; on met sous le dos du malade deux de ces chefs ou bandelettes qu'on noue au scapulaire, sçavoir une de chaque côté. On fait croiser entre les cuisses les deux bandelettes inférieures, & on

les fait passer sur la playe ; on attache chacune de ces bandes au côté du scapulaire , comme on a fait les premières.

Il y a des Praticiens , qui au lieu de la bande à quatre chefs , se servent d'un double T pour soutenir l'appareil. On le fait avec une bande large de quatre doigts , assez longue pour tourner tout autour du corps ; on attache deux autres bandes au milieu de cette bande à côté l'une de l'autre ; on fait croiser ces deux bandes en les passant entre les cuisses , & on les applique sur l'appareil à l'endroit de la playe. On attache ces deux bandes à chaque côté de la ceinture qu'on a tournée autour du corps.

CHAPITRE XX.

De la Fistule à l'anüs.

Nous entendons par Fistule un ulcère cauleux, profond & caverneux, qui d'une entrée étroite se termine en un fond large & spacieux, rendant pour l'ordinaire une matiere âcre & virulente.

Les Fistules attaquent indifferemment toutes les parties du corps , mais particulièrement l'anüs ; la poitrine , le trou la-

crimal , les articles , toutes les parties spongieuses chargées de graisse & abreuvées de quantité d'humeurs , ou les parties nerveuses , ou bien celles qui sont entièrement dénuées de chair & de graisse , & bien souvent nous voyons que les playes qui pénètrent jusqu'aux os , dégénèrent en Fistules.

Si elles arrivent aux parties spongieuses , il est aisé de concevoir que rien n'empêche aux humeurs de se frayer des chemins , & d'alterer différentes parties : ce qui se distingue par la couleur , la consistance & l'acrimonie de la matiere qui s'en écoule. Ce qui établit toutes les différences des Fistules.

La cause des Fistules en général vient presque toujours d'un ulcère tortueux , qui est formé & entretenu par la partie du sang la plus âcre & la plus salée.

Les causes de celles qui arrivent à l'anus , dont il faut expliquer ici la nature , sont internes ou externes.

Les externes proviennent de quelque blessure , comme des sangsues mal appliquées , ou de quelque contusion ; soit qu'elle soit faite par l'exercice du cheval , soit par quelque autre vilain commerce que je ne nomme point , soit enfin par

quelque chute ou commotion ; il est évident que toutes ces causes doivent empêcher la circulation des suc , & donner lieu à la formation de quelque abcès qui dégénere peu de tems après en Fistule.

Les internes sont ordinairement des suites des obstructions , inflammations , ulcères , hémorroïdes & abcès.

Il s'agit maintenant de rendre raison pourquoi le sang s'arrête plutôt dans cette partie que dans une autre , pour produire ces sortes d'indispositions , dont les Fistules en sont des suites fâcheuses.

Pour en avoir quelque connoissance , il est important d'examiner quelques circonstances qui dépendent de la structure de la partie.

La premiere consiste dans la disposition de l'intestin *rectum* , & dans le tempérament des parties qui l'avoisinent.

La deuxième regarde l'arrangement & la forêt des vaisseaux qui l'arrosent , & l'abondance des humeurs qu'ils charient.

L'intestin *rectum* est entouré de toutes parts de graisse de l'épaisseur de deux ou trois travers de doigt , principalement dans les sujets gras & replets ; ce qui fait que les suc extravasés pénètrent plus ai-

fément ces parties pour aller attaquer l'intestin , qui est un corps susceptible d'altération , à cause de sa grande humidité, & du nombre de vaisseaux qui entrent dans sa substance.

L'on sçait que les artères & les veines hypogastriques lui en fournissent deux branches , que l'aorte lui donne une branche d'artère qui sort de l'endroit où elle se divise en iliaque , & que l'artère mésentérique inférieure lui en fournit aussi une autre, outre les veines hémoroïdales, dont l'une vient de la splénique , & l'autre de la mésentérique. Il reçoit encore plusieurs vaisseaux lymphatiques , & plusieurs glandes qui séparent une humeur blanche & visqueuse qui enduit sa surface intérieure, & qui le défend contre l'acrimonie des excréments & des autres levains. Voilà toutes les différentes sources qui abreuvent l'intestin *rectum*.

Or il est aisé de comprendre par tout ce que je viens d'avancer, que la circulation des humeurs doit être très-lente en cette partie, parce qu'elles remontent contre leur propre poids, & qu'elles sont privées du mouvement des muscles, qui est d'une grande utilité pour hâter la circulation de tous les suc. Ainsi pour peu de penchant qu'elles ayent à s'y arrêter , &

s'y corrompre, si par malheur quelque une des causes externes que nous ayons rapportées, vient à y contribuer, elles ne manquent jamais, si c'est de la part des veines, de causer des hémorroïdes, des inflammations & abcès de la part des artères, & des excoriations & ulcères de la part des vaisseaux lymphatiques & des glandes. Et comme ces parties sont extrêmement pénétrables, si le sang acquiert quelque malignité & quelque vice par sa fermentation, rien ne l'empêche de se fraier des chemins & de se creuser des passages pour attaquer tantôt l'intestin, tantôt les chairs, les vaisseaux sanguins, les parties nerveuses, & les os, & pour produire enfin cette diversité de Fistules que nous appellons droites, obliques & tortueuses.

Lorsque la Fistule est dans les chairs, le pus qui en sort est épais, trouble, grossier & visqueux.

Si elle affecte les parties nerveuses, on ressent des douleurs vives & perçantes, & l'humeur qui s'en écoule est âcre & féroce. Si la matiere de la Fistule se porte vers les vaisseaux sanguins, & qu'elle en rompe quelques-uns par son acrimonie, sa couleur doit être semblable à de la levûre de chair.

Si la Fistule pénètre jusqu'à l'os; & qu'il soit altéré ou carié, l'humeur qui en sort est claire, tenue & dans son dernier degré d'acidité.

Nous remarquons aussi que dans ces sortes de Fistules la calosité est bien plus considérable que dans les autres; car comme tout le monde sçait que la calosité d'une Fistule dépend uniquement de la présence & de l'action d'un suc âcre & salé, semblable à de la saumure, il ne faut pas s'étonner si celles qui vont aux os, qui se nourrissent d'une humeur qui est extrêmement saline & piquante de sa nature sont si calculeuses. Et dès le moment que les parois d'un ulcère sont abreuvés & humectés d'une humeur à peu près semblable, si on ne corrige son intemperie ses pointes creusent insensiblement le fond de l'ulcère; & après plusieurs ponctions, ces petites aiguilles, qu'il faut considérer comme autant de petits pieux, entrent & se fichent tellement dans les porosités des chairs & des membranes, qu'elles rendent l'ulcère si dur & si calculeux qu'il se change en Fistule.

Quant au pronostic des Fistules, je dis en général que celles qui sont récentes, qui arrivent à ceux qui sont d'une bonne constitution & bien conditionnés, & qui

attaquent certaines parties où l'on peut facilement porter des remedes, sont guérissables.

Mais au contraire si elles sont vieilles, dans un corps cacochime & mal habitué, qu'elles interessent des parties nécessaires à la vie, où l'on ne sçauroit appliquer de remedes, comme la vessie & les intestins, elles sont incurables. Enfin toutes les Fistules qui attaquent les tendons, les os, les artères, les vertébres du dos, la poitrine, le ventre, les mammelles, les aisselles, les aînes & les articles, sont sans doute difficiles à dompter.

Entre ces Fistules les unes se guérissent par les remedes caustiques, ou par le fer; les autres que l'effet des remedes ne sçauroit vaincre, n'ont besoin que de médicamens propres pour étouffer & amortir la violence du mal, & prévenir les plus fâcheux accidens. Il y en a d'autres enfin qui réduisent les parties dans une telle langueur & un état si déplorable, que ne pouvant plus faire leurs fonctions ordinaires, on est obligé de les amputer. Telles sont celles qui naissent aux articles, à moins qu'elles ne fussent aux aisselles, ou dans certains endroits qu'on ne sçauroit extirper: car dans des inconvéniens si dangereux, on ne doit point avoir d'au-

tre vûe que d'adoucir par toutes sortes de voyes l'humeur qui les foment & qui les entretient, puisqu'elles menacent de la mort tout le sujet.

L'anus est sujet à plusieurs sortes de Fistules, dont la distinction & la connoissance favorisent extrêmement leur guérison.

La premiere espece est celle qui perce le corps de l'intestin, & qui n'a point d'ouverture au dehors.

La deuxiême s'ouvre au dehors, & n'a aucune communication avec l'intestin, ou bien n'a encore fait qu'en effleurer la superficie.

La troisiême espece, qu'on appelle complete, se manifeste au dehors & au dedans.

Et la quatriême est à clapiers, ou à plusieurs sinus, lesquels se déchargent dans un sac qui en est comme la source & le concours.

Les signes de la premiere espece sont une petite tumeur au dehors, accompagnée d'une légère inflammation; le pus s'écoule avec les excréments, ou après leur sortie; la douleur, l'excoriation de l'intestin & du sphincter, la démangeaison, le ténésme, & l'inégalité de l'ouverture.

La tumeur n'est causée que par l'obstruction, par la compression & l'expres-

pression du pus, & l'effort que les excréments font au passage. Et si par son séjour il s'est aigri, & qu'il ait contracté quelque malignité, il cause des divulsions en passant sur la surface de l'intestin, ce qui excite la douleur & l'excoriation.

Mais au contraire si son séjour ne lui a pas permis de se corrompre, & qu'il n'ait encore fait, pour ainsi dire, qu'entrer dans son premier état d'altération, il excite seulement de légères divulsions, en quoi consiste la demangeaison.

Cette même matiere agissant sur les fibres de l'intestin, met les esprits en déroute, & se portant irrégulièrement dans sa tunique charnue dans le sphincter & ses releveurs, l'oblige à se décharger du peu de matiere qu'il contient.

Mais dans le tems que la tunique charnue par son action précipite les matieres, & les pousse au dehors, le sphincter & ses releveurs ferment & bouchent si exactement le passage par le moyen des esprits irrités, qu'ils s'opposent à leur sortie, & les forcent le plus souvent à remonter malgré l'action des muscles du bas ventre, & de la tunique charnue des intestins; ce qui cause le ténésme ou l'envie d'aller à la selle.

Les signes de la seconde espece se connoissent par la sonde, & par la matiere qui sort de la Fistule.

Ceux de la complete sont les mêmes que nous avons rapportées pour l'une & l'autre de ces deux Fistules.

Les signes de celle que nous appellons à clapiers, sont la douleur, l'abondance & les differens changemens de la matiere qui s'en échappe; mais le plus sûr c'est la sonde.

CHAPITRE XXI.

De l'Opération de la Fistule à l'anús.

DANS l'opération de la Fistule à l'anús, de quelque espece & de quelque nature qu'elle puisse être, on observe toujours les mêmes règles & les mêmes maximes.

On met premierement le malade sur le bord d'un lit couché sur le ventre, & les jambes écartées : on dispose un bandage autour du corps en maniere de T. Si c'est une Fistule qui s'ouvre au dedans, on introduit, si l'on peut, le stilet par l'ouverture de l'intestin, & le faisant glis-

ser le long de la Fistule , on sent avec le doigt le bout du stilet , au dessus duquel on fait une petite incision en forme de demi-croissant pour le tirer à soi , en faire une anse , & couper non seulement tout ce que le stilet embrasse , mais encore de l'épaisseur de trois ou quatre lignes du fond de la Fistule , afin que la réunion s'en fasse mieux. Si on ne pouvoit faire passer le stilet par l'ouverture de l'intestin , il faudroit faire l'incision au dehors sur l'endroit de la tumeur , de la maniere que nous avons prescrite , afin d'introduire le stilet avec plus de facilité , & le faire passer au dedans de l'intestin.

Si la tumeur est éloignée de la marge de l'anus , il faut préférer le cautère potentiel au bistouri , pour éviter une partie de la douleur.

Si la Fistule anticipe quatre travers de doigt sur le corps de l'intestin , & qu'elle s'ouvre au-dessus des muscles releveurs , il ne faut point entreprendre l'opération , pour les raisons que nous dirons dans la suite.

Dans la Fistule qui s'ouvre au dehors , on passe le stilet par l'ouverture ; on en perce l'intestin , & on le fait sortir par l'anus pour en faire une anse , comme il a été dit.

Pour ouvrir la Fistule , les uns se servent des ciseaux , & les autres d'un instrument étroit en forme de bistouri courbe, dont l'extrémité est garnie d'une guaine de fer blanc : on l'introduit par l'orifice de la Fistule , & le faisant passer par l'ouverture de l'intestin , on coupe d'un seul coup tirant à soi tout le fond de la Fistule ; on scarifie ses parois & son fond , si la calosité est considérable. Ce qu'il y a de plus à craindre , ce sont les artères ; mais si par malheur on en avoit ouvert quelques-unes , il faudroit se servir de quelque bonne eau stiptique , ou de la ligature si l'on pouvoit , & rejeter le bouton de vitriol à cause de l'intestin.

L'opération étant faite , on introduit son doigt dans la Fistule , pour sçavoir s'il y a quelque adhérence ou quelque sinus , qu'il faut dégager & ouvrir avec les ciseaux , tant pour faciliter l'entrée des remèdes , que pour donner issue aux matières qui y sont comme cantonnées , & qui serviroient dans la suite de levain pour produire de nouvelles Fistules , évitant toujours les artères qui se font sentir par leur battement continu.

On demande présentement de quelle manière les excréments seront retenus , si on coupe entièrement le sphincter.

Pour

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se représenter la disposition des muscles releveurs, lesquels par leur union forment une espece d'anneau, qui embrasse fortement le corps de l'intestin, faisant le même office du sphincter. De plus, je dis que les fibres du sphincter étant coupées, chaque fibre prenant son origine de chaque point de la cicatrice, comme celles du sphincter de la vessie, & de tous les autres, peut encore faire en se raccourcissant le même office qu'auparavant, pourvû que la plus grande partie de sa substance ne soit pas détruite, à moins que la suppuration ne fût extraordinaire; car comme ces parties sont extrêmement spongieuses, il s'en pourroit faire une fonte si considérable, qu'elle donneroit lieu aux excréments de sortir contre notre volonté. Cela expliqué, on tamponne la playe d'un gros bourdonnet lié d'un fil, on garnit le reste de plumasseaux, soutenus par un emplâtre, une compresse & le bandage dont nous avons parlé.

REMARQUES.

Il se forme quelquefois à l'anús de petits tubercules & de petites fissures ou ulcères que l'on pourroit prendre pour

quelques Fistules, particulièrement si ces fissures sont profondes : elles dégènerent quelquefois en Fistules si on n'y apporte point de remède. On connoît ces sortes d'indispositions par une demangeaison & une douleur brûlante quand on va à la selle. Elles arrivent ordinairement aux mélancoliques , aux hypocondriaques , aux vérolés , & à ceux qui sont sujets aux hémorroïdes.

Les Fistules font quelquefois tant de progrès , qu'elles empiètent souvent sur les viscères. Voici une observation qu'un fameux Praticien m'a communiqué depuis peu. Une femme âgée de cinquante ans , gardoit une Fistule à l'anus depuis quinze ans, il n'y eut que la grande incommodité & les grandes douleurs qu'elle souffroit qui la firent résoudre à l'opération : le Chirurgien qui étoit très-habile, fut long-tems à se déterminer s'il l'entreprendroit, parce qu'il ne trouvoit point le fond de la Fistule; ce qui lui fit appréhender de ne pas réussir dans une opération aussi dangereuse; mais enfin voyant qu'elle ne pouvoit pas vivre long-tems dans cet état , il hazarda l'opération, dont elle mourut neuf jours après. Il ouvrit cette femme , il trouva que la Fistule avoit gagné tout le rectum jusqu'au colon.

Après qu'on a fait l'opération de la Fistule à l'anus , on remplit la playe de bourdonnets garnis de remedes ; on couvre ces bourdonnets de plumasseaux , on met sur tout cela un emplâtre un peu échancré en croissant , dont on applique l'échancrure du côté de l'anus ; on met par-dessus une compresse pliée en triangle , dont on met le plus large côté entre les deux fesses. On soutient tout l'appareil avec une fronde à quatre chefs , & le scapulaire , ou bien avec le double T. Nous avons donné l'explication de l'un & de l'autre à l'appareil de l'extraction de la Pierre. On se sert du double T ou de la fronde à quatre chefs , pour toutes les maladies qui arrivent à l'anus.

CHAPITRE XXII.

De l'Empyème.

ON entend par le mot d'Empyème, un amas de pus ou de sang dans la capacité de la poitrine. Il se prend tantôt pour l'opération , & tantôt pour la maladie ; & quoiqu'Hypocrate lui ait donné une plus grande étendue , quand il a dit qu'il se pouvoit entendre pour tout amas

de pus, dans quelque partie que ce soit, il est néanmoins constant qu'il ne convient qu'à cette seule partie.

Les différences d'Empyème se tirent du lieu où séjourne la matiere, & des differens accidens qui l'accompagnent.

Par rapport au lieu de la matiere, elle croupit entre la plèvre & les poulmons, ou dans la substance même des poulmons.

L'un & l'autre Empyème proviennent de cause interne ou externe: de cause interne, comme d'un abscess formé dans la doublure de la plèvre, ou dans la substance des poulmons, qui creve & qui se décharge sur le diaphragme. De cause externe, comme de quelque blessure ou vaisseau rompu, par quelque coup, chute, &c.

Il faut remarquer que le pus ni le sang ne se répandent pas toujours sur le diaphragme, à cause de l'adhérence que les poulmons contractent avec la plèvre, en telle sorte qu'ils se peuvent entre-communiquer leur inflammation & leur altération, & que la matiere peut passer des poulmons par l'ouverture de la playe, sans qu'il s'en répande aucune goutte dans la cavité de la poitrine. C'est ce qu'on doit bien examiner avant que de détacher les poulmons de la plèvre avec le doigt ou

la sonde, comme la plupart des Praticiens ont coutume; je veux dire, que si la matiere s'écoule avec facilité par l'ouverture de la playe, sans que le diaphragme en soit oppressé, on n'en doit point rompre les adhérences.

Je ne parle point ici des maladies de la gorge, l'on sçait assez que jamais l'Empyème n'a succédé à l'Esquinancie. La raison est que le pus ne sçauroit se répandre sur la substance des poulmons, sans causer une suffocation soudaine, parce que le pus par son poids empêcheroit le jeu des vessicules qui les composent. Il n'y a donc que la pleuresie & l'abcès du Poulmon qui précèdent l'Empyème qui vient de cause interne.

Touchant la cause de la Pleurésie, les uns disent qu'elle est formée par un sang bouillant & impétueux qui s'extravase dans la plèvre.

Les autres prétendent qu'elle est causée par un sang bilieux qui s'amasse & se pourrit entre les côtes & la plèvre.

Il y en a d'autres qui soutiennent qu'elle vient d'un épanchement de sang qui sort des veines intercostales & azigos, & qui se décharge dans la doublure de cette membrane, où il se tourne en pus par le séjour qu'il y fait. Quoique ce dernier

sentiment ne soit pas trop bien fondé, c'est néanmoins le plus commun & le mieux reçu.

Il seroit à souhaiter que toutes ces opinions fussent aussi véritables qu'elles sont autorisées par leurs partisans : car outre que le sang ne se répand ordinairement des vaisseaux qu'après quelque coup ou blessure, il est évident que les parties bilieuses sont plutôt capables de dissoudre une matiere, que de la coaguler, & qu'il n'y a que les sels alkali volatils de la bile qui tendent à l'exaltation. Mais il est besoin ici d'un agent coagulateur qui le dispose à s'arrêter dans cette membrane.

Il n'y a rien de si commun que de voir survenir des Pleuresies en Esté à ceux qui s'étant bien échauffés par quelque course ou quelque autre passion violente, vont imprudemment boire à la glace, ou dans une cave pour se rafraîchir, ayant la plûpart du tems la poitrine découverte.

Il faut considerer que dans ce moment les pores sont très-ouverts, que le sang est dans une agitation extraordinaire, & qu'il fournit en abondance la matiere des sueurs. Cela étant, il arrive qu'à mesure que cette boisson fraîche glace, pour ainsi dire, le sang dans les vaisseaux,

l'impression de l'air froid supprime le cours des sueurs en resserrant les pores ; & comme elles sont entierement dégagées du reste de la masse , elles s'arrêtent dans la duplicature de cette membrane , où elles coagulent le sang par le moyen de leur sel urineux.

L'expérience nous apprend qu'il n'y a point de liqueur dans le corps qui ait tant d'analogie avec l'urine que la sueur. Nous remarquons aussi qu'elle a la même faveur , la même odeur & la même consistance. L'on sçait que l'urine abonde en un sel urineux volatil , & en un soufre très-éteré.

Or je dis que ces deux esprits qui se rencontrent dans la sueur , de même que dans l'urine , & dont nous avons expliqué ailleurs la nature & la propriété , venant à s'unir ensemble dans la plèvre dans le tems de la suppression d'une grande abondance de sueurs , sont bien capables de condenser le sang , & de former la Pleuresie. C'est ce qu'Hypocrate a fort bien remarqué , quand il a dit que les choses froides , comme la neige & la glace , sont ennemies de la poitrine , & qu'elles excitent la toux , des flux de sang & des fluxions. *Fligida veluti nix & glacies pectori inimica tusses movent , & sangui-*

168 *Traité des Opérations*
nis fluxiones & distillationes movent.

Il dit aussi que les Scythes ne vivent pas long.tems, parce qu'ils boivent des eaux glacées, & que le fréquent usage de ces eaux est nuisible à la poitrine. C'est encore pour la même raison, dit Hypocrate, qu'il survient en Hyver des Pleuresies, des Peripnumonies, la Toux, des douleurs de côté & de péritoine. *Hyeme pleuritides, peripnumonia, tusses & pectoris & laterum dolores.*

L'on observe ordinairement que ceux qui exposent leur poitrine à l'air dans le commencement des chaleurs, sont presque toujours attaqués de la Pleuresie. La raison en est évidente, si l'on fait réflexion qu'il n'y a point de partie dans le corps si dénué de chair que la poitrine, qui est le coffre du trésor de la vie, & qui par conséquent soit plutôt pénétrée de l'air. C'est pourquoi ceux qui ont soin de se bien garnir la poitrine en tout tems, sont beaucoup moins sujets aux Pleuresies, & à plusieurs autres maladies.

La cause de la Pleuresie ne vient pas toujours de s'être échauffé, ni de s'être exposé à un trop grand froid : elle vient souvent d'un air trop chargé de parties nitreuses & sulfurées que les peuples respirent.

pirent, & qui produisent le même effet que les principes que nous avons dit se trouver dans les sueurs.

Ces sortes de Pleurésies qu'on appelle populaires ou épidémiques, arrivent plus fréquemment dans les pays où les terres abondent en salpêtre & en soufre, & où la chaleur est excessive, comme dans les pays méridionaux.

La constitution des personnes y contribue beaucoup : ceux qui ont l'imagination vive & prompte, qui ont le sang subtil, & qui sont d'une complexion délicate, y sont beaucoup plus sujets que les autres.

L'on observe après avoir saigné un Pleurétique, qu'il se forme une petite pellicule dans son sang semblable à de la colle, à peu près de la consistance du cristallin, qui fait une espèce de ressort ; car lorsqu'on la prend avec les doigts, elle résiste un peu, & se remet dans son premier état. Elle nage sur le sang, de même que certains petits flocons nagent sur l'urine dans l'inflammation des reins.

Quant au pronostic de cette maladie, il est toujours très-dangereux lorsque la saignée & les remèdes généraux ne dissipent point la tumeur. Hypocrate dit que si l'on crache dès le commencement, la

maladie fera courte , & si l'on ne crache que quelque tems après, elle fera longue.

Velut in pleuritide laborantibus , si sputum statim appareat inter initia , ipsam abbreviat , si verò postea appareat , producit.

Cet axiome n'est pas toujours certain , puisqu'il y en a qui ne crachent point , & qui ne laissent pas de guérir en peu de tems , soit que la matière qui fait l'obstruction se dissipe par l'insensible transpiration ou par les voyes de la circulation , suivant l'effet & l'action des remèdes qu'on employe dans cette maladie.

Les remèdes les plus spécifiques pour prévenir les progrès de cette maladie , sont la saignée qui tient le premier rang , & je dis que si elle a quelque utilité dans la Médecine, c'est sans doute dans cette occasion , parce qu'en dégagant les vaisseaux , elle empêche que le sang ne se porte en abondance à cette partie , & doit par conséquent diminuer le volume de la tumeur , en diminuant la quantité du sang.

Les autres remèdes sont ceux qui raréfient , subtilisent & atténuent le sang , comme la fiente de cheval ou de mulet infusée dans le vin blanc , le sang de vieux bouc en poudre , tous les sels volatils , & plusieurs autres remèdes de cette nature.

La décoction d'ortie dans du gros vin , dans laquelle on ajoute du sucre , est encore merveilleuse , on applique le marc sur le côté , & on prend la décoction.

Comme j'ai expliqué en général la cause de la Pleurésie , je suis obligé de parler de la Péripleurésie , qui provient quelquefois de quelque abcès du cerveau, ou de l'inflammation de quelque membrane, qui se change en abcès , comme l'expérience fait voir dans ceux qui meurent des grandes blessures de tête : mais le plus souvent elle est causée par le vice du sang , c'est-à-dire par l'exaltation de ses parties les plus âcres & les plus piquantes. Toute la difficulté est de sçavoir pourquoi le pus ou le sang s'arrête plutôt dans les poulmons que dans une autre partie , pour y former un abcès.

Je dis que trois causes contribuent à sa formation : l'altération du sang , une longue & lente respiration , & la structure de la partie.

Touchant la première , il ne faut que faire réflexion sur la nature & le mélange du chile & du sang le plus grossier que le ventricule droit du cœur envoie à chaque systole dans les poulmons par l'artère poulmonaire.

L'on sçait que ces deux liqueurs passent

par le cœur & par les poulmons pour recevoir quelques préparations nécessaires aux fonctions des parties. On peut donc dire que ce sont les deux réceptacles de tout ce qu'il y a de plus grossier & de plus indigeste dans la masse du sang ; mais si le cœur a la force & la puissance par sa constriction de subtiliser & de chasser tout ce qu'il y a de plus pesant & de plus matériel dans la masse , les poulmons n'ont pas le même avantage, comme nous allons prouver : en sorte que les matières grossières étant accompagnées de quelque impureté, & n'ayant encore senti que les premiers effets du cœur pour toute perfection , doivent nécessairement s'y arrêter & s'y corrompre.

La deuxième cause que j'établis , est une respiration longue & lente. Il est constant que plus l'air entre avec liberté dans la poitrine , plus les vessicules sont tendues , plus elles sont en état par leur vertu de ressort d'exprimer l'air par le tuyau de la trachée-artère, & plus le sang est agité par les spirales de l'air, & chassé avec vitesse dans les veines. Mais si le sang au contraire est mêlé lentement par une longue respiration , il s'ensuit que les vessicules n'étant pas si tendues qu'elles devroient être , & n'en exprimant pas le sang avec

tant de violence , il s'y arrête & s'y corrompt peu à peu par l'arrivée & le mélange de quelque mauvais levain , ou par l'exaltation de ses particules salines. De là vient que ceux qui ont le col long, y sont plus sujets que les autres , parce que l'air est obligé de faire un long trajet avant que de parvenir aux poulmons ; ce qui fait qu'ils se desséchent & qu'ils s'altèrent insensiblement.

La troisième cause est fondée sur la structure de la partie. Les poulmons sont un composé de petites vessicules dans lesquelles les artères versent le sang , & où il se mêle avec l'air pour y recevoir quelques changemens. Or il est démontré dans les Hydriques qu'une liqueur qui passe d'un petit tuyau dans un grand , perd une partie de son mouvement ; & comme les artères sont très-petites à proportion des cellules , ce n'est pas merveille si le sang s'y ralentit , & s'il y change de nature par l'exaltation de quelques sels âcres & tartareux , & par la fermentation qu'ils y excitent. Donc l'altération du sang , le dérèglement de la respiration , & la largeur des vessicules des poulmons à proportion de celles des artères , sont trois causes qui concourent à la formation de la Peripneumonie.

Comme les signes de toutes ces espèces de maladies sont de la dernière importance, pour réussir dans l'opération, & en faire un pronostic favorable ou dangereux, je tâcherai de les décrire avec le plus d'ordre qu'il me sera possible.

Les signes qui nous marquent qu'il y a du pus ou du sang arrêté dans la plèvre, sont une inflammation, une douleur aiguë, une pesanteur, une fièvre lente & continue, un poulx dur, serré & profond, accompagné de frissons : une difficulté pressante de respirer, une toux sèche & une altération. On ne sauroit se tenir couché sur le côté sain, parce que la matière pèse sur la plèvre, & on devient maigre & atténué en peu de jours.

Mais si l'abcès vient à percer, & que la matière s'épanche sur le diaphragme, tous ces symptomes cessent, & le malade ressent du soulagement pour quelque moment, car aussi-tôt il en survient d'autres qui ne sont pas moins dangereux & insupportables. En effet ; outre la difficulté de respirer, qui est commune à chaque empyème, on sent une pesanteur sur le diaphragme, une fluctuation, une grande inquiétude, la fièvre s'augmente & devient ardente, le poulx s'élève, la douleur est à la vérité moins aiguë, se

faisant sentir vers les fausses côtes. On ne peut se coucher que sur le côté où est la matière ; car si on se couche du côté opposé, on ressent un tiraillement sur le médiastin, une douleur beaucoup plus cruelle & une pesanteur beaucoup plus grande. Les crachats sont quelquefois purulents, & il survient assez souvent des abcès au foye après ces sortes d'indispositions, de même que l'on remarque après les grandes blessures de tête.

Si le pus est épanché des deux côtes, on ne sçauroit se mettre sur les côtes, à cause des douleurs vives que l'on souffre. Pour être soulagé, l'on se couche sur le dos ou sur le ventre.

Les signes qu'il y a du pus dans la substance des poulmons, se peut diviser en équivoques & convainquans. Les équivoques conviennent à d'autres empyèmes, & à d'autres maladies. Il est dangereux de se tromper : c'est pourquoi tâchons de les bien examiner, afin d'en tirer quelques avantages, & que nous n'entreprenions pas une opération inutile, dont l'effet seroit funeste.

S'il y a du pus dans la substance des poulmons, le malade ne sçauroit respirer qu'avec peine : il est accablé d'une pesanteur sur le diaphragme très-insupportable.

& très-incommode, parce que le poids de la matière lui ôte la liberté de se mouvoir. Il souffre une douleur fixe & sourde, qui est un signe commun à la Pleurésie, avec cette différence que la douleur pleurétique est une douleur perçante qui arrive tout d'un coup, au lieu que la douleur pneumonique, c'est à dire, qui est causée par un abcès du poulmon, ne vient que peu à peu & successivement. La fièvre continue ne l'abandonne point, accompagnée quelquefois d'une soif immodérée: ses crachats sont purulens, il a la bouche & le gosier desséchés, les joues rouges & vermeilles, les yeux affaîssés & enfoncés dans l'orbite, ayant perdu leur couleur vive & brillante: les ongles se recourbent, & tout le corps enfin devient sec & atrophie; & si la fièvre s'augmente, que le malade tombe dans le délire, & que ses crachats soient noirs, livides, ou de couleur de feuille morte, la mort n'est pas loin, puisque ce sont des symptomes mortels qui l'accompagnent souvent. Voilà pour ce qui regarde l'abcès du poulmon qui vient de cause interne.

Examinons maintenant ceux qui suivent l'abcès du poulmon causés par quelques blessures. La difficulté de respirer

n'est pas si considérable, la fièvre est continue, accompagnée de frissons & de sueurs froides qui paroissent de tems en tems : ces deux derniers accidens sont dépendans de la plèvre. Le malade crache assez souvent du sang dans les commencemens, & sur la fin ses crachats sont écumeux & purulens. S'ils sont de couleur jaune, ils sont mortels. Il ne sçauroit se tenir sur le dos, parce qu'étant sur le côté sain, le lobe blessé pèse sur le médiastin & cause un tiraillement & une douleur cruelle; & quand il se tourne sur le côté malade, le poulmon venant à peser sur la plèvre qui est blessée, ne manque pas d'exciter la même douleur : c'est pourquoi il ne faut point qu'il se remue. Il a les yeux étincelans dans les commencemens, & dans les derniers jours leur couleur éclatante s'efface & le visage devient bouffi : mais les signes les plus certains que la playe pénètre dans la poitrine, & que les poulmons sont blessés, sont la sonde, le bruit que l'air fait en sortant, & l'emphiséme.

Lorsque l'on sonde, on doit observer de faire reprendre au malade la même situation où il étoit quand il fut blessé, pour donner plus facilement issue au sang épanché.

Si la playe pénètre la substance des poulmons, le sang qui en sort est écumeux, & l'air fait moins de bruit & ne sort pas avec tant d'impétuosité, que lorsque la playe pénètre seulement la poitrine, sans effleurer les poulmons.

Si on demande d'où vient l'air qui sort de la poitrine, sans que les poulmons soient altérés, & la raison pourquoi il fait tant de bruit.

On peut répondre, que c'est l'air du dehors qui est entré par l'ouverture de la playe, & faisant effort pour s'échapper à cause de l'expansion des poulmons qui le pressent de toutes parts, il arrive que les parties de celui qui se présente au passage ne pouvant sortir qu'avec peine, à cause de la résistance de l'air du dehors, & de la petitesse de l'ouverture, s'entrechoquent & se pressent tellement les unes contre les autres, qu'il faut de nécessité qu'elles fassent du bruit, & qu'elles produisent à la sortie de la poitrine une espèce de sifflement qui peut éteindre une chandelle exposée à l'ouverture de la playe.

L'Emphisme n'est aussi causé que par les parties de l'air qui pénètrent les porosités des chairs voisines, & qui les gonflent & les boursouflent, de manière

qu'on ne fçauroit souvent reconnoître l'ouverture de la playe, ni introduire la sonde.

Il est aisé de voir par ce que nous venons de dire, que l'emphiféme & la sortie de l'air hors de la poitrine, ne sont pas toujours des signes convainquans que les poulmons sont blessés, puisqu'ils arrivent quand la playe pénètre la poitrine, sans avoir effleuré les poulmons. Il n'y a donc que les signes que nous avons marqués, qui nous en puissent donner dans la suite des marques certaines; mais la sonde & la sortie de l'air sont deux signes certains que la playe pénètre dans la poitrine.

Il faut observer que si la poitrine est percée d'outre en outre, on ne doit jamais laisser les deux playes ouvertes, de crainte que le malade ne suffoque. La raison en est évidente, puisque l'air n'y fçauroit entrer par deux ouvertures opposées, sans comprimer les poulmons, & empêcher le jeu de la poitrine.

J'ai dit que la véritable situation, quand les poulmons sont altérés, est de se mettre sur le dos pour soulager le malade, parce que les branches sont comprimées par la pesanteur du sang épan-

ché, ce qui ôte aussi-tôt la liberté de respirer.

J'entends parler ici des playes superficielles des poulmons ; car si elles sont profondes , & qu'il y ait quelque gros vaisseau coupé , on ressent presque autant de douleur étant couché sur le dos que sur le côté.

Mais une marque des plus évidentes qu'il y a du sang épanché dans les poulmons , & que nous n'avons pas encore touchée , est que si nous introduisons bien avant le doigt dans la playe , pourvu que l'épaisseur ou le diamètre de la poitrine le permette , nous sentons que les poulmons sont attachés à la plèvre tout autour de la playe , & s'y réunissent de même que l'intestin se réunit au péritoine.

Les signes qui nous font connoître que la playe ne passe pas la plèvre , sont la sonde & l'air qui ne sort jamais par la playe. Il y en a d'autres , comme la douleur , l'inflammation , la fièvre , la pesanteur , & la difficulté de respirer : outre l'épaisseur des parties extérieures , qui nous peut en quelque manière régler pour s'en assurer.

Tous ces signes , néanmoins , ne marquent pas toujours que ces playes soient

profondes, puisqu'une simple inflammation dans les muscles intercostaux empêche qu'on ne puisse respirer avec facilité. Si nous considérons que l'usage de ces muscles est de soulever les côtes pour élargir & agrandir la cavité de la poitrine, & que l'inflammation & la tension sont entièrement opposées à leur action, nous demeurerons d'accord, que les poulmons ne sçauroient se dilater que très-difficilement : & comme la contraction d'un muscle enflammé augmente la tension, & la grande tension, la pluralité des divulsions, & le grand nombre de divulsions, la véhémence de la douleur, il ne faut pas s'étonner si le malade, pour s'épargner une partie de la douleur, suspend le cours des esprits, & s'il a une très-grande difficulté de respirer.

La pesanteur vient de l'impuissance des muscles ; car dès le moment qu'une partie est hors d'action, elle nous semble pesante, parce que c'est un fardeau qu'il faut que les parties voisines supportent : & comme elles n'ont de la force ni du mouvement que pour soulever une certaine quantité de matiere, elles doivent succomber sous le poids d'une nouvelle & superflue : d'où dépend la pesanteur.

Nous avons expliqué en plusieurs en-

droits de ce Traité, la douleur, l'inflammation & la fièvre. Nous avons dit que la douleur étoit excitée par des divulsions actuelles, à l'occasion desquelles l'ame s'appercevant de la destruction d'une partie, s'en affligeoit. Que l'inflammation arrivoit quand le cours du sang étoit empêché dans une partie, & qu'il suffisoit pour produire la fièvre, qui est une suite de la douleur & de l'inflammation, qu'une goutte de sang extravasée & corrompue fût portée dans le cœur.

On a les joues vermeilles dans l'abcès du poulmon, cela vient du mouvement déreglé que les particules purulentes communiquent aux principes du sang, & du grand nombre de vaisseaux sanguins dont les joues sont arrosées.

Les yeux perdent leur vivacité & s'enfoncent dans l'orbite, parce que le sang perd sa consistance & sa couleur, en perdant son huile & son onctuosité. Ce qui fait que les yeux s'affaiblissent, & qu'ils perdent insensiblement leur couleur vive & brillante, à proportion que les sels âcres & tartareux dissipent les parties huileuses & sulfurées. Ce que j'avance est si vrai, que dans toutes les maladies du poulmon, on trouve toujours l'épiploën & le mésentère, qui sont les deux refer-

voirs de la graisse , corrompus. C'est aussi pour cette même raison que toutes les parties du corps se dessèchent & s'amais-
grissent.

Il faut encore observer que la couleur rouge du sang ne dépend pas seulement de la mixtion des soufres ; mais encore de l'action de l'air qui fait pirouetter ses parties. Et comme l'air qui entre dans un poulmon abcedé change de nature , il n'est plus capable de leur donner le même branle , ni d'exciter une sensation aussi vive qu'auparavant.

Les ongles se recourbent , parce que leur extrémité n'étant plus arrosée que d'une liqueur sereuse & dénuée d'esprits , la peau doit nécessairement se flétrir & se dessécher. Or comme les ongles n'en sont qu'une production , elle les entraîne avec elle , & les contraint de se courber , de même qu'une tranche de pain quand on l'approche du feu.

On ne doit pas regarder tous ces symptômes comme des indications certaines que la playe pénètre dans la poitrine. On peut attendre quelques jours pour examiner leur progrès ; car s'ils proviennent d'une playe non pénétrante , ils cessent en peu de jours par la saignée & suppuration ; & ils perséverent & augmentent quand

les poulmons sont altérés, ou que le diaphragme est opprimé par le poids de quelque matiere épanchée.

L'emphiséme n'est pas toujours un signe que la playe pénètre, puisqu'il peut arriver non seulement aux playes de la poitrine, mais aussi de toutes les autres parties. On le voit même arriver aux playes de tête, où l'on ne sçauroit soupçonner que le poulmon y envoie de l'air; si bien qu'à moins que l'oppression ne soit grande, il ne faut pas tenter l'opération.

Ces signes ne nous menent pas seulement à la connoissance de la nature de l'empyème, mais encore ils nous marquent s'il est nécessaire de pratiquer l'opération. Elle seroit, par exemple, inutile dans l'empyème du poulmon, puisque l'ouverture de la poitrine ne contribue aucunement à l'évacuation de la matiere, à moins que l'abcès n'eût son siege à la superficie du poulmon : elle seroit pour lors d'autant plus importante, que l'on sçait que les poulmons sont attachés à la plèvre, & que l'abcès est précisément où l'on ressent une douleur fixe. Mais si l'abcès étoit profond, & qu'il ne se manifestât point en ce lieu par une douleur fixe, elle seroit infructueuse.

Si l'épanchement du sang étoit arrivé par une blessure, & que la playe fût heureusement dans un endroit par où le sang épanché pût sortir avec facilité, pourvû que les poulmons ne fussent point adhérens, & qu'on pût en agrandissant l'ouverture de la playe, donner issue au sang extravasé, en mettant le malade dans une situation convenable à l'écoulement de la matiere, l'opération seroit encore inutile. Enfin, de quelque maniere que soit la playe, toutes les fois qu'on pourra faciliter la sortie du pus en agrandissant son ouverture, on doit éviter la contre-ouverture. Mais si la matiere ne peut pas avoir son cours libre, on la doit mettre en usage pour délivrer le malade de la suffocation, & la principale circonstance de l'opération est de choisir un endroit propre à rendre le cours de la matiere aisé.

Il y a deux endroits dans la poitrine propres à faire l'empyème, le lieu de nécessité, & celui d'élection. De nécessité, où la matiere se présente, comme dans l'abcès de la plèvre, ou dans celui de la superficie des poulmons adnérans à la plèvre, parce qu'on est obligé de faire l'opération où l'abcès se rencontre. D'élection, quand il n'y a rien qui nous oblige de la

faire plutôt dans un endroit que dans un autre : En ce cas on choisit le lieu le plus commode , qui est entre la deuxième & troisième des fausses côtes , comptant de bas en haut , à quatre doigts de l'angle inférieur de l'omoplate , & autant de l'épine.

Il faut observer qu'à ceux qui ont été affligés de quelque longue maladie de poitrine , comme d'une longue Pleuresie , le diaphragme s'attache insensiblement aux côtes , & monte quelquefois jusqu'à la troisième , quatrième & cinquième côte , particulièrement lorsque la respiration est fréquente & forcée. Il faut donc s'instruire du lieu où le malade sent de la douleur : si c'est à la deuxième des fausses côtes où le diaphragme s'attache ordinairement , ou si c'est plus haut. C'est ce qu'on doit bien examiner avant que de faire l'empyème.

C H A P I T R E X X I I I .

De l'Opération de l'Empyème.

AYANT préparé tout ce qui doit précéder une opération aussi nécessaire , on fait asseoir le malade sur une chaise ou sur un lit. Il faut qu'il tienne le

corps bien droit, & qu'il soit soutenu par des serviteurs, afin que le Chirurgien puisse reconnoître plus facilement le lieu où l'on doit faire l'incision. Dans les sujets gras on la fait un peu plus grande pour ne se pas tromper.

On pince les tégumens pour les couper en long avec un bistouri, & les fibres du grand dorsal en travers, parce que si on les coupoit d'un autre sens, elles boucheroient l'ouverture de la plèvre, & empêcheroient l'écoulement de la matiere. On continue d'inciser adroitement les muscles intercostaux. Il y a en qui les incisent à la partie supérieure de la côte pour éviter les vaisseaux qui régnerent le long de sa ciffure; mais comme les playes qui sont proche des os, dégènerent souvent en fistules, il est plus à propos de la faire au milieu des muscles intercostaux.

Lorsqu'on est parvenu à la plèvre, on y porte le doigt, au long duquel on glisse un bistouri pour inciser la plèvre, observant de bien conduire la pointe de l'instrument avec le doigt, & de ne le pas enfoncer trop avant, crainte de percer les poulmons ou le diaphragme, qui sont assez souvent attachés à la plèvre. L'ouverture étant faite, on introduit le doigt dans la cavité de la poitrine, tant pour

agrandir l'incision que pour repousser les poulmons & le diaphragme , & les détacher s'ils sont adhérens, & principalement ici où l'Empyème se fait dans un lieu d'élection ; car quand l'opération se pratique dans un lieu de nécessité, on ne doit point rompre les adhérences, comme nous avons fait remarquer dans le Chapitre précédent.

Si les poulmons font effort pour sortir par l'ouverture de la playe, on les doit repousser avec une sonde creuse émoussée & percée par les deux bouts pour faciliter l'écoulement de la matiere, ou avec une canule d'une grosseur & d'une longueur proportionnée à la profondeur de la playe. Ces longues canules sont très-utiles dans l'Emphiséme, parce que l'ouverture de la playe est si petite & si profonde, qu'il est très-mal aisé sans leur secours de donner issue à la matiere.

Il ne faut point se servir de la sonde pour s'assurer si la plèvre est percée, parce qu'en la poussant elle se sépare facilement des côtes : & qu'il se fait un vuide où il s'amasse du sang qui produit dans la suite un nouvel abcès.

Si c'est du sang qui sort par l'ouverture, on en peut tirer une quantité suffisante.

re ; mais si c'est du pus, on en tire toujours moins , parce qu'il renferme plus d'esprits, & que le malade tombe en syncope. On bouche ensuite la playe avec une tente mouffée de linge qui ait la tête large , qui soit un peu courbée par le bout , de peur qu'elle ne blesse les poulmons. On y attache ordinairement un fil qui l'arrête en dehors. On remplit le reste de la playe de bourdonnets de charpie sèche pour assujettir la tente & pour absorber le sang , & on met un emplâtre, une compresse , une serviette autour du corps avec le scapulaire que l'on fend par un bout , & que l'on fait passer en croix pour affermir la serviette avec plus de facilité.

Quand le malade est pancé , on le fait coucher la tête élevée & comme moitié assis , & on le laisse en repos jusqu'à ce qu'il se sente oppressé par le poids d'une nouvelle matiere ; alors on enleve l'appareil , & ayant donné issue aux matieres , on repousse les poulmons avec une longue canule , par le moyen de laquelle on facilite la sortie du pus qui reste dans la poitrine. On continue de le pancer ainsi tous les jours.

Nous observons souvent que dans les trois ou quatre premiers jours , il sort du

sang ; les jours suivans de l'eau , & puis du pus qui s'épaissit peu à peu.

Nous avons déjà fait remarquer que si l'Empyème fournissoit beaucoup de pus, ou de l'eau mêlée avec du pus, il ne faudroit pas l'évacuer tout d'un coup, de peur que le malade ne tombât dans quelque foiblesse.

Il faut toujours corriger l'intempérie de l'air avec du feu en pansant le malade, & empêcher qu'il n'entre dans la poitrine en abondance, & parce qu'il en épaissit & coagule les matieres qui y sont extravasées, ce qui fait qu'elles ne coulent plus, & qu'elles sortent en grumeaux. Si c'est du sang, la sérosité s'en sépare, de même qu'après la saignée. Toutefois soit que le pus ou le sang soit épais, soit qu'il y ait mélange d'eau, on employe toujours avec prudence les injections faites avec l'orge bouillie & le miel rosat, dont on nettoye les poulmons & la poitrine. Il faut toujours faire sortir la matiere des injections par le moyen du doigt ou de la sonde creuse, & si les poulmons étoient adhérens, il faudroit les détacher.

Si dans la suite du tems le sang devenoit trop aqueux, & que le malade fût oppressé par la quantité de la matiere, on seroit obligé de le pancer trois ou quatre fois par jour.

La matière s'écoule quelquefois pendant trois ou quatre mois, & lorsqu'il ne sort plus rien que ce qui vient de la playe, on procure la génération des chairs & la cicatrice.

Il faut remarquer que lorsque l'air agit sur le sang qui est dans la poitrine, il le coagule quelquefois sans qu'il se change en pus, & sort ainsi en grumeaux.

On ne doit point se servir des injections dans les commencemens, ni les faire avec l'aloës, parce que si les poulmons sont ouverts, le malade les rejette par la bouche; mais après que les vaisseaux sont consolidés, on peut mettre en usage la teinture d'aloës, ou le vin tempéré avec la décoction de vulnéraire & le miel rosat : cela se pratique quand le pus sort avec petite quantité.

Souvent après un coup d'épée, il en sort du sang en quantité, & deux ou trois jours passés, il n'en sort plus. Dans cette occasion il faut promptement fermer la playe, & il y a tout lieu de croire qu'il n'y en a eu que de petits vaisseaux rompus, qui ont donné d'abord du sang, & qui dans la suite ont été bouchés par les parties du sang les plus glutineuses. Au reste de quelque manière que la chose arrive, il ne reste aucun danger.

REMARQUES.

Il arrive assez souvent que le pus qui est renfermé dans la poitrine s'écoule par les urines sans changer de nature. On ne doit pas douter que ce reflux ne se fasse par les voyes de la circulation, puisqu'on ne voit point d'autres conduits par où la nature puisse s'en décharger. Nous remarquons que ces écoulemens arrivent ordinairement aux pleurétiques, & que le pus qui en sort est fluide & mal digéré.

Remarquez que si l'on présume qu'il y ait du pus aux deux côtes de la poitrine, il faut y faire deux ouvertures en différens tems, parce que les forces du malade ne permettent jamais qu'on évacue tout à la fois une si grande quantité de matière.

Il faut observer qu'après la guérison des grandes blessures du poulmon, on tombe quelquefois dans une éthésie; cela vient de quelques particules purulentes qui sont restées dans les poulmons, & qui se sont nichées dans certains petits recoins des vessicules, où elles font des impressions si fâcheuses, qu'il se forme dans la suite du tems un ulcère qui nous sèche insensiblement.

Nous

Nous remarquons encore souvent que les playes des poulmons contribuent à la guérison des ulcères & des abcès qui se forment dans les éthiques & dans les poulmoniques, parce que l'ouverture de la playe jointe aux injections qu'on y fait, facilite la sortie des matières.

CHAPITRE XXIV.

Du Cancer.

JE regarde ici le Cancer comme la plus farouche de toutes les tumeurs schi-reuses. La partie rouge du sang aussi bien que la blanche contribue à sa formation.

Quand les Cancers viennent aux parties glanduleuses, il y a bien de l'apparence que la limphe y est la principale intéressée. S'ils attaquent quelque autre partie, il est à présumer que les parties tartareuses du sang y ont la meilleure part. Quoi qu'il en soit, je dis que le concours de ces deux matières est toujours nécessaire pour la production du Cancer. Toute la difficulté est de bien distinguer laquelle des deux domine.

Je dis donc que le Cancer est une tumeur ronde, dure, inégale, livide &

R

douloureuse , formée par la rencontre & l'abondance des acides & des parties tartareuses du sang, d'où dépendent la douleur & la tension des vaisseaux qui représentent assez bien les pieds d'une écrevisse.

Les Cancers qui occupent les parties glanduleuses sont beaucoup plus douloureux que les autres, à cause de la quantité de nerfs qui entrent dans leur composition ; & si l'altération de la limphe contribue souvent à leur génération , c'est que les glandes en sont les principaux réservoirs.

La rondeur de la tumeur vient de la figure ronde des glandes , parce que les matières qui causent l'obstruction, & qui tendent les vaisseaux , peuvent facilement gonfler ces corps glanduleux, sans en changer la conformation.

Quant à la tension & à la plénitude des vaisseaux , on sçait que la matière qu'ils renferment n'est autre chose que la matière même qui forme la tumeur. Cette matière est tartareuse , fixe & grossière , & par conséquent très-peu capable de fermentation. Le peu de progrès que la tumeur fait dans les commencemens en est une preuve convaincante.

Comme la limphe est acide , elle peut

bien exciter quelque légère fermentation avec un sel poreux & terrestre que la partie rouge du sang fournit ; mais cela ne sert qu'à fixer & à concentrer les matières encore plus qu'elles n'étoient auparavant.

Si cette fermentation est capable de causer la plénitude & la tension de ces petits vaisseaux , elle est sans doute trop lente & trop foible pour les rompre si-tôt. La matière y croupit fort long tems , & y reste jusqu'à ce que s'étant exaltée par l'application de quelque remède , elle ronge les vaisseaux & les vesicules qui la contiennent : alors je dis que le Cancer s'ulcère.

Les vaisseaux qui s'enflent dans le Cancer, sont si minces & si délicats, qu'on ne sçauroit les distinguer dans l'état naturel, & qu'on ne les prendroit jamais pour ce qu'ils sont, si on ne les voyoit remplis & tendus. La matière qui est renfermée dans ces canaux & dans ces vesicules, ne pouvant d'abord se fermenter assez pour les rompre, comme j'ai déjà prouvé, elle suffit du moins pour les enfler & les faire paroître.

Il ne faut pas croire que les extrêmités des vaisseaux soient ouvertes pour que les parties les plus tenues & les plus subtiles

de la matière s'échappent. Je ne prétens point que dans les Cancers on puisse trouver aucune matière dans les interstices des vaisseaux , jusqu'à ce que les vessicules commençans à se rompre , la partie de cette humeur la plus active & la plus exaltée s'écoule. Je dis que dès qu'il s'en est épanché quelques particules , comme elles sont fort corrosives , c'est pour lors que l'ulcération du Cancer arrive; & comme il se porte quelquefois long-tems sans s'ulcérer, je soutiens que pendant tout le tems de la tumeur , les matières sont toujours renfermées dans les vaisseaux, au lieu que les autres tumeurs, dans le cours des humeurs est très-rapide , & la fermentation très-promte & très-violente. Ce qui fait que les vaisseaux sont rompus auparavant qu'on en ait appercû l'enflure.

Nous remarquons cependant que les vaisseaux des yeux qui sont imperceptibles dans l'état naturel , deviennent assez manifestes dans les ophtalmies.

On peut aisément tirer les différences & le pronostic des Cancers de ce que je viens d'avancer. Il y en a d'internes, d'externes, de grands, de petits, d'ulcérés, d'autres qui ne le sont point, sans douleur, avec douleur, de superficiels,

de profonds , les uns enfin paroissent tout d'un coup , & les autres sont long-tems à paroître. En un mot il en est des Cancers comme de toutes les autres tumeur. Pour leur génération, il faut presque toujours un suc acide de la part des vaisseaux lymphatiques, dont l'obstruction cause la rétention de la limphe , & fait qu'il s'en aigrit une matière aduste & terrestre de la part des artères & des veines.

Les Cancers qui arrivent aux mamelles & aux autres parties glanduleuses , sont les plus dangereux & les plus mortels , parce qu'il est toujours plus difficile de rétablir les désordres de la limphe que ceux du sang : outre que ces parties sont très-sensibles & plus susceptibles de mauvaises impressions , que les autres que l'on garantit plus heureusement des ravages que peuvent causer les Cancers.

La curation des Cancers, qu'on peut appeller l'opprobre de la Médecine, est très-difficile. Si quelques Charlatans se vantent d'avoir des remèdes infailibles pour les guérir, l'expérience fait bien-tôt voir leur imposture. Les Cancers se guérissent rarement par l'usage des médicamens , la Chirurgie réussit quelquefois mieux ; mais elle est toujours très-dangereuse. *Quibus*

sunt occulti Cancri eos præstat non curare, curati namque citius intereunt quam non curati, dit Hypocrate. C'est donc une imprudence d'entreprendre la guérison de quelque Cancer intérieur, à moins qu'il ne soit très-petit, & que l'extirpation en soit très-facile.

Pour ce qui regarde les Cancers externes, on sçait qu'il est toujours très-difficile d'en venir à bout. La raison est qu'à moins qu'on n'apporte une très-grande circonspection pour le choix des remèdes qui leur sont propres, on ne manque pas de les irriter ; au lieu que les autres tumeurs s'adoucissent en cédant à l'action des médicaments, & deviennent du moins supportables. Celle ci semble n'en recevoir de l'impression que pour devenir plus furieuse & faire plus de ravage.

Les remèdes généraux sont absolument nécessaires pour la curation du Cancer. La bonne manière de vivre, les purgations douces & fréquentes, la saignée, le flux des hémoroïdes qui surviennent à l'un & à l'autre sexe, & le flux réglé des femmes apporte beaucoup de soulagement aux malades.

En quelque partie que soit le Cancer, on ne le traite guères diversément, à moins qu'il ne soit ulcéré ; & quoiqu'il semble

qu'on soit moins hardi d'appliquer des remèdes à ceux qui occupent les parties glanduleuses qu'aux autres, cependant quand on entreprend leur guérison, on se sert indifféremment des mêmes remèdes tant pour les uns que pour les autres.

Ceux qui se servent de médicamens âcres & corrosifs, ou d'ailleurs trop actifs & trop pénétrants, ne manquent jamais de rendre le mal incurable. Les répercussifs & les suppuratifs les plus doux qu'on employe heureusement dans les autres tumeurs, sont ici les plus dangereux. La raison en est évidente, pour peu qu'on ait de principes de Chymie. La matière du Cancer est grossière, fixe & tartareuse; elle ne sçauroit donc se fermenter aisément. Si on la laisse en repos, il faut considérablement du tems pour l'exaltation de quelques sours salins qu'elle enveloppe; mais si on l'agite par l'application de quelques remèdes fermentatifs & pénétrants de fixe & d'immobile qu'elle est, elle devient très-active & très-pénétrante, parce que les sels & les sours qu'elle contient s'exaltent & prennent le dessus: alors cette masse morte, qui auparavant sembloit incapable de faire aucun désordre, se change en une matière vitriolique &

arcenicale, qui ronge & qui ravage les parties qui la contiennent & qui la fournissent, tant qu'enfin elle parvient aux parties les plus intimes, & cause la mort tôt ou tard, selon la diverse nature de cette matière, & le progrès qu'elle fait dans les parties.

Je dis donc que la guérison du Cancer, quand il n'est point ulcéré, se doit tenter par les remèdes les plus doux. Ce qui rafraîchit, ce qui tempère, ce qui dissout, ce qui repousse peu à peu ces matières sans les exciter à la fermentation, ce qui est capable de l'arrêter quand il survient, comme les eaux de morelle, de plantin, de fraiser, de grenouille, les vers de terre, le sel de Saturne, la crème de lait, le fromage frais, les rouelles de veau que l'on change après qu'elles sont corrompues; enfin tout ce qui peut amollir & flatter toujours cette tumeur farouche, & la repousser en l'adoucissant; tout cela, dis-je, est tout ce qui peut guérir les Cancers, ou du moins ce qui n'en irrite point les causes; & quoique le reflux des matières puisse sembler dangereux, c'est pourtant la pratique ordinaire d'en user de cette manière.

Quand le Cancer est une fois ulcéré, les remèdes dont on se doit servir sont ceux

qui peuvent empêcher ses progrès & ses ravages. Il n'y a rien qui le doive arrêter plus sûrement que les sels alkali poreux mêlés avec quelques autres astringens : ceux-ci fortifient la partie par leur stipticité, & les autres émouffent & absorbent les pointes des sels vitrioliques & rongeurs qui causent tous ces désordres. Tous les Auteurs recommandent cette pratique, & si elle n'a pas un succès tout-à-fait avantageux, on a recours à l'extirpation, puisqu'il n'y a ni résolution ni suppuration à espérer.

CHAPITRE XXV.

De l'extirpation du Cancer.

LA cure du Cancer se peut tenter par incision, par ligature, ou par caustère actuel. Si on l'entreprend par l'incision, il faut couper ses plus profondes racines; c'est-à-dire, qu'on doit anticiper sur les parties voisines; & après l'avoir emporté, il faut presser les vaisseaux voisins, afin d'en faire sortir le sang & les matières qui ont contracté quelque malignité.

A l'égard de la ligature, elle n'est point en usage, & si on la vouloit mettre en

pratique, ce ne feroit que lorsque la base de la tumeur n'occupe pas un grand espace , que les racines ne s'étendent pas beaucoup à la ronde , & qu'elle se termine en une espede d'étranglement ; mais comme il est rare, pour ne pas dire impossible, d'y rencontrer cette disposition, la ligature n'a point d'autre utilité que celle de suspendre la tumeur , pour faire plus commodément l'incision.

Il faut observer que si on applique légèrement les cautères actuels après l'opération, c'est pour arrêter le sang , & pour absorber & détruire quelque portion de matière impure qui pourroit servir de ferment pour la génération de quelqu'autre Cancer , & qui infecteroit même la masse du sang.

Voici la méthode dont on se sert en faisant l'opération. Ayant fait coucher le malade sur le dos , on lui fait étendre les bras un peu en haut & en arriere. On passe au sommet de la tumeur une aiguille enfilée pour en faire une anse , avec laquelle on suspend la tumeur , & le Chirurgien la coupe tout autour de sa base jusqu'aux côtes avec un rasoir bien tranchant. Après avoir emporté la tumeur , on comprime sa circonférence avec les mains pour en exprimer le sang. On passe

légèrement par dessus des cautères actuels, on garnit la playe de plumasseaux couverts de poudres astringentes, & on met un empâtre, une compresse, une serviette & le scapulaire.

Mais la meilleure méthode, c'est de faire une incision cruciale à la peau jusqu'au corps glanduleux; on sépare adroitement les peaux de la tumeur qu'on embrasse avec la tenette de Paré, & on emporte la tumeur avec un couteau courbe bien tranchant, ainsi que le recommande cet Auteur. On évite par ce moyen la grande difformité & la grande douleur, & on garantit plus facilement la playe des ravages de l'air.

Si le malade n'étoit pas d'une bonne constitution, & dans une disposition propre à souffrir l'opération, soit qu'il appréhendât la douleur, ou qu'il fût atténué, & que le Chirurgien n'en fît pas un pronostic favorable, je veux dire, que si la tumeur étoit adhérente aux côtes, immobile & d'une grosseur prodigieuse, ce seroit une témérité d'entreprendre cette opération: outre que la grande déperdition de substance & les dangereuses suites qui en arrivent, sont des sujets de réflexion qui rompent souvent les mesures que les plus hardis Praticiens pourroient pren-

dre ; car aussi-tôt qu'on a emporté la tumeur, l'ulcère se rend souvent malin, douloureux, & d'une figure ronde, qui est une marque de peu d'apparence de cicatrice. Les bords deviennent caeux, livides, élevés, noirs & renversés, suivant la disposition des suc dont ils sont abreuvés.

Sans avoir recours à l'opération, il y en a qui assûrent avoir guéri des Cancers ulcérés avec de gros limaçons rouges sans coquille, qu'on applique sur l'ulcère ; ils disent qu'ils se promènent quelquefois autour de l'ulcère, qu'ils s'y attachent, qu'ils y laissent leur bave, qu'on leur trouve le dessous du ventre rongé, & qu'ils deviennent si monstrueux, qu'ils crévent en très-peu de tems.

La raison est que ces animaux contiennent quantité d'alkali volatils qui se chargent des acides qui entretiennent le Cancer, & lesquels rongent & ulcèrent le ventre de ces animaux : de manière qu'étant chariés par de petits rameaux de veines dans la masse de leur sang, suivant les loix de la circulation, ils excitent une fermentation si extraordinaire, qu'il faut que ces animaux périssent.

R E M A R Q U E S.

Nous connoissons les Cancers internes ou occultes, lorsque dans le commencement de leur formation, on ressent des élancemens à la partie, & quand ils sont dans leur dernier degré d'accroissement, la douleur ne cesse point & devient insupportable, particulièrement pendant la nuit.

On distingue le Cancer ulcéré d'avec les autres Cancers qui arrivent aux mamelles, en ce que les bords du Cancer sont durs, inégaux & renversés, & que les petites glandes sont tuméfiées, se faisant sentir par des douleurs aiguës & perçantes à l'occasion d'une sanie corroptive & caustique qui en découle, & qui ronge & dévore les parties les plus intimes.

Quand ces sortes de Cancers sont si furieux & si dévorans, ils sont presque toujours accompagnés de fièvre lente, de perte d'appetit, de défaillance & d'atrophie.

Lorsque les humeurs qui sont destinées pour la génération de quelque Cancer, sont surabondantes, elles font tant de ravage, qu'on a depuis peu vû un Cancer

dans l'Hôtel-Dieu à un jeune homme de quinze ans, qui prenoit son origine de la mammelle droite, il passoit par dessous l'aisselle, & finissoit vers l'épine, qui étoit d'une grosseur si prodigieuse, que ce jeune homme ne pouvoit plus se coucher que sur le ventre, le bras élevé.

Tous les Médecins & Chirurgiens conviennent que la guérison du Cancer ne sçauroit s'accomplir par les remedes généraux, & qu'il n'y a que l'extirpation qui puisse guérir le malade: je sçai néanmoins par expérience que tous ceux à qui on donne la salivation par le moyen de quelque préparation de Mercure en guérissent tous.

Un de mes amis établi depuis peu en Suisse, m'a écrit qu'il avoit guéri par les frictions trois Cancers d'une prodigieuse grosseur, & dans leur dernier état d'augmentation, ayant gardé toutes les précautions que l'on prend ordinairement pour ceux qui ont la verole.

Après qu'on a coupé la mammelle, il faut arrêter le sang, en liant les artères avec de bon fil en double.

On couvre ensuite toute la playe avec de grands plumasseaux chargés de poudres astringentes. On met sur les plumasseaux un grand emplâtre, sur lequel

on met une grande compresse de linge plié en plusieurs doubles. On maintient le tout avec une serviette fine ; on met le milieu sur la tumeur ; on la tourne tout autour du corps , on la soutient avec le scapulaire , qui est un linge qui a demi pied de large , & environ une aune de long , au milieu duquel on fait un trou pour passer la tête du malade , un des bouts de ce scapulaire passe devant , & l'autre derrière ; & on les attache à la serviette qu'on a roulée autour du corps. Si on veut engager le scapulaire sous la serviette , & relever les bouts dessus , la serviette en fera plus assujettie.

CHAPITRE XXVI.

De la Bronchotomie.

IL n'y a point d'opération dans la Chirurgie d'une plus délicate entreprise que la Bronchotomie : il n'y en a point aussi de plus pressante ni de plus utile lorsqu'on a le bonheur d'y réussir.

Les causes de cette fâcheuse maladie viennent ordinairement de quelque blessure , des grands cris , des longs discours ,

des passions violentes , ou de l'alteration des humeurs.

Si une simple inflammation est capable d'ôter la liberté de la respiration , que ne doit-il pas arriver si quelques-unes de ces causes concourent à l'augmenter ? Or soit que l'inflammation attaque les muscles du larynx ou quelque autre partie, elle se communique , non seulement à la trachée artère , mais encore aux muscles du pharynx & aux glandes voisines ; ce qui oblige le sang & les esprits de s'arrêter dans toutes ces parties , & de causer de grandes obstructions. Alors le sang qui pousse sans cesse par derrière , ne trouvant pas son passage libre s'y engage , & augmente l'inflammation & la tension. Les vaisseaux ainsi tendus & enflés , occupent plus d'espace qu'auparavant , & doivent nécessairement comprimer la trachée artère , & empêcher le passage de l'air en cette partie : d'où s'ensuit la suffocation.

Les saignées les lavemens , les cataplasmes résolutifs , les gargarismes faits avec le gros vin , la sanicle , la verge dorée , la pervanche & l'angelique , que vous faites bouillir dans le bain-marie , auxquels on ajoute le sel de Saturne & plusieurs autres remèdes , doivent précéder

ceder l'opération, à moins qu'une suffocation ne nous oblige à la faire.

Si l'obstruction & l'inflammation attaquent seulement les glandes amygdales, ou les tiroïdes, on doit tâcher de les ouvrir par la bouche avec la pointe d'une lancette garnie d'une bandelette de linge.

Si toutes les parties de la gorge sont enflammées, & que les remèdes aient été inutiles, on a recours à l'opération.

Pour la faire avec ordre, il faut que le malade soit assis sur un lit ou une chaise, la tête panchée en arrière, & appuyée contre la poitrine d'un serviteur qui l'assujettit avec ses mains.

Etant ainsi situé, le Chirurgien choisit l'endroit le plus commode & le moins dangereux, où il doit faire l'opération, qui est à un pouce du larynx entre le troisième, & le quatrième anneau de la trachée artère. On pince les tégumens en travers, on les ouvre en long, & on sépare avec un scapel les muscles bronchiques & sternoïdiens le plus adroitement qu'il est possible.

Après avoir découvert la trachée artère, on incise en travers avec une lancette la membrane charnue qui attache les anneaux cartilagineux, évitant les nerfs

recurrens qui portent les esprits nécessaires pour les fonctions de l'organe de la voix, dont s'ensuivroit la perte si on les coupoit.

L'incision faite, on introduit un stilet avant que de tirer la lancette, qui facilite l'entrée d'une canule courte, & courbée & proportionnée à l'ouverture. Elle doit être trouée des deux côtez pour y passer un petit ruban de fil qu'on attache derriere le col pour la soutenir. On a coutume de mettre un peu de cotton attaché avec un fil à son entrée pour modifier l'air, & l'on applique par dessus un emplâtre, une compresse & un bandage percé.

R E M A R Q U E S.

Dans un petit voyage que je fis l'année passée à Genève, je rendis visite à un Physicien fort curieux : il me fit voir un ver de la grosseur d'un cheveu, long d'une aune & demie, qu'il garde fort soigneusement dans de l'eau de-vie ; il me dit qu'un Chirurgien de ses amis l'avoit tiré de la trachée artère dans l'opération de la Bronchotomie : je fus fort surpris lorsqu'en examinant ce ver avec le microscope, je remarquai qu'il avoit la tête d'une vi-

pere, & le reste du corps tout velu.

Je ne doute point que ce petit animal en serpentant dans la canne des poulmons n'ait excité une toux très-violente en irritant les parties par ses allées & par ses venues, & n'ait causé dans la suite du tems une inflammation si considerable qu'il en fallut venir à l'opération.

CHAPITRE XXVII.

De la Fistule lacrymale.

LA Fistule lacrymale est toujours causée par un humeur âcre & salée. Si la matiere des larmes qui s'écoule par les conduits lacrymaux a reçu quelque altération, elle peut bien causer des obstructions dans les conduits qui se terminent à l'ouverture de l'os onguis, sans qu'elle communique son altération aux parties voisines. Je n'appellerai point cet indisposition Fistule, mais obstruction, qui cependant permet à la sérosité de s'échapper involontairement. Ce qu'il faut bien distinguer, parce que l'opération n'est point nécessaire, que l'os onguis n'est point altéré, & que l'opération ne consiste qu'à faire une incision de la maniere que nous

S.ij

le dirons , & à détruire la carie. On emploie dans cette occasion les remedes généraux , & tous les colires propres à desobstruer & à desenflammer ces parties.

Si la matiere qui fait l'obstruction excorie & ulcere legerement les chairs voisines, on pourroit l'appeller fausse Fistule, laquelle cède aux remedes fondans , & propres à consumer la dureté qui survient.

Mais si la sérosité par son acidité excorie cette petite tubercule de chair que les Anciens ont pris pour la glande lacrymale , & les autres parties voisines , il survient un ulcere qui dégenere bien-tôt en Fistule par l'action des parties les plus piquantes & les plus acides , comme j'ai prouvé fort au long dans l'examen des Fistules à l'anus : en telle sorte que cette sérosité impure étant capable de corrosion , carie l'os par son séjour , & bouche le passage des larmes. J'appellerai celle-ci vraye Fistule, qui est toujours précédée par quelque abcès & qui demande l'opération.

Il arrive bien souvent que cette même matiere qui arrose l'œil s'écoule jusques dans le sac lacrymal sans produire son effet ; la raison est qu'elle ne commence que d'entrer dans son premier degré de

corruption ; mais comme ce sac est une production de la membrane intérieure du nez qui est extrêmement spongieuse & pénétrable, elle a assez de force pour le pénétrer , & causer une inflammation qui empêche le passage des larmes , lesquelles s'aigrissent par leur séjour , & deviennent si âcres dans la suite, qu'il en résulte un ulcere fistuleux , ou une espèce de Fistule qu'on pourroit nommer complete , pour la distinguer des autres.

La matiere des larmes n'est pas toujours la cause de cette Fistule comme elle en est l'effet : elle est assez souvent la suite de quelque abcès , ou de l'inflammation même du sac lacrymal , sans que cette prétendue sérosité y contribue en aucune maniere ; elle croupit à la vérité , elle s'épaissit & s'endurcit par la chaleur , elle dégénere en se mêlant avec quelque autre matiere étrangere , & contribue ainsi à sa formation.

Il faut remarquer que dans cette dernière espèce de Fistule, il y a toujours du pus dans le sac lacrymal. La plupart de ceux qui en sont atteints, se pressent tous les jours les côtes du nez pour en exprimer la matiere ; ils évitent ainsi la douleur de l'opération , aimant mieux la porter tout le tems de leur vie.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Opération de la Fistule lacrymale.

NOUS avons déjà dit que l'opération de la Fistule lacrymale consiste à percer l'os onguis, & à rendre le cours de la matiere qui l'entretient aisé, en decapilant les conduits.

Pour cette effet, on introduit la sonde pour reconnoître si l'os est découvert, & s'il est carié, mais particulièrement si son ouverture est bouchée.

Si l'ouverture extérieure de la Fistule ne permet pas l'entrée de la sonde, on la dilate avec un peu d'éponge préparée ou bien on fait une incision avec le bistouri, prenant garde de couper cette petite bride qui fait la réunion des deux paupieres, qui n'est autre chose que le tendon du muscle orbiculaire, lequel fait l'office de ligament; car si par malheur on la coupoit, l'œil resteroit éraillé, qui est une indisposition beaucoup plus fâcheuse & plus difforme que la premiere.

Quand on a fait l'incision, on remplit l'ouverture de charpie sèche pour absor-

ber le sang , & pour dilater les lèvres de la playe , & en voir facilement le fond. L'os étant découvert , on applique des remèdes qui détruisent la carie , s'il y en a , comme de l'euforbe infusé dans l'esprit de vin. Tous les Praticiens ont coutume de percer l'os onguis avec des cautères actuels ; mais outre que cette pratique est douloureuse , & qu'on peut ruiner les parties voisines & les points lacrymaux , c'est qu'elle ne produit aucun effet , parce que l'os est si mince , qu'une légère exfoliation l'emporte : & comme il est presque toujours carié dans cette occasion , je dis que l'air qui l'oblige à s'exfolier par ses mauvaises qualitez , joint à l'âcreté des remèdes dont on se sert pour détruire la carie , sont capables de produire l'effet du cautère actuel. On procure ensuite la suppuration de la playe , & on met au fond de la Fistule des remèdes propres à exciter l'exfoliation de l'os.

Il faut observer qu'avant de faire l'opération , il est nécessaire d'appliquer sur l'œil sain une compresse & un petit bandage pour l'assujettir. Et pour fixer l'œil malade , on se sert d'une petite machine de fer en forme de petite cuillier percée dedans qui est très-utile , non seulement dans cette occasion , mais encore dans plu-

ficurs affections de l'œil : lorsqu'il s'agit de faire quelque opération , il faut remarquer que la concavité de cet instrument s'applique sur l'œil.

S'il survient quelque inflammation à l'œil , on se servira d'un défensif fait avec les eaux de plantin , de rose , blanc d'œuf , huile rosat & tuthie : on continue de s'en servir jusqu'à ce que l'inflammation soit modérée.

Quand l'opération est achevée , on recommande au malade de se coucher sur le dos , afin que la matiere des larmes prenne son cours par l'ouverture qui a été faite. On doit avoir égard à deux circonstances. La première , d'attendre que la carie soit détruite avant que de procurer la génération des chairs. La deuxième , d'empêcher que la cicatrice ne surmonte , ce qui causeroit une difformité très-désagréable. On applique enfin un emplâtre , une compresse , & un mouchoir en biais ; mais comme ce bandage est incommode , on se sert du suivant qui produit deux bons effets : comprime exactement l'appareil dans le lieu où il doit être comprimé , & laisse l'œil découvert & en liberté. C'est une petite branche d'acier , qui va du derriere au devant de la tête , à l'extrémité de laquelle il y a une petite plaque :

plaque d'or ou d'argent , qui par sa vertu de ressort comprime l'appareil; cette branche d'acier est fortifiée par une autre branche qui croise , & qui embrasse les deux pariétaux.

Comme le Chirurgien n'a pas toujours la petite machine d'acier dont on vient de parler , il en pourra faire une lui-même avec un gros fil d'archal. Pour cela il fera deux demi-cercles d'un bon gros fil d'archal , qu'il liera ensemble par le milieu , & pour les appliquer sur le bonnet & sur le sommet de la tête ; un de ces cercles embrassera entièrement les deux pariétaux & les os des tempes , & l'autre cercle embrassera l'occipital & le frontal , & on appliquera sur l'appareil la petite plaque qu'on a faite à un des bouts de la machine. Pour faire cette petite plaque , on tourne en spiral avec une pince un bout de fil d'archal. On fait la plaque grande comme un denier , il faut donner un peu de courbure au fer tout proche de la plaque , afin qu'il fasse plus de ressort. Le fil d'archal est commode , principalement à la campagne, où l'on ne trouve pas des Ouvriers habiles.

R E M A R Q U E S.

Quoiqu'on guérisse toujours la Fistule lacrymale par l'opération, il arrive néanmoins quelquefois qu'après la guérison de la Fistule, les yeux sont encore larmoyans, soit que les matières purulentes aient rongé les canaux lacrymaux, ou qu'ils aient été ruinés par le caustere actuel. C'est pour cette raison que je viens d'en désapprouver l'usage, puisque l'expérience fait voir qu'on guérit presque tous ceux à qui on n'applique point les causteres.

Si l'écoulement involontaire des larmes provient de l'obstruction des conduits lacrymaux & du canal nasal, on appliquera sur l'œil une petite compresse trempée dans l'esprit de vin camphré, aromatisé & corrigé avec l'eau rose; & on purgera le malade avec les hydragogues, observant un bon régime de vie.

Si après l'opération on trouvoit que les lames du nez fussent cariées, on y feroit des injections avec des liqueurs spiritueuses chargées de camphre & de l'euforbe; & s'il se séparoit quelques esquilles, il faudroit avoir soin de les tirer adroitement par le trou de la fistule.

CHAPITRE XXIX.

De la Cataracte.

Ceux qui ont traité de la Cataracte ont partagé leur sentiment, touchant la cause qui la produit. Les uns ont soutenu que ce n'étoit qu'une obstruction de la prunelle formée par la portion la plus visqueuse de l'humeur aqueuse qui est renfermée entre la cornée opaque & l'uvée : les autres croyant mieux rencontrer, ont avancé que c'étoit une taye qui se formoit au devant de l'humeur cristalline. Quoiqu'il en soit, voici comme je conçois que la Cataracte se peut former.

Tout le monde convient que toutes les parties sont formées dès la première conformation, & l'on peut faire voir par ce principe incontestable qu'il ne s'engendre jamais de kiste ni de membrane absolument contre nature, & que ces kistes & ces Cataractes qui naissent si fréquemment, ou pour mieux dire, qui paroissent, & qui deviennent sensibles à nos yeux, ne sont que des développemens des membranes & des petites pellicules qui

composent les parties ; d'où je conclus que la Cataracte ne commence à se former que par une petite pellicule qui se détache du cristalin, & qui flotte dans l'humeur aqueuse qui la promène à droite & à gauche, selon les divers mouvemens qu'on donne à l'œil.

Ce que nous n'aurons pas de peine à concevoir, si nous considérons que cette humeur n'est qu'un composé de plusieurs petites pellicules appliquées les unes sur les autres, & qu'il est aisé de développer après qu'elle est cuite : en sorte que si on abbat la Cataracte lorsqu'elle est entièrement formée, on change en quelque manière la figure du cristalin, c'est à dire, de convexe qu'il est, il s'applatit.

Or cette humeur n'étant plus aussi convexe qu'elle doit être, il doit s'ensuivre une foible réfraction, & par conséquent quelque confusion: je veux dire que les rayons qui partent de chaque point visible d'un objet, & qui entrent dans l'œil à une certaine distance, ne sont jamais assez-tôt rompus, à cause de l'applatissement du cristalin, pour se pouvoir réunir, lorsqu'ils parviennent à la rétine, ce qui fait que nous voyons l'objet confusément.

On remédie à cet inconvénient par le

moyen d'un verre convexe qui regle la distance qui est nécessaire pour que la réfraction soit favorable, & que la rétine se trouve justement à la réunion des rayons qui peignent en mignature sur cette toile l'image de l'objet. De là il s'ensuit que ceux à qui on a abbatu la Cataracte, n'apperçoivent jamais les objets aussi distinctement que les autres.

Lorsqu'elles commencent à se former, & qu'elles conservent encore quelque peu de leur transparence, on voit l'objet comme au travers d'un nuage ; alors on leur donne le nom de suffusions. Cette pelli-cule change de couleur & de consistance, & devient plus ou moins épaisse, suivant la nature du suc dont elle est arrosée, & le mélange des humeurs qui la rendent opaque & impénétrable à la lumière. C'est ce qui établit toutes les différences des Cataractes. Il y en a de blanches, de couleur plombée, de vertes, de jaunes, de couleur de perle, d'eau marine, ou de fer bruni.

Les unes sont laiteuses comme les blanches, les autres sont plus endurcies, plus minces, plus desséchées, & par conséquent plus capables de supporter l'aiguille comme celles de couleur de perle ou de fer bruni; au contraire les noires, les

vertes & les jaunes sont épaisses, extrêmement adhérentes, & très-difficiles à abba-
tre.

Il y en a d'autres qui sont dures comme du parchemin, & qui ont une vertu de ressort; ce qui fait qu'après qu'on les a abbatues, elles remontent aussi-tôt. Les laicteuses ne scauroient résister à l'aiguille, à cause de leur peu de consistance & de leur fluidité.

On connoît quand les Cataractes sont en état d'être abbatues, lorsqu'en dilatant la prunelle, & en se frottant l'œil, elles restent fixes sans aucun mouvement.

Si les rayons d'une chandelle qui passent au travers d'une phiole pleine d'eau ou d'une boule de cristal, font appercevoir des couleurs au malade, la Cataracte n'est pas encore formée.

Je ne parle point ici de la cause des altérations qui arrivent au cristalin, ni des differens changemens des Cataractes. J'aurois été obligé de parler de la nature des couleurs, c'est ce que le tems ne m'a pas permis; je passe à l'opération.

On fait asséoir le malade dans un lieu bien éclairé, un serviteur lui soutient la tête par derriere, ayant soin de couvrir l'œil sain pour empêcher que l'autre ne

tourne de côté & d'autre. On commande au malade de tourner l'œil du côté du nez. La petite machine qui est décrite dans l'opération de la Fistule lacrymale fera fort utile ici pour arrêter l'œil. L'Opérateur, d'une aiguille ronde ou plate emmanchée, perce la conjonctive près de la cornée du côté du petit angle. On en apperçoit la pointe au travers de l'humeur aqueuse, on la porte au dessus de la Cataracte, & on tâche de l'abaisser doucement, la tenant un peu de tems sujette avec l'aiguille.

Si le malade distingue les objets, c'est un signe que la Cataracte est abbatue, mais si elle revient en son premier état, on est obligé de réitérer l'opération, & de l'assujettir plus long-tems avec l'aiguille. Après qu'on l'a réitérée, on applique sur l'œil un colire fait avec l'eau de plantin, l'eau rose & le blanc d'œuf, une compresse & un mouchoir en biais.

Quoique l'on n'ait fait l'opération qu'à un œil, il les faut bander tous deux, parce qu'il faut empêcher pour un tems le mouvement de l'œil auquel on a fait l'opération, de peur que la Cataracte ne remonte. Pour cela on plie en biches un grand linge fin; on applique le milieu de ce linge sur les deux yeux, on passe

les deux bouts derrière la tête, on les ramene par devant, & on les attache avec des épingles aux côtes de la tête.

R E M A R Q U E S.

Il se forme quelquefois extérieurement une espèce de Cataracte au grand angle de l'œil, que les Chirurgiens appellent l'ongle : cette membrane est épaisse, dure & de la couleur des ongles, elle couvre une partie de la conjonctive. Si elle n'est adhérente qu'au coin de l'œil, on glisse par dessous une petite aiguille courbe, enfilée d'une soie, avec laquelle on tire doucement la membrane, pour en détacher les adhérences avec une lancette, sans intéresser la cornée, & on se sert des colires ordinaires.

CHAPITRE XXX.

Du Polype.

POUR avoir une idée de la génération du Polype, il n'y a qu'à se ressouvenir de ce que nous avons avancé en parlant de la cause du sarcoma, & faire en même tems quelque réflexion sur la

Structure de la partie , je veux dire sur la nature de la membrane intérieure du nez qui est très-épaisse , spongieuse , pénétrable , abreuvée , & enduite actuellement d'une humeur tenace & gluante, qui font toutes les conditions requises & nécessaires pour nous faire soupçonner qu'elle contribue beaucoup à la formation du Polype , parce que ses porosités sont tellement disposées , qu'elles ne donnent passage qu'aux parties du sang les plus crasses & les plus spongieuses , & très-capables de produire quelque excroissance.

Pour bien expliquer cette génération , il ne faut qu'admettre un peu plus de chaleur & d'intempérie dans le sang : l'intempérie augmente le mouvement & l'exaltation de ces parties visqueuses, & la chaleur les fixe & les condense en dissipant leur humidité. Il ne faut donc pas s'étonner si leur abondance & leur profusion vers une partie spongieuse fournissent la matière d'un Polype.

Cette humeur , dis-je , toute agitée qu'elle est , s'arrête dans le tissu de cette membrane , elle étend les vaisseaux , elle gonfle les glandes , elle dilate les canaux excrétoires, & oblige toutes ces parties à s'élever en bosse , tant par sa con-

substance épaisse que par sa trop grande intempérie, qui fait qu'elle ne se trouve plus en état de passer au travers des porosités des vaisseaux qui la contiennent ; c'est ainsi qu'elle se congèle, & qu'elle se change par une chaleur étrangère en une substance fongueuse & carcinomateuse ; de sorte que par l'abord & la présence d'une nouvelle matière, le Polype grossit insensiblement, jusqu'à ce qu'il soit entièrement formé.

Entre les Polypes, les uns sont schi-
reux, & les autres douloureux. Il y en a
qui se convertissent en ulcères chancreux,
qui sont pour l'ordinaire des suites de
quelques maladies vénériennes négligées,
dont le levain se cantonne & se niche en
divers recoins du corps où il séjourne pen-
dant un tems considérable sans se manifest-
ter, ni sans produire son effet.

Il s'en trouve de blancs, de mols & de
rouges, ceux-ci sont les moins adhérens
& les plus faciles à guérir. L'opération
ne se pratique point aux douloureux ni
aux schi-
reux : les douloureux sont de
difficile guérison, les schi-
reux souffrent
mieux l'action des remèdes caustiques.

Ceux qui s'ulcèrent & qui deviennent
chancreux, sont quelquefois domptés par
les remèdes qu'on employe pour la ve-

role. La guérison des mols, des blancs & des rouges, particulièrement lorsqu'ils ont du corps & qu'ils grossissent considérablement, s'accomplit aisément par l'opération ou par les remèdes cathartiques.

L'opération consiste à pincer le Polype jusques dans sa racine avec une espece de pincette particuliere, qu'on tourne de côté & d'autre, & tirant peu à peu, on arrache le Polype avec ses racines. Quand on l'a arraché, le malade attire du vin dans le nez; s'il survient quelque hémorragie, on introduit des poudres astringentes pour absorber le sang, & pour dessécher l'ulcère. Il y en a qui sont quelquefois si considérables, qu'ils occupent en partie le détroit de la gorge, & empêchent la respiration & la déglutition: dans cette occasion on tâche de les arracher par la bouche avec des pincettes courbes.

REMARQUES.

Il faut observer que s'il y a des Polypes qui bouchent les deux narrines, & qu'ils soient durs, chancreux, livides, puants & douloureux, la salivation sera d'un grand secours dans cette occasion,

sans toutefois négliger les topiques adoucissans : car il seroit dangereux de les irriter par des remèdes trop âcres. Si après l'opération la cause étoit entièrement détruite, & qu'il restât encore quelque carnosité, alors on la pourroit arracher ou la consumer avec des caustiques.

L'appareil consiste à mettre une tente de linge fin dans le nez, laquelle sera couverte d'un suppuratif, ou de quelques poudres rongeantes pour consumer ce qui peut rester de Polype dans le nez. Mais il faut que les poudres caustiques ne soient mises sur la tente que d'un côté, car si on les appliquoit sur toute la tente, le corrosif rongeroit le cartillage qui sépare le nez en deux parties. Afin d'éviter ce désordre, on mettra une petite compresse tout au long du cartillage ; & ensuite la tente qu'on soutiendra avec une petite bande qu'on appliquera sur le nez, & dont on fera monter les bouts sur la tête, où on l'attachera au bonnet.



CHAPITRE XXXI.

*Des playes de la tête , au sujet
du trépan.*

NOU s'avons fait observer au commencement de ce Traité , qu'une playe simple de tête se peut guérir par la voye de future , ou par le bandage unifiant , à moins que la perte de substance ne fût considerable.

Mais si la playe est compliquée , c'est-à-dire , que si outre les parties extérieures , le crane , la dure-mere , ou la substance même du cerveau sont offensés , le Médecin & le Chirurgien doivent suspendre leur jugement , & rappeler en même-tems leurs idées & leurs connoissances pour prévenir les fâcheuses suites d'une maladie , dont la cause & les symptomes sont si dangereux & le plus souvent mortels.

Le crane peut être fracturé , la dure-mere peut être piquée , coupée , rompue , déchirée , comprimée & tendue , & le cerveau coupé , emporté , ébranlé , ou rempli de quelque matiere épanchée.

Le crane peut être offensé en deux ma-

nieres, par incision, ou par contusion. HYPOCRATE a établi cinq especes de fractures, qu'il a nommées fente, contusion, incision, enfongûre & contre-fente.

Que la fente soit oblique ou perpendiculaire, elle ne renferme qu'une difference, qui est de bien distinguer s'il n'y a qu'une table de fendue, ou si elles le sont toutes deux.

La contusion est de deux sortes, l'une ne détruit point la continuité. Hypocrate la nomme *thlasis*, ou *phlasis*: ce n'est qu'un enfoncement de l'os sans être rompu.

Elle arrive, suivant Hypocrate, au crane des enfans qui ont encore les os mols & tendres: cette enfongûre se fait de la même maniere que celle qui arrive à un pot d'étain.

L'autre espece de contusion détruit la continuité. Dans celle-ci les os sont égaux & contigus, c'est une simple fente qui s'étend toujours au delà de l'endroit où le coup a porté. Si elle est apparente on la nomme *rogmé*: si elle est insensible, on l'appelle *Triakismos*, ou fente capillaire.

L'incision est de trois sortes, *eccopé*, *diacopé* & *apokeparnismos*. *Eccopé* est une incision perpendiculaire de l'os sans

emporter la piece, n'y laissant que la marque. Hypocrate la nomme *hedra*, les Latins *vestigium* ou *sedes*, & les François vestiges ou siège. Diacopé est lorsque le coup porte obliquement & qu'il profonde avant dans la substance de l'os sans l'emporter: & *apokeparnismos* est quand la piece est entierement enlevée.

L'enfonçûre détruit l'égalité & la contiguité de l'os. Hypocrate la nomme *esphlasis* ou *enthlasís*, enfonçûre ou fracture avec esquille. Il en fait de trois especes, *ecpiesma*, *angisoma* & *camarosis*.

Epiesma en Grec est une enfonçûre du crane où les esquilles pressent la dure-mere. *Angisoma* est un enfoncement par le moyen duquel il se sépare une esquille qui passe sous l'os sain. *Camarosis* ou voûture est la troisième espece: on en établit de cinq sortes.

Dans la premiere une partie de l'os s'enfoncée en se cassant, & l'autre se relève. Dans la deuxième, l'os s'enfoncée sans aucune fente: celle-ci n'arrive qu'aux enfans, comme j'ai expliqué ci-devant.

La troisième est une contusion où les bords sont enfoncés, & le milieu de l'os reste élevé comme une espece de voûte, laissant du vuide par dessous.

La quatrième enfonçure se relève d'elle-même; celle-ci se remarque encore dans le tems que les os sont membraneux, parce qu'ils conservent une espèce de ressort jusqu'à ce qu'ils commencent à s'ossifier.

Enfin la cinquième espèce de *camarosis* est lorsque la seconde table de l'os s'enfonce, & que la première se remet en son premier état. Cette dernière ne peut encore arriver que dans l'enfance par les raisons que nous venons d'avancer.

La contrefente ou contre-coup qu'Hypocrate a établi sans fondement, arrive en même os, en divers os, & en différentes tables; en même os, quand la partie supérieure est frappée, & que l'inférieure se casse; en divers os, lorsqu'on tombe sur l'occipital, & que le coronal se fracture en différentes tables, quand la première est frappée & que la seconde se casse.

Ce sont trois exemples chimeriques & entièrement contraires à la structure de la partie: si nous voyons arriver des blessures de tête de cette nature dans les commotions du cerveau, ce n'est point par un contre coup, comme a prétendu Hypocrate, mais par de véritables rechûtes. En

En effet il est aisé de voir que quand un homme qui a perdu la connoissance est revenu de cette perte, il est encore tout étourdi, & peut ainsi retomber deux ou trois fois, & se faire de nouvelles playes ; car il est impossible qu'une machine composée de plusieurs pieces, comme le crane, puisse se casser dans un endroit opposé à celui qui a reçu l'impression, puisqu'il est constant que le coup s'amortit dans toute la circonférence de l'assemblage, & que le diploé empêche que l'ébranlement ne se communique jusqu'à la table intérieure.

Mais sans embarras & sans se tromper, on peut dire que le crane peut être fendu, enfoncé, brisé, coupé, ou emporté.

S'il est fendu, la fêlure est apparente ou presque insensible : qu'elle soit apparente, ou non, rien n'est capable de nous donner des marques convaincantes qu'elle pénètre, qu'il y a du sang répandu sur la dure-mere, que les signes qui succèdent.

L'usage de l'ancre, des rugines, & du mouchoir dans la bouche, retenant son haleine, est absolument inutile, puisque le diploé confond & empêche qu'on ne puisse reconnoître si elle regne jusqu'à

la dure-mere; outre que la pratique des rugines ne fera jamais approuvée par les bons Praticiens, non seulement parce qu'elle ne nous en donne aucune connoissance, mais encore parce qu'il reste une déperdition de substance & une difformité.

S'il est enfoncé, il presse la dure-mere & cause plusieurs accidens que nous allons examiner.

S'il est brisé, ou les esquilles sont séparées du crane, ou elles y sont encore attachées: de l'une & de l'autre maniere, la dure-mere peut être comprimée, piquée ou déchirée, & le cerveau blessé, ou du moins il peut s'épancher du sang sur ces parties.

Dans toutes ces occasions, je dis que si la fracture ne permet pas qu'on réduise les pieces d'os à l'uni les unes des autres, & qu'on donne issue aux corps étrangers qui pourroient alterer la dure-mere, on doit sans hésiter faire l'opération, pourvû qu'on ait vû précéder quelques fâcheux symptomes; autrement la mort s'ensuivroit.

S'il est coupé ou emporté, c'est avec fracas d'os, ou sans fracas: si l'incision, par exemple, ne pénètre pas, & qu'il n'y ait qu'une portion d'os emportée, les sui-

tes ne sont pas dangereuses ; mais si elle approfondit, & qu'il y ait quelques esquilles de séparées qui percent la dure-mere, si on n'y met ordre au plutôt, on est en danger de perdre la vie.

Si la dure - mere est enflammée, soit par du sang épanché, soit par quelque piqueure, compression, tension, déchirement, coupure ou ruption, on ressent d'abord une douleur & une pesanteur à la partie, les yeux deviennent bouffis & enflammés, le visage rouge & enflé, le malade est assoupi, la fièvre s'allume, il a le poulx dur avec des frissons, & le sang sort souvent par le nez, par les oreilles & par la bouche, de même que dans les grandes commotions du cerveau.

On connoît que la dure-mere est piquée ou déchirée, quand il y a quelques esquilles pointues, ou quelques pieces d'os raboteuses qui la pressent.

On est persuadé qu'elle est comprimée & tendue quand les os sont enfoncés, & comme appliqués contre sa surface, ou que les pieces d'os sont rompues, se sont écartées, ou enfin qu'il y a du sang épanché qui lui est à charge.

On est convaincu qu'elle est coupée lorsque la figure de l'instrument dont

on s'est servi est tranchante, & que la fracture est d'une grande étendue. Mais si l'os n'est seulement que fêlé, & qu'il y ait du sang répandu sur la dure-mere, il n'y a que les signes que nous venons de décrire, & lesquels je vais expliquer, qui nous en puissent donner des indices certains. Je ne répète point ici l'explication de la douleur.

La pesanteur vient du sang épanché sur la dure-mere; car comme elle doit s'élever & suivre les mouvemens du cerveau, si ce poids ne lui donne pas la liberté d'obéir, & si le cerveau trouve de la résistance, son mouvement doit être en partie interrompu. Or comme le mouvement du cerveau dépend de celui des artères, l'impulsion du sang ne suffisant pas pour soulever la substance du cerveau, & le poids qui est au dessus, son cours doit être ralenti en cette partie, & la pesanteur doit s'ensuivre.

Les yeux deviennent bouffis & enflammés. Pour expliquer ce phénomène il n'y a qu'à se ressouvenir que les sinus de la base du crane, sont des productions de la dure-mere, & qu'ils reçoivent tout le résidu du sang qui vient des veines qui se distribuent au globe de l'œil. Cela étant, il est évident que si la dure-mere

souffre quelque inflammation, elle la doit communiquer aux sinus, & s'opposer au retour du sang que les veines doivent verser dans ces petits réservoirs; & comme le sang arteriel fait effort pour se dégorger, il faut nécessairement que le globe de l'œil qui est pressé par deux liqueurs, par le reflux de l'une & l'arrivée de l'autre, s'enfle, grossisse & s'enflamme.

Pour ne pas confondre l'inflammation de l'œil avec celle des paupieres, il faut considérer que celle qui arrive au globe de l'œil vient de l'inflammation de la dure-mere, & celle des paupieres de l'inflammation du péricrane, parce que la membrane intérieure des paupieres en est un allongement.

Nous remarquons que l'inflammation des yeux ne se manifeste quelquefois que le troisième, quatrième, ou cinquième jour: cela ne peut provenir que du long trajet qu'il y a de l'inflammation au sinus de la base du crane, & du plus ou moins de progrès qu'elle fait pendant cet intervalle de tems.

Le visage devient rouge & bouffi, parce que l'inflammation de la dure-mere oblige une partie du sang qui monte à la tête par les carotides internes, à regorger

à l'endroit qu'elles percent la dure-mere, dans les parties voisines & dans les carotides externes : ce qui est d'autant plus vrai, que nous sçavons que toutes les parties du visage s'enflent & rougissent peu de tems après l'inflammation, & qu'elles sont arrosées d'un grand nombre de vaisseaux sanguins. C'est par la même raison qu'il sort du sang par le nez, par la bouche & par les oreilles ; car outre que le coup qu'on reçoit trouble toute l'économie du cerveau, il est à présumer que le sang s'y porte d'ailleurs en abondance, il se peut bien rompre quelques petits vaisseaux capillaires par les grandes distentions qu'ils souffrent.

Le malade est assoupi. Pour expliquer cette espece de létargie, on doit encore recourir à l'inflammation de la dure-mere, & au sang qui est arrêté dans ses sinus, ou du moins à la lenteur de son mouvement, soit que le sang artériel ne se mêle plus avec le sang grossier qu'ils contiennent, soit que l'inflammation de la dure-mere s'augmente, il arrive que le poids du sang renfermé dans ces réservoirs presse la substance blanche, & les nerfs qui se distribuent aux organes des sens, & rend par ce moyen la tête pesante. Il faut observer que cette espece de lé-

thargie n'est pas si profonde que celle qui arrive lorsque la matière est épanchée sur le cerveau, comme nous dirons dans son lieu.

La fièvre s'allume par l'inflammation & la douleur; car il il suffit qu'une goutte de sang corrompue soit chariée dans la masse du sang pour la produire.

Le poulx est dur. Pour expliquer ce phénomène, il faut considérer que dès la sortie du crane, la dure mere accompagne les gros cordons de nerfs dans leur route, & que l'inflammation & la grande tension qu'elle souffre sont capables de rétrécir toutes les petites gaines membraneuses qui les enveloppent, & d'empêcher par conséquent que les esprits ne coulent avec liberté dans les fibres du cœur. De sorte que son ressort étant affoibli par le défaut de leur distribution, il ne faut pas s'étonner s'il ne pousse plus le sang dans les artères avec la même force & la même vigueur qu'auparavant, & si le poulx est profond dans cette occasion.

Les frissons qui accompagnent la fièvre, ne peuvent provenir que de la matière purulente qui forme l'abcès, & de la disposition qu'elle a à s'arrêter & à picoter les membranes dans le tems que les vei-

mes s'en chargent pour la porter au cœur, & de là dans toutes les parties ; & comme la plûpart des membranes sont charnues, & que chaque muscle a sa membrane particulière qui jette un million de filets membraneux qui se répandent dans le corps du muscle, & qui enchaînent toutes les petites fibres charnues les unes aux autres, il y a lieu de penser que les esprits venant à couler tumultueusement dans ces fibres à l'occasion du mouvement qui leur a été imprimé, excitent des frissons qui sont autant de petits mouvemens convulsifs.

Le cerveau peut être offensé par un ébranlement, ou une grande commotion de tête, par du sang épanché dans sa substance, ou par quelque blessure particulière.

Si la commotion est grande, sans toutefois qu'il y ait quelque vaisseau rompu, on tombe par terre, on perd la connoissance, le sentiment & le mouvement, on rend du sang par le nez, par la bouche & par les oreilles, les excréments & les urines sortent involontairement, on tombe en défaillance, & on vomit quelquefois tôt & quelquefois tard.

Si on tombe par terre, c'est une marque évidente que les esprits son non-seulement

seulement en desordre dans le cerveau , mais encore , que la commotion a violenté les filets nerveux de la substance blanche , & qu'elle a ébranlé si rudement le cerveau , que le cours des esprits animaux a été supprimé. Or comme le ressort & le mouvement tonique des muscles qui tiennent à plomb nos os les uns sur les autres , & qui soutiennent toute la machine , ne dépendent que de l'influence des esprits qui passent des nerfs dans nos muscles , si par malheur ces cordes viennent à se débander & à se relâcher par le défaut de ces mêmes esprits , il faut que la machine tombe.

On perd la connoissance , parce que le cours des esprits est interrompu dans le cerveau , & qu'ils ne sçauroient plus se porter aux organes des sens. Or comme les fonctions des sens dépendent du cours des esprits dans les nerfs , ce n'est pas merveille s'il ne se fait plus d'impression des objets extérieurs sur nos sens , & si nous ne sommes plus en état de les distinguer. Ce phénomène est une suite du précédent.

On rend du sang par le nez , par la bouche & par les oreilles. Pour expliquer ce symptome , il faut considérer que ces parties sont rudement secouées dans

le temps de l'assaut , que le sang & les esprits sont arrêtés dans le cerveau , & que les gros cordons de nerfs qui passent à la sortie du crane entre les branches des artères carotides & vertebrales , leur impriment un mouvement si violent dans le temps de la secousse , qu'ils obligent le sang artériel à retourner sur ses pas , & à regorger dans les carotides externes : desorte que celles-ci recevant presque tout le sang qui monte à la tête , tant de la part de l'inflammation que de l'ébranlement des nerfs , il faut nécessairement qu'il se rompe quelques vaisseaux capillaires.

On rend les excremens & les urines involontairement , parce que les esprits ne se portent plus dans les sphincters de l'anüs & de la vessie , non plus que dans les autres parties , ce qui fait qu'ils perdent leur ressort , & qu'ils permettent la sortie des matieres. Les mouvemens du cœur ne sont foibles & languissans dans la défaillance que par le défaut de ces mêmes esprits.

On vomit à l'instant ou quelque temps après : si on vomit d'abord , c'est une marque que l'ébranlement n'a pas été des plus rudes , & que le cours des esprits n'a pas été long-temps interrompu , puisque

l'impulsion du sang en a rompu les digues , & les a forcés à reprendre leur cours , & à s'élancer avec tant de vitesse dans le ventricule , qu'ils excitent ce premier vomissement , dans lequel on ne rend que les alimens.

Mais si les esprits sont long-temps retenus , c'est un signe que la secousse a été très-rude , & que la figure du cerveau est vitiée , puisque nous voyons que lorsqu'ils sont en pleine liberté , ils accourent avec précipitation dans les tuniques du ventricule & des intestins , qui par leur mouvement déréglé & vermiculaire obligent la bile qui s'écoule dans leur cavité , à forcer le pilore , & à passer dans celle du ventricule , d'où elle est chassée par la puissante contraction de ses fibres charnues.

Il faut remarquer que ce dernier vomissement où l'on rend de la bile , est beaucoup plus violent que le précédent , & que le malade reprend ses forces , sa vigueur & ses mouvemens ordinaires. Voilà les accidens qui accompagnent immédiatement la commotion du cerveau.

Il est présentement très-important de bien examiner ceux qui arrivent quand le cerveau est blessé , & qu'il y a du sang ou du pus épanché dans sa substance. C'est

tantôt un effet de la commotion qui a rompu quelque vaisseau, & tantôt un effet du coup qui a piqué ou coupé la dure-mere, & qui a pénétré ou emporté le cerveau, ou bien c'est du pus qui est entre la dure & pie meres, qui s'épanche sur le cerveau. Dans tous ces cas, la fièvre survient avec des redoublemens & des frissons accompagnés de vomissement, de convulsions, de délire, de léthargie & d'apoplexie, & par dessus cette foule de symptomes le foye ou les poulmons s'abcedent : ce qui se connoît par une douleur fixe aux côtez de la poitrine ou dans la region du foye, & par des frissons réitérés.

Quant à la fièvre & aux redoublemens, qui surviennent, il n'est pas difficile de rendre raison de cette fermentation extraordinaire, pour peu d'attention que nous fassions sur les changemens de corruption qui arrivent à la matiere qui est épanchée dans la substance du cerveau.

On ne doit pas douter qu'elle ne devienne impure, qu'elle ne s'aigrisse plus ou moins suivant le séjour qu'elle y fait, que les veines ne s'en chargent de temps en temps, & qu'une partie ne passe dans le cœur, dans les poulmons & dans tous les autres organes, qui par les

mouvemens continuels la triturent & la broient en mille petites parcelles , qui accélèrent vivement le cours impétueux du sang , qui causent le trouble & la perturbation des esprits , qui marchent en déroute , qui précipitent les mouvemens du cœur , & qui augmentent la fièvre , & lorsque cette matière étrangere, qui est à charge au cerveau, a acquis quelque degré de corruption , & qu'elle s'est rendue propre à circuler avec le sang vénal, cette matière , dis-je, recevant les mêmes altérations & triturations que nous venons de supposer , donne au sang un branle plus sensible , lui imprime un mouvement beaucoup plus violent, & le met dans une effervescence beaucoup plus grande , d'où dépend la force des redoublemens de la fièvre. Ainsi toutes les fois que le sang s'en charge , les redoublemens qui sont comme périodiques se renouvellent.

Il est aisé de comprendre par toutes les raisons que je viens d'avancer qu'il n'y a guères de partie ni recoin dans le corps où cette matiere purulente ne se fasse sentir : elle picote les nerfs , elle irrite les membranes , elle transmet son action sur le ventricule , elle se niche tantôt dans un muscle & tantôt dans un autre , &

cause des frissons , des vomissemens & cette vicissitude de mouvemens déreglés & convulsifs , qui manifestent que la masse du sang est bien opprimée, que le cours des esprits est très-agité, & que le délire & la léthargie doivent s'ensuivre.

Le délire est un effet de la grande inégalité du cours du sang , dans les redoublemens de la fièvre , & de la matiere épanchée qui commence à pénétrer & à corrompre la substance du cerveau. L'inégalité du cours du sang dans le temps des redoublemens , régle l'irregularité du cours des esprits dans les parties , & la matiere extravasée ronge par son acrimonie les vaisseaux & les filets nerveux de la partie blanche , & met les esprits en dérouté dans les muscles , dans les organes des sens & dans les traces du cerveau , où les idées sont réveillées avec déreglement & confusion.

La léthargie s'ensuit lorsqu'il y a beaucoup de sang répandu sur le cerveau & qu'il est dans son dernier degré de mouvement & d'exaltation. La pesanteur du sang épanché presse le cerveau, & le grand mouvement du sang fait que les parties grossieres se débarrassent des subtiles , qu'elles s'engagent à l'entrée des pores des glandes , & qu'elles ferment le passage

aux esprits , en sorte que le cerveau se trouvant oppressé par le poids de la matière , le malade tombe dans un profond assoupissement. Mais dans le temps que cette matière extravasée se dissipe , & que les parties grossieres qui sont comme autant de digues , se dérangent par l'impulsion du nouveau sang , les esprits s'élancent dans les parties avec tant de vivacité & de confusion, qu'ils renouvellent la phrénésie qui succede à la léthargie : de même que la léthargie succede au délire. Il faut remarquer que dans cette espece de léthargie , les yeux sont quelquefois ouverts & troublés.

Enfin il arrive que le sang se porte au cerveau avec tant d'impetuosité & que la matière épanchée s'y amasse en si grande abondance , qu'elle interrompt par sa pesanteur le cours des esprits , & contraint les sinus de la dure-mere de regorger de toutes parts , en sorte que les artères ne pouvant se dégorger dans les veines ni dans les sinus , le cerveau se trouve si pressé en tant d'endroits , que le blessé tombe en apoplexie , ce qui nous fait connoître que la mort n'est pas loin , & qu'il n'y a plus de ressource.

Le foye ou les poulmons s'abcedent dans les grandes blessures de tête par l'arrivée

du pus qui vient du cerveau, dont la masse du sang est empreinte. On a rendu raison au Chapitre de l'Empyème de la formation de l'abcès du poulmon.

Pour avoir une idée de celui du foye , on ne sçauroit se fonder sur des raisons plus solides qu'en examinant sa structure par rapport à celle des autres viscères qui sont renfermés dans le bas ventre.

Le foye est le plus grand & le plus considerable de tous les viscères , c'est une glande conglomérée dénuée de fibres charnues , arrosée d'un nombre prodigieux de vaisseaux sanguins , entre lesquels la veine-porte fait l'office d'artère & la circulation par consequent y doit être très lente , outre que l'on est persuadé que les petites glandes qui le composent , séparent une liqueur qui est extrêmement gluante & visqueuse de sa nature ; qui sont toutes les conditions requises & nécessaires pour retenir une matière qui d'ailleurs a beaucoup de disposition à s'arrêter , & à causer du desordre : de sorte qu'après que le cœur & les autres organes l'ont préparée & mise en état de produire son effet, elle se répand dans toute sa masse du sang, & comme le foye reçoit un grand nombre de vaisseaux, il s'ensuit que l'artère hépatique & la veine-porte qui se distri-

buent dans toute sa capacité, étant chargés de cette matière, l'éparpillent & la sèment par toute sa substance, & après en avoir farci chaque grain glanduleux, suivant sa disposition & les différentes altérations qu'elle reçoit dans ce parenchime, elle le pourrit ou le rend entierement schirreux. Il faut remarquer que l'hydrophilie de tête est presque toujours suivie du même accident, & que dans ces sortes d'abcès les frissons cessent ordinairement quelques jours avant la mort.

On conjecture que le cerveau est altéré lorsque la fracture est grande, & que quelques-unes des fonctions animales sont dépravées; car comme nos actions dépendent des fonctions du cerveau, lorsqu'elles sont empêchées elles marquent qu'il est offensé. Il faut observer que dans tout ce que je viens de proposer touchant les blessures du cerveau, je n'y ai point compris le cervelet; je suis persuadé que l'animal meurt subitement dès que la substance centrée du cervelet est piquée, emportée ou opprimée, parce que les nerfs qui fournissent les esprits pour les fonctions des parties vitales & naturelles, en prennent immédiatement leur origine. C'est sans doute la raison qui a obligé la nature à prendre tant de soin & de précaution.

pour conserver cette partie si précieuse à la vie. Elle l'a placée au dessous des deux avances postérieures du cerveau, de peur qu'elle ne fût intereillée dans les grands fracas qui arrivent en divers endroits de la tête : elle l'a séparée du cerveau par une cloison membraneuse très-forte & très-épaisse pour empêcher que dans les divers ébranlemens elle ne fût comprimée par ses deux lobes postérieurs. Enfin elle l'a recouvert par derrière d'une piece osseuse, très-dure, très-épaisse & très-irreguliere, pour la défendre des injures du dehors, & la mettre à couvert de tout ce qui est capable de l'offenser.

Il faut remarquer que plus les blessures du cerveau approchent de la moëlle allongée, plus elles sont mortelles, parce que tous les filets du nerf de la substance blanches'y réunissent, & qu'on en divise une quantité considerable.

Tout cela regarde le pronostic des playes de tête ; mais pour en parler plus au long, il n'y a qu'à considerer la nature de la playe, & en examiner les accidens.

Si la fracture est faite par un instrument tranchant, elle n'est pas si dangereuse que celle qui est faite par un instrument pointu, ou qui est causée par une chute ou quelque instrument contondant, qui ne

peut rompre le crane sans une grande violence qui est toujours suivie d'une fâcheuse commotion : mais si elle est faite par quelque arme à feu, elle est toujours mortelle , à moins que la balle ne froisse ou n'emporte seulement qu'une portion du crane sans offenser le cerveau.

On sçait que les playes contuses de la tête sont simples ou composées ; que celles-ci sont les plus fâcheuses , parce qu'elles sont accompagnées de fracture : si une playe simple avec contusion est superficielle , elle se guérit avec les remèdes résolutifs comme l'échymose : si elle est pénétrante , elle demande la supuration. Si le pericrane se trouve froissé, & qu'il souffre quelques divulsions, les paupieres s'enflamment , & il survient les mêmes accidens qu'aux blessures des tendons. Pour remédier à cet inconvenient , on n'a qu'à couper le pericrane jusqu'à l'os , & panser la playe comme à l'ordinaire.

Il arrive quelquefois que le crane se fracture sans que les tégumens soient divisés. La raison est qu'étant fait d'une matière dure & fragile , il ne sçauroit résister à la fureur du coup , comme les corps qui obéissent par leur mollesse , & peut se briser de même qu'une épée que l'on casse dans son fourreau , sans qu'il soit

endommagé. Et en ce cas on fait une incision sur la fracture, plus ou moins grande, suivant qu'on le juge à propos, avec cette circonstance, qui est de ne pas trop appuyer l'instrument sur la fracture, principalement si elle est considérable, de peur d'offenser le cerveau.

Le pronostic des playes de tête dépend encore de la bonne ou mauvaise disposition du sujet, de la violence du coup & de la force de celui qui la porte avec plus ou moins de vigueur.

Une fracture qui conserve son égalité, n'est pas si périlleuse que celle qui est avec rupture de pièces séparées qui pressent ou piquent les parties qui sont au dessous, particulièrement quand elles sont engagées & couchées les unes sur les autres, parce que la compression est beaucoup plus forte, & que la dure-mère souffre davantage : outre que si le crâne est ainsi brisé, c'est toujours un indice que le coup a été assez violent pour ébranler le cerveau.

Si la dure-mère est rompue par des esquilles, la playe ne peut être que très-pernicieuse à cause du sang répandu sur le cerveau, & de l'inflammation & tension qu'elle souffre. L'inflammation de cette membrane tend souvent à la mortifi-

cation , à raison de la dureté & de la sensibilité.

Les commotions du cerveau se guérissent rarement si elles sont grandes , puisqu'il est impossible d'en faire sortir la matière qui s'y est épanchée.

Remarquez que si le vomissement survient dans le tems du délire & de la léthargie , c'est un signe mortel ; & s'il survient des horreurs irregulières , c'est une marque que le sang extravasé se pourrit , & qu'il corrompt la substance blanche du cerveau.

Les playes de la partie cendrée du cerveau ne sont pas toujours mortelles , principalement quand la grandeur de l'ouverture facilite l'entrée des remèdes , à moins que le cerveau n'ait été rudement secoué , au lieu que si elles pénètrent jusqu'à la substance blanche , elles sont toujours mortelles , non seulement parce que les principes des nerfs sont blessés , mais aussi parce que nous ne sçaurions pénétrer jusqu'à cette substance sans couper de grosses branches d'artères qui sont cachées dans les anfractuosités du cerveau ; de là vient l'épanchement du sang qui ne reçoit point de guérison.

Si les playes du crane considérées en elles-mêmes avoient quelque indication ,

de même que toutes les autres fractures, ce seroit la réunion ; mais comme le crane ne peut être cassé, sans que les parties intérieures reçoivent quelque fâcheuse impression, on doit trépaner pour y introduire des médicamens, & dès que nous sçavons que le crane est rompu, on ne doit point différer l'opération. Ainsi qu'il soit fendu ou rompu, il est toujours vrai de dire que la dure-mere se trouve interressée.

La fente cause une tension, parce que la dure-mere est ordinairement adhérente au crane par tous les vaisseaux de communication, & ceux qui portent la nourriture à la table intérieure, outre les petits filets qui passent au travers des sutures : ce qui se remarque principalement aux jeunes sujets. Cette tension est bientôt suivie d'une inflammation, d'autant que les vaisseaux ne sçauroient rester long-tems tendus sans se rompre & verser du sang, lequel par son séjour enflamme la membrane ; & si l'inflammation augmente, la gangrene quelquefois s'ensuit.

Si dans la fracture du crane les esquilles blessent la dure-mere, soit qu'elles la pressent, qu'elles la piquent ou qu'elles la déchirent, il faut nécessairement trépaner, afin de prévenir les accidens, ou

de les diminuer , d'ôter le sang épanché , lever les pieces qui la blessent , & d'avoir la liberté d'y porter les remèdes convenables.

C'est donc une règle qu'on doit suivre , que si les deux tables du crane sont cassées , il faut toujours en venir à l'opération , quoiqu'il ne paroisse aucun accident ; car outre que l'opération n'est pas dangereuse , c'est qu'on a l'avantage d'aller au devant des symptomes : au lieu que si le crane n'est point altéré , & qu'il arrive des accidens très-fâcheux , on ne doit point trépaner ; vû que le crane étant sain , il est aisé de voir que les symptomes qui surviennent sont les suites de quelque fâcheuse secousse du cerveau ; outre que l'on ne sçait point le lieu ni l'existence de la matiere , ni l'endroit où le cerveau souffre ; cependant pourvû que le malade puisse fixer avec sa main l'endroit où il ressent de la douleur & de la pesanteur , on y doit appliquer le trépan : c'est ce que pourtant les plus fameux Praticiens n'osent entreprendre , de peur de n'y rien trouver & de passer pour téméraires.

Pour guérir les playes de la dure-mere , il faut examiner leur nature & leur cause. On doit saigner pour diminuer l'in-

Inflammation , & il faut appliquer sur la partie tendue & enflammée un peu d'huile d'amandes douces, d'œuf, de violette, ou de nénuphar, dans lesquelles on mêle l'esprit de vin : celui-ci subtilise le sang fixé , & l'autre amolit & relâche les fibres de la dure-mere. On doit aussi tâcher de rendre la supuration de la playe extérieure très-copieuse , afin que les vaisseaux de la dure-mere qui ont communication avec les parties extérieures, se puissent facilement dégager.

A l'égard des affections du cerveau , on sçait qu'une grande commotion est mortelle , & qu'une petite se guérit par la saignée & les autres remèdes universels.

L'épanchement du sang est quelque chose de plus périlleux , & il arrive rarement que les vaisseaux soient rompus sans que le cerveau ait reçu une grande commotion : en ce cas nous ne pouvons encore recourir qu'à la saignée & aux remèdes généraux , observant une diète très-exacte. Quelquefois en prenant toutes ces précautions, la nature résout le sang extravasé , & la fièvre diminue.

Il n'en est pas de même dans les playes du cerveau où le crane est emporté , & où il y a du sang extravasé. J'ai dit qu'il étoit

étoit nécessaire de trépaner si l'ouverture ne permettoit pas qu'on relevât les piéces, qu'on absorbât le sang répandu, & qu'on appliquât des remèdes. L'on sçait par expérience qu'on a guéri des malades qui avoient une partie de la substance du cerveau emportée. Il est vrai que les playes qui n'entrent que dans la partie cendrée du cerveau peuvent se guérir, pourvû que le malade soit d'ailleurs bien disposé : au lieu que celles de la substance cendrée du cervelet sont mortelles, pour les raisons que nous avons avancées.

CHAPITRE XXXII.

De l'Opération du Trépan.

Avant que d'entrer dans le détail de l'opération, il est important d'examiner toutes les circonstances nécessaires pour rendre l'opération heureuse. Elle consiste à percer le crane, & à faire l'ouverture proche l'endroit fracturé. Pour exécuter ces deux intentions, il est nécessaire de sçavoir si tous les endroits de la tête peuvent souffrir le trépan ; je ne parle point ici des os qui sont les plus ai-

258 *Traité des Opérations*
sez à casser, ceux qui sçavent l'Osteologie
en sont instruits.

Si la fente du crane est simple, on doit
appliquer son trépan proche la fente : si
elle étoit extrêmement petite, on pour-
roit trépaner sur la fente même pour don-
ner une pente plus facile à la matière,
avec néanmoins cette circonstance, qui
est d'anticiper un peu sur le côté qui a
le plus de résistance : ce qui se doit ob-
server dans tous les autres endroits du
crane.

S'il se rencontroit quelque corps étran-
ger qui fût enfoncé dans le corps de l'os,
de maniere qu'on ne le pût arracher, il
faudroit appliquer la couronne du trépan
sur le corps étranger pour emporter la
piece.

Si c'est une fracture considerable où
il y ait quelque piece enfoncée, on tré-
pane sur l'endroit qu'on juge être le plus
convenable pour relever les os, il faut
néanmoins appliquer le trépan sur un lieu
qui soit assez ferme pour le soutenir. Si
la premiere ouverture ne suffit pas pour
relever toutes les pieces, il en faut faire
une deuxième & une troisième, s'il est
nécessaire.

On ne trépane jamais sur les futures,
particulièrement sur l'endroit qu'on nom-

me fontanelle , de peur de rompre les vaisseaux qui passent au travers , & de déchirer la dure-mere qui est adhérente au crane , principalement où régnerent ses replis , en sorte que le sang qui est extravasé d'un côté n'a aucune communication avec l'autre : c'est pourquoi si la fracture traversoit la future sagitale ou lambdoïde, & qu'elle anticipât sur les deux os , il faudroit trépaner des deux côtez.

On défend encore de trépaner directement au milieu des os coronal & occipital , principalement vers leur partie inférieure , à cause de leurs épines où sont attachées les productions de la dure-mere , qui sont enchassées dans des rainures.

On ne trépane point sur les sinus longitudinaux , de crainte que la supuration ne les ouvre , ce qui causeroit une hémorragie dangereuse.

On ne doit point aussi trépaner sur les sourcils à cause des sinus frontaux , & de leurs grandes cavitez qui sont tapissées d'une membrane qui est d'une épaisseur considérable , & qui est parsemée d'une infinité de glandes qui séparent une humeur visqueuse , dont ces cavitez se remplissent actuellement , ce qui fait que les playes de ces parties suppurent longtemps.

Voilà tous les cas où les lieux du crâne où l'on doit rejeter le trépan, on peut hardiment trépaner dans tous les autres endroits. Les Anciens ont fait difficulté de trépaner à la partie inférieure de la tête, à cause du poids du cerveau & du penchant qu'il a à fortir ; mais c'est une erreur, puisque la situation peut empêcher ce désordre. C'est ce qu'il faut observer toutes les fois qu'on met l'opération en pratique, c'est à-dire, que le lieu où l'on a appliqué le trépan, doit toujours être élevé.

Il faut présentement parler des instrumens du trépan, & du moïen de s'en servir ; mais auparavant il est à propos de sçavoir de quelle manière on pratique les incisions des tégumens des chairs.

Si c'est sur le muscle crotaphite qui occupe les tempes, les uns font l'incision en 7 de chiffre ou en forme de la lettre V, que l'on marque avec l'ongle ou de l'encre ; mais je ne crois pas qu'on la puisse pratiquer de cette manière sans détruire les fibres de ce muscle ; il est donc plus à propos d'en suivre la rectitude, & de la faire un peu plus grande pour avoir la liberté de placer le trépan en dilatant les lèvres de la playe. Les autres recommandent de la faire par tout

ailleurs en croix, mais si l'incision longitudinale ou en forme de la lettre T, suffit pour découvrir la fracture & placer le trépan, on doit absolument rejeter celle qui se pratique en croix. Si la playe est au front on en doit suivre les rides.

Au sujet du muscle crotaphite, on a crû jusques à présent que ses blessures étoient périlleuses, parce qu'il étoit recouvert du pericrane; mais on sçait que cette membrane tapisse exactement la partie écailleuse des os des tempes, de même que tous les autres endroits du crâne, & que la partie qu'on a confondue avec le pericrane est un allongement des aponévroses des muscles frontaux & occipitaux, qui forment par leur réunion une espèce de calotte tendineuse qui anticipe sur la plus grande partie de ce muscle, & qui étant piquée ou froissée par quelque coup jette l'animal dans les mêmes accidens qui accompagnent ordinairement les blessures des autres tendons: au reste les playes de ce muscle ne sont non plus à craindre que celles d'un autre. Je passe aux autres circonstances de l'opération.

Supposons maintenant une playe à la partie supérieure de l'os pariétal. On la doit d'abord sonder; si l'on trouve le

crane découvert, & que l'ouverture ne soit pas assez grande, on la dilate jusqu'à l'os pour examiner la fracture, & on remplit la playe de charpie sèche, afin d'absorber le sang qui pourroit empêcher de reconnoître si elle est d'une nature dangereuse. Si quelque artère fournissoit du sang, il faudroit faire la ligature, & laisser la playe jusqu'au lendemain.

Si le fracas étoit considerable & qu'il y eût quelques esquilles d'os enfoncées, en sorte qu'on fût obligé de les relever, il seroit de la prudence du Chirurgien de laisser l'appareil cinq ou six heures, jusqu'à ce que l'hémorragie fût un peu arrêtée, & qu'il pût choisir l'endroit le plus propre pour appliquer le trépan.

Quand on a fixé un endroit, on bouche les oreilles du malade avec du cotton, on lui fait appuyer la tête sur quelque chose de stable, on racle le pericrane de crainte de le déchirer avec les dents de la scie; on couvre les lèvres de la playe, puis on choisit une couronne de trépan proportionnée à la grandeur du trou que l'on veut faire, mais avant on fait un petit trou avec le trépan perforatif pour arrêter la pyramide que l'on met dans la couronne.

On scie ensuite le crane, & quand le

trépan est entré de l'épaisseur d'une demi-ligne, on ôte la pyramide, de peur d'offenser la dure-mère. On continue de scier le crane, ayant soin de nettoyer de tems en tems les dents du trépan & la circonférence de la marque du trou que l'on fait, & d'observer si l'on scie également. On acheve ainsi de percer le crane par diverses reprises : si on s'apperoit que la couronne pénètre plus en un endroit qu'en un autre, on appuye davantage sur le côté qu'elle pénètre le moins, afin d'égaliser l'ouverture.

On connoît que l'on est parvenu au dilaté, lorsque les dents du trépan sont sanglantes ; & comme la table intérieure du crane est beaucoup plus mince que l'extérieure, & qu'elle est souvent adhérente à la dure-mère, principalement dans les jeunes sujets, si on n'avoit soin de tourner doucement le trépan, & d'ébranler la piece à chaque tour de scie, on seroit en danger de blesser la dure-mère. Quand la piece est entièrement dégagée, on l'enleve avec la feuille de mirche, & on unit la circonférence de l'ouverture avec un instrument qu'on nomme lenticulaire, avec lequel on presse un peu la dure-mère, pour faciliter la sortie du sang qui surnage sur la surface

& pour introduire plus commodément les instrumens nécessaires , comme l'élevatoire pour relever les pieces enfoncées.

Si la piece est extrêmement adhérente à la dure-mere , il faut la détacher avec la feuille de mirthe. Plusieurs Praticiens recommandent de la laisser jusqu'à ce que la supuration en procure la desunion ; mais comme ces sortes d'attaches ne se remarquent qu'aux jeunes sujets qui ont toujours ces parties moites & relâchées , elles se peuvent facilement séparer par le moyen d'une spatule sans aucune violence.

Quand on a enlevé la piece , on donne ordinairement issue au sang qui est répandu sur la dure-mere , en fermant le nez & la bouche du malade , & en retenant son haleine.

Cette manière ingénieuse d'exprimer le sang est un effet de l'expansion des poulmons & de l'aplanissement du diaphragme qui presse l'aorte descendante qui passe entre ses tendons , & force le sang à refluer dans l'aorte ascendante & à monter à la tête par les artères carotides & vertebrales avec tant de rapidité que le cerveau se souleve d'une force , qu'il oblige le sang qui est extravasé sur la dure-mere à regorger par l'ouverture du crâne , ou à se

à se présenter au passage , de manière qu'on peut l'absorber avec une extrême facilité.

Après avoir dégagé la dure-mere du fardeau qui l'oppressoit, on trempe un petit morceau de linge fin dans le miel rosat, & l'esprit de vin qu'on introduit entre le crane & la dure-mere, tant pour humecter & déterger, que pour résoudre les matières: on y passe au milieu un fil qui l'arrête en dehors. Il faut que ce petit morceau de linge nommé *findon*, soit un peu plus grand que l'ouverture, afin que les remèdes aient lieu de s'étendre sur les parties voisines, & que la dure-mere ne soit point froissée contre les rebords de l'ouverture du crane, dans les mouvemens du cerveau. Sur ce *findon* on en met un autre de charpie plongé dans le même remède, on remplit le reste de l'ouverture de charpie sèche, on en couvre l'os, & le reste de la playe se panse dans les premiers jours avec un digestif capable de procurer une puissante suppuration.

Nous avons déjà fait remarquer que la grande suppuration de la playe extérieure contribuoit beaucoup au soulagement de la dure-mere, à cause du fréquent commerce qu'il y a entre les vaisseaux extérieurs & les intérieurs.

On rase la tête pour faire une ambroction d'huile rosat & d'esprit de vin , on se sert de l'emplâtre de betonica, ou d'André de la Croix , d'une compresse trempée dans du gros vin , & du bandage nommé couvre-chef. On pance la playe les jours suivans avec les mêmes soins.

Si les esquilles sont séparées , on les emporte , si elles tiennent au crane , & qu'elles ne puissent point se remettre dans leur niveau , on les coupe avec des pincettes incisives.

La dure-mere est quelquefois si enflammée, quelle surmonte l'ouverture du crane malgré toutes les précautions qu'on peut prendre ; & comme il est dangereux de trop tamponer, il n'y a que la saignée, les lavemens & un exact régime de vivre qui puisse arrêter les progrès de l'inflammation.

S'il y a du pus ou du sang entre les membranes du cerveau , il n'y a point d'autre voye que de faciliter l'issue de la matière. Pour exécuter son dessein avec prudence , on met une lancette dans une fausse tente, & on ouvre adroitement la dure-mere sans que les assistans s'en aperçoivent.

Lorsque la dure-mere & le cerveau sont blessés , il survient assez souvent

Dans les derniers jours un fungus en forme de champignon , qui devient plus ou moins considérable, suivant que la matière qui contribue à sa génération est plus ou moins onctueuse.

Le célèbre Malpighi prétend que le dérangement des glandes du cerveau & des petits tuyaux nerveux forme cette excroissance. Mais sans avoir recours au dérangement des glandes , n'est-il pas plus raisonnable de croire qu'elle est engendrée par l'abondance des matières grasses & oléagineuses , dont le cerveau est actuellement abreuvé , comme nous avons suffisamment prouvé en plusieurs endroits de ce Traité ? C'est ce que l'expérience fait voir tous les jours à ceux à qui on applique mal à propos des huiles sur la dure-mere.

Il faut dans cet inconvénient la dessécher avec l'esprit de vin , ou la teinture d'aloës qui en dissipe l'humidité , & abandonner l'usage des graisses.

Si ces remèdes ne sont pas capables de dissiper ces fungus , on se sert des cathériques les plus doux , comme de la térébenthine en poudre , celle d'iris de Florence, ou de l'alun calciné. On y emploie quelquefois le précipité rouge. Dans l'usage de ces poudres la chair doit

être un peu comprimée ; car autrement elle ne se consumeroit pas.

Après l'effet de ces remèdes, la décoc-tion des plantes vulnéraires bouillies dans le vin blanc est très-avantageuse, à laquelle on peut ajouter le miel rosat. Il faut enfin ajouter ou diminuer, suivant la nécessité qu'il y a d'humecter ou de dessécher.

On doit corriger l'air de la chambre du malade par le moyen du feu , principalement quand on le pance, & appliquer les remèdes le plus chaudement que l'on peut.

Quand la chair est vive & bien ferme, on la doit conserver dans cet état, mais si elle est molasse, on la doit comprimer ou avoir recours aux remèdes fondans.

Pendant que l'on traite la playe intérieure de cette manière, il faut employer extérieurement les meilleurs vulnéraires, & appliquer sur l'os des remèdes qui facilitent l'exfoliation, comme l'esprit de vin, dans lequel on met infuser de l'euforbe, qui est un merveilleux remède pour l'exfoliation; il faut toujours qu'elle soit faite avant que la chair qui croît sur le cerveau, surmonte l'ouverture du crane, & suivant la nature des accidens qui arrivent, les remèdes généraux doivent accompagner les topiques.

R E M A R Q U E S.

Ceux qui n'ont pas soigneusement examiné la structure du crâne, peuvent quelquefois se tromper dans l'opération du trépan , & prendre les sutures pour des fractures , comme la suture sagittale qui dans certains sujets se continue depuis la partie inférieure de l'os occipital jusqu'à la racine du nez. Il y en a d'autres qui se remarquent quelquefois dans l'os occipital à l'occasion d'un os particulier qui est d'une figure triangulaire. Mais pour bien distinguer les sutures des fractures , il faut remarquer que les sutures ont des inégalitez & des engrainures qui ne se rencontrent point dans les fractures.

On doit observer qu'un bon air & bien tempéré, est extrêmement nécessaire pour la guérison des playes de tête. Il y a deux ans qu'il vint dans l'Hôtel-Dieu une femme qui avoit une playe à la tête fort peu considérable. Mais les os s'étant découverts par la suppuration , la moitié des deux pariétaux, & l'occipital, & une partie du frontal s'exfolierent, de manière qu'on voyoit la dure-mère , en sorte que cette pauvre femme monroit cette calotte d'os pour avoir l'aumône.

Je vous ai fait remarquer dans l'opération de l'empième que les blessures des poulmons guérissent quelquefois des éthifis. SCHENKIUS nous rapporte le même exemple d'un homme qu'il guérit d'une vieille épilepsie, dont il étoit affligé depuis long-tems après une grande blessure de tête.

FABRICIUS HILDANUS nous fait observer qu'un enfant s'étant fait une enfonçure considérable à l'occipital, devint peu à peu hébété & incapable de toutes les fonctions de la vie. Cette bigearrierie de la nature nous fait bien connoître qu'elle destine certains lieux particuliers dans le cerveau pour les diverses qualitez de l'esprit : puisque nous voyons que par ce petit changement de conformation, & cette légère compression de la substance du cervelet, les petits filets de nerfs furent tellement confondus, que toutes les fonctions de l'ame de ce jeune homme furent abolies.

Voici comme se fait l'appareil du trépan. Après qu'on a trépané, & que le Chirurgien apperçoit qu'il y a du pus sous la dure-mere, il enveloppe la lancette dans une tente, afin de piquer la dure-mere, sans que les assistans s'en apperçoivent. Cette tente se fait avec de la char-

pie comme les autres ; on enveloppe une lancette dedans ; on lie la tente avec du fil , & on la coupe quarrément par les deux bouts. On met ensuite sur la dure-mere une espece de petit plumasseau , qu'on appelle findon ; pour le faire , on fait un petit paquet long de charpie douce , comme pour faire une tente , on le lie par le milieu avec un fil ; on épanouit ensuite la charpie en rond , on la coupe tout autour de sorte qu'elle soit toute ronde , & un peu plus grande que le trou du trépan. On applique ce plumasseau bien doucement sur la dure-mere avec un petit instrument qu'on appelle lenticulaire , & on fait sortir du trou le fil avec lequel on a lié le findon , afin de le retirer quand on pance le malade , & de peur qu'il ne se glisse sous l'os du crane de la dure-mere , ce qui causeroit la mort au malade. Au lieu d'un findon de charpie , on en peut faire un de linge mollet , qu'on coupe en rond , un peu plus grand que le trou du trépan , & on y attache un fil par le milieu. Il y a des Praticiens qui aiment mieux ce findon que celui de charpie , à cause qu'il se peut échaper quelques brins de celle-ci , qui pourroient passer sous le crane , & y causer de grands accidens.

On met ensuite sur le findon de petits

plumasseaux ronds de charpie, qu'on fait de la grandeur du trou du trépan. On met des plumasseaux les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'ils remplissent le trou, & on les presse doucement, afin qu'il n'y ait point de vuide. Cette dernière précaution est nécessaire, parce qu'il arrive quelquefois que la dure-mere venant à s'enflammer, elle sort par le trou du trépan, ce qui cause de grands accidens.

Il faut ensuite appliquer un plumasseau tout sec sur l'os découvert, & sur le trou.

On mettra de petits bourdonnets de charpie entre les lèvres de la playe, pour la faire suppurer, & afin d'empêcher qu'ils ne se colent ensemble, & que peu à peu ils ne recouvrent le trépan, avant qu'il se soit fermé par le cal.

On appliquera sur tout cet appareil un grand plumasseau de charpie, sur lequel on aura mis quelque bon digestif. Celui qu'on fait avec la térébenthine, l'huile d'œuf, & l'huile de rose est fort excellent. On met sur le tout un fort grand emplâtre qu'on couvre avec une grande compresse de linge fin, pour soutenir tout l'appareil. On affermit le tout avec une grande serviette de linge fin plié en triangle. Pour l'appliquer proprement, on la prend par

le milieu avec les deux mains, on la pose sur le front, on passe par derrière, on ramène les bouts par devant, on les attache aux côtes de la tête, & on met un grand bonnet par dessus. Ceux qui ne sont pas contents de ce bandage se servent du grand couvre-chef. Pour le faire il faut avoir une fort grande serviette pliée en long, observant de laisser un de ses côtes plus long que l'autre de 4 travers de doigt. On prend la serviette par le milieu avec les deux mains, & on l'applique par le milieu sur le haut de la tête, observant que le côté que l'on a fait le plus long touche la tête. Cela étant ainsi, il faut que quelqu'un mette la main sur la serviette à l'endroit du trépan, de peur que les emplâtres, les plumasseaux, & l'appareil ne tombent lorsqu'on fait le bandage. On fait tenir les bouts supérieurs de la serviette sur le menton, tandis que le Chirurgien relève les bouts inférieurs qu'il tirera de chaque côté, pour relever sur le front tout le côté de la serviette, qui fera comme une espee de bandeau; on passe les deux bouts de la serviette par derrière la tête, où on les fait croiser; on les ramène par devant, & on les attache aux côtes de la tête avec des épingles. On relèvera sur la tête les bouts de serviette qui

tombent sur les épaules , & on attachera sous le menton les deux bouts que le serviteur ou le malade tenoit pendant que le Chirurgien faisoit le bandage. En faisant ce bandage , vous aurez grand soin de faire le moins de plis que vous pourrez , de peur de blesser la tête du malade , qui dans cet état est fort douloureuse.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Anévrisme.

L'Anévrisme est une tumeur contrenature, formée par la dilatation de l'artère, ou par la ruption de ses tuniques , ce qui établit deux especes d'Anévrismes, l'un vrai & l'autre faux.

Le vrai est celui qui n'abandonne point le tuyau de l'artère , & qui a commerce avec le sang que le cœur y envoie incessamment : le faux au contraire occupe les parties voisines , & n'a aucune communication avec le sang artériel.

Quant à la cause interne du vrai Anévrisme , on ne sçauroit l'attribuer qu'à l'action d'une humeur âcre & corrosive qui s'échappe des glandes, qui se cantonne autour des vaisseaux , & qui ronge in-

fenfiblement la tunique extérieure de l'artère , de manière que le sang par des secouffes réitérées dispose la tunique intérieure à s'étendre & à se dilater , & après plusieurs impulsions ne se trouvant plus en état de résister à son mouvement , elle cède & obéit , tant qu'enfin il se forme une tumeur qu'on nomme anévrismale. C'est ainsi que je conçois la formation de ces sortes d'Anévrismes qui arrivent naturellement au col , aux bras , aux aisselles , & à plusieurs autres parties.

Nous remarquons aussi que ces especes de tumeurs attaquent plutôt les personnes maigres & atrophées qui ont le sang chargé de sels , que ceux qui sont gras & replets.

La cause externe du vrai Anévrisme vient d'une ponction faite à la tunique extérieure de l'artère avec une lancette , épée ou autre semblable instrument , ou de quelque froissement, chute, coup, &c. ou enfin de la forte impression que les matières âcres & corrosives qui croupissent quelquefois autour du vaisseau peuvent faire à cette même tunique extérieure. Il est aisé de comprendre que toutes ces causes sont capables d'affoiblir le tuyau de l'artère , & que le sang frappant

sans cesse l'endroit déprimé, l'étend, l'enfonce , & produit une tumeur hors du tuyau.

Le faux Anévrisme est causé par la rupture totale des tuniques de l'artère qui donnent issue au sang , qui s'extravase entre les porosités des chairs & de la peau , & qui forme une tumeur qui est suivie de fâcheux accidens , à cause du repos des parties de ce même sang extravasé , dont la fermentation & l'altération sont presque toujours suivies des marques de mortification : ces deux especes d'Anévrismes font des progrès , & s'augmentent plus ou moins selon que l'action des sucres âcres , la contusion , le froissement , l'ouverture du vaisseau , & l'impulsion du sang sont plus ou moins considérables.

Les signes du vrai Anévrisme sont le battement sensible de la tumeur , & sa mollesse ; si on la presse avec le doigt , elle se desemplit & disparoît en même tems , mais aussi-tôt qu'on cesse de la presser , elle revient en son premier état. La couleur de la peau n'est point changée , parce que le sang qui entretient la tumeur , conserve sa liquidité par l'abord & le mélange du nouveau sang dont le mouvement est continu.

Dans son dernier degré d'accroissement son volume est à peu près semblable à celui d'une noix ou d'un œuf tout au plus. La plupart assûrent que ces tumeurs augmentent quelquefois si considérablement, qu'elles ne manquent pas de crever: l'on sçait cependant de science certaine qu'il y en a qui en ont gardé tout leur vie, & que dans la plupart de ceux qui en sont attaqués, la portion de l'artère affoiblie devient si dure & si cauleuse, qu'elle résiste à tous les efforts qu'on peut faire.

Quoique cette ossification d'artère paroisse très-difficile à expliquer, on pourroit néanmoins penser que les particules salines les plus piquantes & les plus exaltées du sang pénètrent les plus petites porosités des fibres de ses tuniques, qu'elles s'y arrangent en se mêlant avec le suc nourricier de l'artère, & qu'elles contribuent ainsi à son ossification.

Mais la raison qui me paroît la plus évidente & la mieux fondée, est que le sang qui entretient l'Anévrisme, & qui est dans une fermentation continuelle, doit par son mouvement augmenter la chaleur de la partie qui dessèche & qui endurecit insensiblement les fibres de l'endroit dila-

ré, en dissipant & rarefiant l'humidité qui les arrose & qui les assoupit. Ce qui fortifie davantage cette pensée, c'est que l'aorte devient quelquefois osseuse dans les vieillards à la sortie du ventricule gauche du cœur, soit que le peu de chaleur qui leur reste la desseche, soit que leur sang soit dénué de la viscosité qui lui est nécessaire pour conserver son ressort : l'expérience néanmoins fait voir qu'elle s'ossifie dans certains sujets.

Les signes du faux Anévrisme sont opposés à ceux du vrai. Dans le faux le battement de l'artère est très-profond, la couleur de la peau est presque livide, la tumeur n'est pas si élevée ni si ronde que celle du vrai : mais en récompense elle occupe plus d'espace ; elle ne cède pas si facilement au toucher que celle du vrai. Le signe le plus convaincant qu'on a ouvert l'artère, est lorsque le sang sort impétueusement & par secousses : ce qui nous fait voir & nous convainc que son mouvement est continu & inégal.

Cette inégalité du cours du sang vient de deux mouvemens contraires : le premier dépend de la puissante constriction des ventricules du cœur, & le deuxième du ressort des artères. Mais comme l'impulsion de l'un est beaucoup plus forte

que celle de l'autre , il arrive qu'à mesure que le cœur chasse vigoureusement le sang dans le tems du systole, les artères par leur vertu élastique se refouettent & rechassent foiblement dans le diastole, ce qui prouve l'irrégularité & la continuation de son mouvement.

Si on s'appërçoit qu'on ait malheureusement ouvert une des tuniques de l'artère, ce qui se connoît par la résistance du coup & par l'élevation & la violence de son battement qui se communique aussi-tôt à la veine, & qui oblige le sang vénal à darder par secousses, de même que le sang artériel, excepté qu'il n'est pas si vif, si éclatant ni si petillant, & qu'il s'élance avec moins de vitesse, on a recours à la saignée, qui ralentit le mouvement du sang, & qui empêche par ce moyen le progrès de la tumeur. On y applique une petite compresse, dans laquelle on met la moitié d'une fève qui ne comprime que le lieu de l'ouverture; sur cette compresse on en met une autre un peu plus grande; on applique ainsi plusieurs compresses graduées qu'on assujettit avec une bande d'une longueur proportionnée, & on garnit les parties voisines de bons défensifs.

Il y en a qui se servent d'un double

pour comprimer l'ouverture de l'artère, mais on n'approuve point cette pratique; la raison est, qu'étant obligé de serrer fortement le bandage, le double occupant plus d'espace que la moitié d'une fève, qui ne comprime que l'endroit de l'ouverture, il seroit à craindre que la circonférence de la partie blessée tombât en mortification; mais pour suppléer au défaut de cette forte compression, on met à la partie interne du bras le long des gros vaisseaux une compresse longitudinale, que l'on assure avec le bandage rampant.

Cette compresse produit de très-bons effets; car outre qu'elle modère le cours rapide du sang, & que par son moyen on peut éviter de trop serrer la bande, c'est qu'elle facilite encore la réunion de l'artère, parce que l'impulsion du sang ne se faisant sentir que très-foiblement, on écarte très-peu l'ouverture.

Quand le malade commence à reprendre ses forces, on doit réitérer la saignée par les raisons que nous avons avancées; on en leve l'appareil le plus tard que l'on peut, vû qu'en très-peu de tems la tumeur fait des progrès considérables.

Comme les accidens qui suivent le faux Anévrisme, sont ordinairement cruels & violens,

violens , puisque la gangrène & la mortification en sont des suites funestes ; on ne sçauroit differer l'opération , à moins que la pluralité des compresses qu'on applique , & les autres précautions qu'on doit prendre , en arrêtent le progrès , ou que les remedes résolutifs dont on sert , réveillent le sang extravasé , & l'obligent à rentrer dans le commerce des liqueurs , ou à s'échapper par l'insensible transpiration en atténuant & raréfiant ses molécules nichées entre les porosités des chairs : au contraire le vrai Anévrisme se peut garder toute la vie , ou du moins pendant un tems assez considérable , à raison duquel on peut prolonger l'opération , en mettant sur la tumeur quelques compresses fortifiées par le bandage , sans que le malade soit dans aucun danger , à moins qu'il ne se détermine à souffrir l'opération. Celui-ci grossit jusques à un certain point , comme il a été dit , au lieu que le progrès du faux n'est point borné : enfin si malgré toutes les précautions & tous les soins qu'on peut apporter dans l'une & l'autre espece , on ne réussit pas avec un heureux succès , on est obligé de recourir à l'opération.

C H A P I T R E XXXIV.

De l'Opération de l'Anévrisme.

Cette opération se pratique en trois différentes manieres. La premiere methode est celle où on se sert du bouton de vitriol : mais ce qui est de fâcheux, c'est qu'à mesure que ces particules vitrioliques se fondent, elles s'étendent sur les ligamens & les tendons voisins qu'elles emportent, qu'elles déchirent & qu'elles cautérifent, tant qu'enfin le malade reste estropié toute sa vie, vû que la partie devient incapable de ses mouvemens ordinaires.

La deuxiême est de dégorgier la tumeur avant que de faire la ligature du vaisseau. Mais voici celle qui me paroît la plus sûre.

Le malade étant assis, on enveloppe la partie moyenne du bras d'une forte compresse soutenue par une ligature, dans laquelle on passe le tourniquet, faisant plusieurs tours par le moyen desquels on engourdit le bras du malade en bouchant le passage au sang & aux esprits.

Le Chirurgien incise avec une lancette la tumeur suivant le trajet de l'artère, quel'on doit séparer du nerf pour avoir la liberté de lier l'artère au dessus à un demi travers de doigt de l'ouverture avec un petit ruban de fil fort & ciré.

Il faut observer que dans le vrai Anévrisme c'est la tumeur qui règle l'endroit où l'on doit faire la ligature, au lieu que dans le faux on est obligé de lâcher le tourniquet pour sçavoir positivement d'où le sang sort, qui est la circonstance la plus importante de l'opération pour se rendre maître du sang, & pour éviter de ne pas faire la ligature sur l'ouverture du vaisseau, au lieu de la faire un peu plus haut, parce que le sang par son impulsion ne manqueroit pas de dilater l'endroit affoibli, & de s'élancer comme auparavant. Pour cet effet on passe une aiguille par dessous le tuyau de l'artère, on fait d'abord un nœud simple, sur lequel on met une petite compresse que l'on affermit par deux autres nœuds.

La plûpart en font une autre au dessous à cause des branches de communication; toutefois comme c'est une précaution qui n'est pas à rejeter, on peut s'en servir.

Les ligatures étant faites, on lâche le

tourniquet : si le sang est bien arrêté , on ouvre la tumeur pour dégorger le sang , & on la remplit de bourdonnets garnis de poudres astringentes , comme le vitriol blanc , afin de consumer la poche plus aisément. On couvre le reste de la playe de plumasseaux accompagnés d'un emplâtre d'une ambrocatation d'huile rosat , de défensifs qui anticipent sur toute l'étendue du bras , des compresses trempées dans du gros vin tiède , & du bandage.

Quelque tems après on doit saigner le malade , si ses forces le permettent ; on demeure deux jours sans enlever l'appareil , & on laisse les bourdonnets qui sont au fond de la poche pendant trois ou quatre jours , de crainte qu'en les ôtant il ne se renouvelle quelque épanchement de sang , joint qu'ils procurent une prompte suppuration.

La situation du bras , qui semble être une chose de petite conséquence , doit être néanmoins regardée comme très-avantageuse , très-favorable à la guérison de la maladie. Le bras doit être un peu plié , & la main élevée sur un oreiller , afin que la circulation soit plus libre : mais il faut particulièrement recommander au malade de le fléchir & l'étendre de tems en tems.

On en voit tous les jours qui deviennent estropiés, pour n'avoir pas remué le bras ou la jambe pendant le cours d'une semblable indisposition.

La cause de cet accident vient du repos des matieres glaireuses qui enduisent l'article: cette glaire qui est de la consistance d'un blanc d'œuf, & qui exude des ligamens & des glandes des articles, sert à entretenir les ligamens souples & les cartilages polis & luisans, tant pour faciliter les mouvemens, que pour empêcher que ces parties ne s'usent par leur frottement continuel. Mais dès le moment que cette matiere est en repos, qu'elle n'est plus battue ni agitée, c'est-à-dire, qu'elle n'est plus entretenue dans sa fluidité & liquidité ordinaire par cette diversité de mouvemens, elle s'épaissit & s'endurcit par la chaleur de la partie; de sorte que les ligamens & les cartilages n'étant plus humectés par cette liqueur, ils se dessèchent, ils perdent leur vertu de ressort en perdant leur humidité, tant qu'enfin ils deviennent incapables de mouvement.

Il arrive quelquefois dans les vieilles caries & fistules des articles, que les matieres purulentes & malignes rongent les ligamens & les cartilages, & donnent

lieu au suc salin qui exude des fibres osseuses de réunir les extrémités des deux os, & de former une espèce d'anchilose, qui est beaucoup plus défectueuse que la précédente.

REMARQUES.

Si dans le faux Anévrisme l'enflure du bras étoit considérable, on mettroit en usage les résolutifs les plus puissans; il faut remarquer qu'en ce cas l'opération seroit très-dangereuse, parce que le bras pourroit se gangréner à cause de la forte ligature qu'on seroit obligé de faire pour arrêter le sang.

Il faut observer que dans l'un & l'autre Avévrisme, on ne doit jamais couper l'artère entre les deux ligatures, parce que l'impulsion du sang pourroit chasser la ligature: cette portion d'artère se fond & s'en va dans la supuration après l'action des poudres astringentes.

Je dirai ici en passant qu'il est nécessaire de faire des ouvertures proportionnées à la grandeur du vaisseau dans la saignée, puisque l'expérience nous fait voir que le sang qui sort d'une petite ouverture est toujours d'un rouge éclatant, sans tache, sans mélange & semble être

d'une nature homogène, parce qu'il est si bien lié qu'on pourroit quelque tems après renverser le vaisseau sans en répandre une goutte. Au contraire dans les grandes ouvertures nous voyons un sang obscur, aduste, taché, mélangé, d'une nature hétérogène, & dont la plus grande partie se dissout. Puisque tous ces différens changemens s'accordent avec l'expérience, examinons s'ils se peuvent accorder avec la raison.

Tout le monde convient qu'un fluide qui passe d'un canal large dans un étroit augmente son mouvement à proportion de la petitesse du canal. On ne me sçau-roit aussi dénier qu'il n'y ait dans le sang des parties rondes & des branchues : que les premières sont en liberté, & les autres toujours embarrassées & prêtes à s'acrocher. Cela supposé, je dis que le sang doit passer d'un gros vaisseau dans un capillaire avec tant de rapidité, qu'il faut nécessairement que ces parties grossières & branchues se desunissent par leur frottement & leur puissante compression, & qu'elles deviennent par conséquent capables de pénétrer les canaux les plus insensibles, & qu'elles se racrochent ensemble lorsqu'elles entrent dans un vaisseau plus spacieux. Il n'y a donc que les par-

ries rondes & subtiles du sang qui puissent passer par une petite ouverture , tandis que les plus grossières & les plus embarrassées continuent leur route sans contrainte dans un canal égal dans toute son étendue : d'où je conclus que Monsieur Bayle n'a pas raison de dire , que puisque les parties du sang la plus grossières passent dans les capillaires , elles doivent passer avec beaucoup plus de facilité par la moindre petite ouverture qui est toujours plus grande que le plus petit vaisseau.

J'ajouterai encore pour fortifier ce que j'avance , que les parties branchues qui sont capables de ressort venant à frapper à l'ouverture du vaisseau contre la solidité des rondes , celles-ci sont chassées au dehors par le choc des branchues , & les autres renvoyées par leur propre ressort.

Après qu'on a fait l'opération de l'Anévrisme , on met dans la playe plusieurs petits bourdonnets qu'on charge de poudres astringentes. On met par dessus ces bourdonnets des plumasseaux couverts de poudres astringentes. On met sur tout cela un emplâtre qu'on coupe un peu en long par chaque bout , afin de l'appliquer plus proprement dans le pli du coude. On met par dessus l'emplâtre une
compresse

compresse échancrée par les deux bouts, & on la tourne autour du bras. On soutient tout cet appareil avec une bande large de trois pointes de doigts, & de cinq ou six aunes de long, qu'on roule par un bout. On commence d'appliquer cette bande, en faisant quelques tours circulaires au dessous du coude, c'est à dire, qui soient tournés les uns sur les autres, sans qu'on voye les tours inférieurs. Avant que de faire monter la bande au haut du bras, on met une petite compresse épaisse sur l'appareil. On met aussi tout au long de l'artère jusques sous l'aisselle une compresse longitudinale épaisse & large de trois doigts. On fera ensuite quelques tours de la bande sur la tumeur, comme on a accoutumé de faire à la saignée; on monte la bande tout au haut du bras, en faisant de petits doloires sur la compresse longitudinale pour la comprimer, afin de s'opposer à l'impétuosité du sang, & on arrêtera la bande au tour de la poitrine. On fait ensuite reposer le bras du malade un peu plié, sur un oreiller, la main un peu plus haute que le coude.

CHAPITRE XXXV.

De la Gangrène & du Sphacele, à l'occasion de l'amputation.

Plusieurs Auteurs ont traité de la Gangrene, mais comme je n'en sçai point qui en ait parlé plus sçavamment que l'illustre Monsieur Duverney dans le Traité qu'il nous en a donné, je vai marcher sur ses traces.

Pour en parler avec méthode, on doit d'abord donner une idée de la vivification des parties & de la mortification qui lui est opposée; on doit rapporter tous les cas auxquels on voit survenir la Gangrene, & chercher tous les moyens de les éclaircir par des raisons fondées sur l'économie du sang & sur des observations que l'expérience autorise.

Pour sçavoir de quelle maniere les parties sont vivifiées, il faut considerer que la chaleur & la vie des animaux ne consistent que dans le mouvement & la fermentation des principes du sang, que cette fermentation & ce mouvement, tant circulaire qu'intestin, sont entretenus par le battement du cœur & des artères, par

le mouvement des muscles & par l'action des parties subtiles & pénétrantes de l'air que nous respirons.

Ce sont en effet les particules nitreuses & spirales de l'air qui atténuent & subtilisent les parties du sang, en se mêlant intimement avec elles dans la substance des poulmons, qui les font tournoyer sur leur centre, & qui leur donnent toute la vivacité & le branle dont elles ont besoin pour entretenir leur mouvement intestinal, & par consequent la chaleur & la vie.

Il est donc certain que c'est le sang agité par tous ces divers moïens qui vivifie & qui anime les parties, qui répare les pertes continuelles qu'elles souffrent, qui fournit la matiere des esprits & de toutes les liqueurs qui se subtilisent en passant par mille differens cribles; en un mot, c'est le maître ressort qui fait jouer toute la machine.

Cela étant, il n'est pas difficile de concevoir que c'est de la distribution actuelle, de la présence & de l'action des particules spiritueuses & nourricieres du sang dans une partie, que dépendent entièrement ses mouvemens & sa vie: en sorte que cette dispensation venant à cesser ou à être interrompue pour quelques mo-

mens on n'y remarque plus de chaleur, de mouvement, ni de vie.

Pour s'en convaincre il ne faut qu'examiner ce qui arrive tous les jours dans les syncopes, où l'on voit que le battement du cœur étant empêché, & la circulation du sang interrompue, toutes les extrêmités deviennent froides, le visage est pâle, & quelquefois livide, & tout le corps est privé de sentiment & de mouvement : mais à mesure que le cœur reprend son mouvement, & que le sang est porté dans toutes les parties, elles reprennent leur chaleur, leur force, leur mouvement & leur vitalité. Il est donc évident que la vie d'une partie dépend de la présence & du mouvement du sang ; & par la raison des contraires, je dis que ce qui fait la Gangrene & la mortification d'une partie, c'est sans doute l'absence & le défaut de ses particules spiritueuses & nourricières dans cette même partie.

L'on demande si les esprits animaux qui coulent du cerveau par les nerfs, ne sont pas aussi quelquefois interressés dans la Gangrene. Je dis que la plûpart des causes qui agissent sur le sang pour la production de la Gangrene, peuvent agir en quelque maniere sur les esprits animaux ; mais cependant que la Gangrene

ne dépend que de l'altération qui arrive au sang. Cela se prouve parce que la Gangrene est une privation de la vie, ou du moins une disposition prochainé à la mortification : or c'est principalement du sang que dépendent les fonctions de la vie, au lieu que les fonctions animales dépendent principalement des esprits animaux. Les nerfs peuvent être bouchés, & les fonctions animales peuvent cesser dans une partie, sans que la mortification y arrive, comme on le voit dans les paralytiques. Il est donc vrai de conclure que la Gangrene ne dépend que du défaut des parties vitales & spiritueuses du sang.

Ceux qui veulent que les esprits animaux ayent beaucoup de part dans la Gangrene, tant à cause qu'une partie mortifiée est privée de mouvement & de sentiment, que de ce qu'une grande douleur cause une inflammation, & quelquefois la mortification, ne considerent pas que le poids des parties grossieres du sang qui croupit dans une partie, presse les nerfs, qu'il interrompt le cours des esprits, & que le battement des artères ne se fait plus sentir; car comme la nature affecte de coller les artères aux nerfs, & qu'elle se sert de leur battement pour obliger toutes les fibres nerveuses à se

décharger des esprits qu'elles contiennent, il sera toujours vrai de dire que la Gangrene qui succède aux grandes douleurs & inflammations, & que la privation du mouvement & du sentiment viennent principalement de la part du sang, puisque c'est le sang qui empêche par son séjour la distribution des esprits. Je ne nie pas que le défaut des esprits animaux dans les paralytiques ne puisse donner occasion à la Gangrene de s'emparer plutôt de quelque partie, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Après ce que je viens de dire, il est aisé de comprendre que la chaleur & la vie sont précisément contenus dans le sang, puisque la dissipation & l'absence de ses parties spiritueuses & nourricières causent la Gangrene, & que leur présence & leur exaltation entretiennent la chaleur naturelle.

Je dis donc en général, que ce qui fait la Gangrene & la mortification d'une partie, c'est la dissipation, l'absence, ou la concentration des parties spiritueuses du sang qui doivent vivifier cette partie, ou bien l'interruption du cours de ce même sang, & sa coagulation. Ces causes agissent la plupart du tems séparément, il peut aussi arriver qu'elles agissent de

concert pour produire la Gangrene, ainsi que je ferai remarquer.

Examinons toutes ces causes, & voyons d'abord quelle est cette altération du sang dénué de ses parties spiritueuses, d'où s'ensuit la Gangrene & la mortification.

Pour en donner une juste idée, considérons les changemens qui arrivent au vin. Tout le monde convient que le bon état du vin consiste dans l'exaltation de ses principes les plus subtiles & les plus spiritueux : tant que ces principes ont le dessus, le vin se maintient dans un état de fermentation douce & naturelle, & par conséquent dans son état de bonté.

Mais s'il arrive, par quelque cause que ce puisse être, qu'ils s'affoiblissent, ou se dissipent, & que les sels acides, ou les soufres salins prennent le dessus en leur place, c'est alors que le vin devient aigre ou bien âcre, & très-désagréable. Il arrive même assez souvent qu'après la perte & la dissipation des esprits, il ne reste dans le vin que de la terre & du phlegme : pour lors il demeure sans goût, ce n'est plus qu'une masse morte & une liqueur stérile, c'est ce que l'on appelle vin poussé, vin qui file, en Latin *vappa*, *vinum pendulum*, qui n'est, pour ainsi dire, que le cadavre du vin. Enfin il

arrive dans les grands froids que les esprits de vin se concentrent au milieu du vaisseau qui les contient, en sorte que toutes les parties qui sont à la circonférence se trouvant privées & dénuées des esprits se congelent.

Je dis que quand les parties spiritueuses du sang se dissipent ou se concentrent, il reçoit à peu près les même alterations : Que si les sels acides ou bien les soufres salins viennent à prendre le dessus, il devient acide ou rance. C'est de ce même exemple dont Willis se sert quand il explique dans son Traité de la fermentation, page 68. les alterations qui arrivent au sang par rapport à celles qui arrivent au vin. *Cum à longa fermentatione spiritus absorbi, ac tandem deficere incipiunt, inducitur defectionis status, quo vina aliique liquores, aut in vappam transeunt, aut demum sale vel sulphure nimium exaltatis, acetosi aut rancidi fiunt. Pariter & sanguinis, dum in vasis circulatur, juxta triplicem hujusmodi diathesin considerari potest, &c.*

Enfin quand tous les esprits sont dissipés, ce sang dégénere en une masse morte, insipide, & incapable d'aucune fermentation ; & lorsque les esprits sont concentrés dans les grands froids, ils

abandonnent les parties extérieures, qui ne sont pour lors arrosées que d'un sang dénué de parties vitales & spiritueuses. Ce sont les derniers états du sang qui répondent au vin poussé ou gâté, d'où dépend la mortification d'une partie dans certains cas que je vais proposer.

Premièrement, on remarque que les vieillards meurent assez souvent de Gangrene, & qu'elle commence par les extrémités, & suit par tout le corps, malgré tous les remèdes qu'on y peut apporter. La même chose arrive dans les longues abstinences, & après toutes sortes de grandes évacuations.

Pour rendre raison de ce phénomène, il faut remarquer que le sang, non plus que les autres liqueurs qui se fermentent, ne peut pas toujours rester dans le même état. Ses principes actifs sont encore embarrassés dans l'enfance, ils se développent dans la jeunesse, ils demeurent dans un état d'exaltation pendant un certain âge; mais enfin ils se dissipent & commencent à abandonner leur sujet dans la vieillesse; c'est pourquoi les vieillards deviennent peu à peu incapables de leurs mouvemens ordinaires, ils perdent insensiblement leur vigueur & leur vivacité, tant qu'enfin ils perdent la vie, en perdant la chaleur & les esprits.

Cela étant , il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi les vieillards , qui meurent de cette manière , sont toujours attaqués de Gangrene dans leurs derniers jours ; la raison est que leur sang devient une masse languissante qui ne renferme plus aucun caractère de vie , & qui n'est plus en effet que le cadavre du sang : c'est cette manière de mort qu'on peut appeler naturelle , puisqu'elle n'arrive que lorsque la chaleur s'éteint d'elle-même , insensiblement : *Ideoque mori simul dicuntur & extingui*. C'est à peu près ainsi que la mortification du sang & des esprits arrive après les fièvres lentes , les longs cours de ventre , les grandes abstinences , les grands travaux & généralement toutes les grandes évacuations ; parce que dans ces occasions la matière destinée à l'entretien de la chaleur naturelle se dissipe ou elle n'est pas fournie en assez grande abondance pour réparer la perte qui s'en fait actuellement.

Au reste , quoique dans cet état du sang la Gangrene soit presque universelle , & qu'elle n'ait pas besoin d'autre cause pour se manifester , il arrive pourtant quelquefois que la lenteur de la circulation lui donne occasion d'attaquer certaines parties : il y a un cas bien particulier là des-

lus dans le Chapitre 46. du 2. livre des Observations de Médecine de Tulpius , où il rapporte qu'un vieillard fut réduit en une telle langueur & à une si grande débilité , que la moindre impression lui caufoit la Gangrene : il n'osoit pas s'asseoir , ni s'appuyer sur son coude, ni même poser le pied à terre , ou comprimer aucune de ses parties , sans qu'il y parût des marques de mortification suivies de la Gangrene. Cet exemple est rare & singulier : il faut avouer que son sang étoit bien épuisé d'esprits , puisqu'une légère compression étoit capable d'introduire la Gangrene dans une partie.

Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la Gangrene qui arrive aux jambes & aux parties naturelles des Hydropiques ; ce que je viens d'avancer l'explique suffisamment ; d'ailleurs l'on conçoit assez qu'un sang séreux est dénué d'esprits, qu'il se meut avec moins de vitesse dans les extrémités qu'ailleurs , & que par conséquent la chaleur doit plutôt s'éteindre dans ces parties que dans d'autres , comme j'ai fait observer en parlant de l'hydropisie, outre que la sérosité s'infiltré en si grande quantité entre les fibres des parties , qu'elle peut par son poids presser les vaisseaux & causer la Gangrene.

En deuxième lieu, que le grand froid cause souvent la Gangrene & la mortification dans les extrêmités, particulièrement aux pieds, aux mains, aux oreilles & au nez, principalement aux personnes qui sont obligées de marcher dans la neige pendant les rigueurs excessives de l'hiver, comme ceux qui voyagent dans les Païs Septentrionaux.

Pour expliquer ce phénomène, il n'y a qu'à se souvenir de ce que je viens de dire de la comparaison du vin, où l'on a vu que les esprits du vin se concentrent par le froid, & que les parties extérieures se trouvant dénuées d'esprits se congèlent. Cela arrive à une bouteille de vin exposée à un air bien froid : on remarque en cassant la bouteille que les esprits se sont retirés au milieu, & ont conservé leur fluidité pendant que tout le reste est congelé.

Je dis que la même chose se passe dans le sang par la rigueur du froid, & que pendant que les esprits se retirent au centre de l'animal, les parties extérieures restent gangrenées, parce qu'elles ne sont arrosées que d'un phlegme mort & insipide, qui se congèle dans la substance même des parties.

Il est aisé de comprendre qu'à mesure

que les parties ressentent les atteintes du froid, elles se resserrent en comprimant l'action de l'air : c'est ce qui cause d'abord ces douleurs vives & pénétrantes, & ce qui empêche le sang de continuer son mouvement dans ces parties; c'est pourquoi il croupit, se bouchant insensiblement tout le passage, & y cause une mortification entière.

Voilà pour ce qui regarde toutes les especes de Gangrene qui dépendent de la dissipation & concentration des esprits; je viens présentement à celles qui dépendent de l'interruption du cours du sang, & de son mouvement.

Premièrement, les tumeurs, les fractures & luxations peuvent causer la Gangrene dans une partie en comprimant fortement les vaisseaux qui apportent le sang; j'avoue que cette espece de Gangrene est rare, parce que les vaisseaux se communiquent en tant d'endroits, & il en part une si grande quantité de differens rameaux, qu'il est difficile que tout l'abord du sang soit empêché dans une partie.

Cependant Fabricius Hildanus nous assure avoir vû un homme qui fut attaqué de Gangrene aux deux jambes, que ses pieds étoient toujours froids & engourdis,

& qu'il mourut ainsi sans fièvre, ni sans aucun autre symptôme. On fit l'ouverture de son cadavre, & l'on trouva une tumeur schireuse dans la région des reins au dessus de la division des rameaux iliaques. Cette tumeur comprimoit d'abord légèrement les vaisseaux & caufoit le froid & l'engourdissement des jambes; mais venant à grossir elle comprima si fort l'artère & la veine, que le sang ne put plus descendre dans les parties inférieures pour les vivifier.

Quant aux fractures & aux luxations, il peut arriver que la tête d'un os, ou quelques piéces d'os, s'appliquent & compriment si fort les vaisseaux, qu'elles empêchent le passage du sang; par la même raison les bandages & les atelles dont on se sert dans les fractures & luxations, les ligatures fortes & serrées, & l'ouverture des gros vaisseaux peuvent causer la Gangrene, si l'on fait cette ouverture & cette ligature dans les gros troncs, à moins que les rameaux qui communiquent en divers endroits ne fournissent le sang qui est nécessaire pour la vivification des parties.

Dans tous ces cas il est aisé de voir que la mortification dépend simplement de l'interruption du cours du sang, sans

qu'aucune autre cause y concoure. Mais on verra dans la suite comment les mauvaises dispositions des humeurs peuvent augmenter & même produire cette espèce de Gangrene.

En second lieu, la Gangrene se met souvent aux fesses de ceux qui ont eu de longues maladies, & qui sont obligés de se tenir couchés long-tems sur le dos. D'abord la peau du dos commence à s'élever; il arrive ensuite une inflammation dans la chair qui se termine en pourriture & en Gangrene: cela est causé par la seule compression des vaisseaux de la partie; mais si en même-tems le malade rend son urine & ses excréments involontairement, la Gangrene s'y met bien plutôt, parce que les excréments retenus échauffent & écorchent davantage les parties par leur acrimonie, & augmentent ainsi l'inflammation, & par conséquent la Gangrene.

En troisième lieu, rien n'est si commun dans la pratique de Chirurgie que de voir succéder la Gangrene aux grandes inflammations, aux contusions, & même aux anévrysmes, lorsque la tunique de l'artère est meurtrie, & que le sang s'extravase dans la chair. Je dis que dans toutes ces occasions si le sang est extravasé

en très-grande abondance , il faut nécessairement qu'il pese sur les chairs, qu'il serre & qu'il comprime en même-tems les vaisseaux sanguins , en sorte qu'il bouche entièrement le passage au nouveau sang qui vient arroser & vivifier la partie. Voilà le période des inflammations propres à produire la Gangrene; & comme il faut une grande abondance de sang pour comprimer fortement les vaisseaux , on voit fort bien pourquoi elle ne survient qu'aux grandes inflammations.

Si je dis que dans les grandes inflammations le sang extravasé comprime les vaisseaux, ce n'est pas une simple imagination, c'est une vérité constante; puisque le pouls cesse dans une partie à mesure qu'elle commence à être gangrenée, & sa couleur rouge devient pâle, livide & noire: ce qui fait voir clairement que les vaisseaux sanguins sont comprimés, & que l'abord du nouveau sang est empêché.

En quatrième lieu, la Gangrene survient aux moindres inflammations, & même aux érysipèles, lorsqu'on y applique mal à propos des rémedes repercussifs & astringens, ou bien des médicamens emplâtriques.

Pour bien concevoir cela, il faut remarquer

marquer que les liqueurs extravasées transpirent beaucoup , & que cette transpiration décharge extrêmement la partie malade de la quantité des humeurs qu'elle contient ; ainli pendant que les pores sont ouverts dans les phlegmons & les érépipés , & que les parties les plus agitées & les plus actives de la bile & du sang s'évaporent , la partie se décharge toujours de ce fardeau , & il n'y a aucun risque de Gangrene. C'est la raison pourquoi dans l'Amérique Meridionale on n'a jamais vû de Gangrene survenir aux blessures & aux inflammations , parce que la grande chaleur qu'il y fait , ouvre les pores du corps : mais si les pores viennent à se resserrer par les astringens , par les répercussifs, ou par les remèdes emplâtriques , & que la transpiration soit entièrement empêchée dans cette partie , la tumeur s'augmente , la partie retient toutes ces particules qui se seroient échappées par les pores ; l'humour extravasée se trouvant pour lors en grande quantité , à proportion de la partie qui la contient , comprime les chairs & les vaisseaux , & cause nécessairement la mortification.

Voilà la véritable cause de la Gangrene qui survient après les inflammations , les contusions, les anévrismes & les érépipés.

Mais telles causes ayant produit leur effet, il s'en trouve d'autres qui augmentent la Gangrene, & qui font même qu'elle se communique aux parties voisines, comme la corruption du sang & des humeurs extravasées dans une inflammation simple.

Lorsque le sang est extravasé, & qu'il ne peut pas se résoudre, il se convertit en pus; ce changement est causé non seulement par l'action des principes du sang extravasé, mais encore par la douce influence du sang & des esprits qui sont contenus dans les parties voisines: ce qui fait que le pus n'est pas tout-à-fait une substance étrangère & ennemie de la nature. Mais comme je viens de faire voir que l'abord du sang est entièrement empêché dans les parties gangrenées, & que la circulation y est fort souvent interceptée, il arrive que le sang extravasé, bien loin de se convertir en pus, dégénère en une sanie virulente, qui cause d'abord des pustules sur la peau, & qui par son acrimonie ronge les parties gangrenées, & corrompt insensiblement celles qui sont saines: ce qui fait que la Gangrene devient fistarouche, qu'elle attaque même les parties qui ne souffrent aucunes inflammations. Au reste la Gangrene qui suit les

inflammations , attaque plutôt les parties molles & fongeuſes que les autres , comme les gencives, les lèvres, les parties naturelles des deux ſexes , la matrice , les inteſtins & le cerveau. La raiſon eſt que ces parties étant fort molles & ſpongieuſes , elles ſ'imbibent d'une plus grande quantité d'humeurs, outre que la plupart n'ont point de muſcles qui en puiſſent exprimer le ſang , ce qui fait qu'il y croupit fort aisément.

En cinquième lieu , la Gangrene ſurvient aux ulcères, aux bleſſures, aux taches ſcorbutiques , & à l'application des médicamens âcres & corroſifs , ce qui arrive en deux manières. La première eſt que la douleur qui accompagne tous ces ſymptomes cauſe ſouvent une grande inflammation qui eſt ſuivie de Gangrene. La deuxième vient de ce que le cautere actuel , le pus & la ſanie qui ſortent des ulcères rongeurs , & des taches ſcorbutiques , & les médicamens âcres & corroſifs cautériſent la peau & les vaiſſeaux , ainſi le ſang n'étant plus porté dans les parties, elles perdent leur mouvement & leur vie.

Enfin tous les Auteurs admettent une cauſe maligne & occulte de la Gangrene , c'eſt de là , diſent-ils , que provient la

Gangrene dans la peste, ou le charbon, qui cause quelquefois dans vingt-quatre heures la mortification entière d'une partie. C'est à la même cause qu'ils attribuent la Gangrene qui arrive après les fièvres malignes, & quelquefois après la petite verole, par un dépôt qui se fait de la matière de la maladie dans quelque partie. Enfin c'est par là qu'ils prétendent expliquer l'action des poisons, & la morture des animaux venimeux, qu'ils disent causer la Gangrene.

Mais sans avoir recours aux qualitez malignes & occultes de la peste, doit-on trouver étrange que les charbons causent la mortification dans une partie, puisque l'humeur qui les produit est dans son dernier degré d'âcreté & de corrosion? Elle ronge les chairs, & cautérise les vaisseaux; il est donc évident qu'elle doit mortifier la partie. On peut dire la même chose de la matière des fièvres malignes & de la petite verole, où le sang est chargé de parties âcres & malignes. S'il arrive que cette acrimonie ne puisse pas être surmontée par la nature, ou par les médicamens, il s'en fait un dépôt dans quelque partie, où les humeurs âcres & corrosives ne manquent pas de ronger les chairs, de cautériser les vaisseaux, & de carier même les

os, ainsi qu'on en a vû des exemples.

Je dis la même chose des poisons, qui n'agissent que par leur acrimonie, dont les uns sont âcres & acides, & les autres abondent en un sel lixiviel, mais qui produit toujours le même effet, de la même manière que nous le voyons arriver tous les jours par l'application des acides & des cautères potentiels.

Après l'explication des causes, il faut passer aux signes & aux différences de la Gangrene. A l'égard des différences, il est aisé de les tirer des causes : je passe aux signes qui sont d'une plus grande importance.

Les signes de la Gangrene qui attaque les vieillards, & qui vient du défaut des esprits, se connoissent en ce qu'ils ne ressentent ni douleur ni inflammation, les parties se flétrissent, & sont comme privées de sentiment & de mouvement, ce qui fait qu'ils meurent insensiblement.

Dans la Gangrene qui succède à l'hydropisie, on ne ressent qu'une légère douleur dans sa naissance ; mais dans la suite les jambes s'enflamment, & la douleur s'augmente.

Si la Gangrene est causée de la part du froid extérieur, la douleur est d'abord aiguë, la partie devient rouge, livide &

puis noire : enfin les esprits l'abandonnent, & la mortification arrive accompagnée d'un frisson semblable à celui que l'on ressent dans la fièvre quarte.

Si la Gangrene est une suite de quelque compression , comme des ligatures trop serrées , des tumeurs, des luxations & fractures , ou d'être trop long-tems couché sur le dos, elle se connoît par l'engourdissement & par une totale privation du sentiment & du mouvement, suivant que la compression des vaisseaux est plus ou moins forte.

Si elle est causée par l'inflammation, la douleur & la pulsation cessent, la partie devient rouge, pâle & violette ; il se forme de petites bubes sur la surface de la peau remplies d'une eau salée, semblable à du vin trouble, la chaleur s'éteint, la partie devient mollassé & flétrie, de manière que si on la presse avec le doigt la marque y reste sans s'effacer : enfin si la mortification est parfaite, le malade tombe dans de grandes foiblesses, accompagnées d'une fièvre ardente & maligne, du vomissement, & de plusieurs autres symptômes qui marquent que la masse du sang est bien opprimée, & que la mort doit s'ensuivre.

La Gangrene qui est produite par l'usa-

ge des remèdes repercutifs & emplâtriques est accompagnée des mêmes accidens.

Les signes de celle qui arrive par les cautères actuels & médicamens caustiques, sont à peu près les mêmes que nous avons rapportés pour la Gangrene qui succède aux fortes compressions.

Quant à la Gangrene qui vient de quelque malignité, comme de la morsure des animaux venimeux, outre les signes de mortification qui paroissent sur la partie, ils'en manifeste plusieurs autres, comme charbon, fièvre, vomissement, syncope & phrénésie.

Les signes du Sphacele ne diffèrent de ceux de la Gangrene, que du plus ou du moins; une partie sphacelée est pesante, noire, puante & flétrie, le sentiment est entièrement aboli; & lorsqu'on tire la peau avec les doigts, elle se sépare facilement des chairs qui sont au dessous. Enfin de molle qu'elle est étant gangrenée, elle se dessèche quand elle est entièrement mortifiée.

Il faut remarquer que si le mouvement reste quelquefois dans une partie sphacelée, comme dans le pied, cela vient de ce que les ventres des muscles qui ne sont point intéressés, venant à faire leur con-

traction, les tendons qui sont dans la partie mortifiée sont obligés de suivre leurs mouvemens. Je passe à l'explication des principaux accidens.

Les pustules qui viennent à la peau n'y arrivent qu'à cause que le sang croupit & se caille dans les parties, & qu'il en sort une sérosité âcre & corrosive, qui s'insinuant au dessous de la peau, sépare la cuticule & la soulève à peu près comme il arrive aux brûlures.

La pulsation cesse dans la partie, & sa couleur devient pâle & livide. J'ai fait voir que la pulsation cessoit par la compression des vaisseaux: il y a apparence que la couleur rouge s'évanouit par le défaut du nouveau sang, & celui qui croupit se pourrit dans la partie, lui donnant une couleur violette, ou noire, suivant le degré de corruption & de mortification.

Les douleurs viennent de l'irritation & de la grande impression que la sérosité âcre & maligne fait sur les membranes & sur les fibres nerveuses qui sont dispersées dans les parties.

Les douleurs cessent, parce que les matieres extravasées pesent sur les nerfs, aussi bien que sur les vaisseaux sanguins, & bouchent entièrement le passage aux esprits. Nous remarquons aussi que la douleur

douleur commence à cesser après la pulsation.

Quelques Auteurs modernes prétendent qu'il suffit que le mouvement du sang dans une partie soit empêché pour abolir la sensation & le mouvement , sans que les nerfs soient comprimés. Pour le prouver, ils lient l'aorte descendante , & ils remarquent que les parties inférieures se trouvent privées du sentiment & du mouvement. Mais ils ne considèrent pas que ces parties n'étant plus arrosées ni tendues par le sang artériel , il faut nécessairement qu'elles s'affaissent , & qu'elles se dessèchent , & que les nerfs dont la substance est très-molle soient pressés ; d'où je conclus que dans toutes les especes de Gangrenes , où le sentiment est entièrement perdu , les nerfs souffrent toujours quelque compression.

La mollesse de la partie vient non seulement de la quantité de sérositez qui abreuvent les fibres, mais encore de ce que n'étant plus vivifiées par le sang & les esprits , elles se relâchent , & perdent entièrement leur ressort.

Le progrès de la Gangrene vient quelquefois du sang qui cesse de vivifier les parties, comme dans les vieillards : mais le plus souvent il vient de l'action des sucs

acides, qui rongent & détruisent successivement les parties voisines. C'est sans doute cette matiere maligne qui cause la fièvre, les défaillances & les autres accidens qui précèdent ordinairement la mort. Après avoir parlé des causes, des signes & des accidens de la Gangrene, je viens à son pronostic & à sa curation.

La Gangrene qui attaque les vieillards, & les jambes des Hydropiques, faute de chaleur naturelle, est toujours mortelle. Dans cette espee de Gangrene, où les esprits ont abandonné leur sujet, il ne faut point entreprendre l'opération, parce que le malade succomberoit infailliblement à la violence de la douleur.

Celle qui vient dans les parties molles & délicates, principalement dans les parties internes, est très-dangereuse, & dégénere le plus souvent en sphacele. On sçait qu'elle se guérit bien plutôt dans les jeunes que dans les vieillards, dans les robustes que dans les cacochismes.

La Gangrene qui est causée par un grand froid, & qui attaque ordinairement les extrémités, se peut guérir, pourvû que la partie ne soit pas entièrement mortifiée. On fait approcher le malade auprès d'un feu modéré, on frotte la partie, on la met tremper dans l'eau tiède, & lorsque le

grand froid diminue , & que les esprits commencent à se répandre à la surface, on y applique des fomentations, & plusieurs autres remèdes de cette nature.

Celle qui succède aux grandes inflammations, aux tumeurs, fractures, luxations, contusions, anévrysmes, érysipeles, ulcères, brûlures, aux taches des scorbutiques, aux morsures des animaux venimeux, à l'application des remèdes emplâtriques, caustiques, cautéreux, actuels, & généralement à toutes les puissantes compressions, se peut guérir dans le commencement de ses progrès : c'est ce qui nous fait considérer toutes ces especes de Gangrenes dans deux differens états, dans celui de leur naissance & celui de leur perfection.

Dans le premier les bons remèdes sont capables d'étouffer & d'arrêter les progrès de cette maladie ; telles sont les profondes scarifications, qui dégagent non seulement la partie, mais encore elles donnent lieu aux remèdes de pénétrer & de produire un effet plus sensible. Si malgré tous ces soins la Gangrene empirait sur les parties voisines, il faudroit abandonner l'usage des médicamens, & empêcher par l'amputation du membre que la mortification ne se communiquât à toute l'habitude du corps.

CHAPITRE XXXVI.

De l'Amputation.

IL faut d'abord remarquer que quoique la mortification soit dans une partie, & que l'Amputation soit dans cette occasion l'unique remède pour sauver la vie d'un homme, il ne faut pas toujours prononcer en faveur de l'opération. Si la mortification se mettoit, par exemple, à la partie supérieure du bras ou de la cuisse, ce seroit la profaner que de l'entreprendre, parce qu'elle ne sçauroit subsister proche des parties si importantes à la vie, sans causer la perte de tout le sujet. Quand même elle n'occuperoit que la partie inférieure des extrêmités, si par malheur une fièvre aiguë, la syncope & le vomissement, qui sont des symptômes mortels, accompagnoient ce cruel désordre, & que la disposition naturelle des humeurs fût entièrement pervertie & dépravée, l'opération dans ce malheureux trouble ne seroit que très-dangereuse & très-préjudiciable.

Chacun sçait qu'on pratique cette opé-

ration dans les grands fracas d'os , dans les vieilles caries & fistules des articles. Mais auparavant il est nécessaire d'examiner la nature de la playe. Si l'os , par exemple, est entièrement brisé , si les esquilles sont engagées , & comme enfoncées dans les chairs ou dans les tendons , si elles piquent quelques nerfs ou quelques vaisseaux sanguins , en sorte qu'on ne les pût remettre dans leur état naturel , il faudroit tenter l'opération : mais si le désordre n'étoit pas si considérable, que les pieces pussent se réduire au niveau de l'os , qu'elles n'eussent altéré aucune partie, ni causé aucune inflammation, ni douleur , on en pourroit esperer la guérison par le secours des remèdes , à moins que quelque jointure ne fût intéressée. En un mot , je dis que toutes les playes compliquées sont de difficile guérison , si la complication est considérable, & qu'il y ait de l'indisposition de la part du sujet. Dans cette occasion la douleur & l'inflammation sont les deux accidens les plus à craindre, particulièrement lorsqu'ils persistent , & qu'ils en produisent d'autres plus fâcheux , & lorsque les accidens sont pressans , il est dangereux de temporiser , & bien souvent l'opération même ne le sçauroit surmonter.

Quant aux vieilles caries & fistules, on doit observer les mêmes circonstances, & avoir égard à trois choses, à la nature & à la cause de la maladie, à la partie qui la souffre, & aux symptomes qui surviennent.

Pour bien juger si les vieilles caries & fistules sont guérissables, & si elles peuvent être surmontées par l'usage des remèdes, il est nécessaire d'examiner s'il y a long-tems qu'on les porte, la cause qui les a produites, & celle qui les foment.

Si la cause des caries & fistules est provenue de quelque blessure, contusion, ou froissement, qu'il n'y ait pas long-tems que le malade en soit affligé, qu'elles n'altèrent point les articles, & que l'humeur qui les foment ne soit point maligne, les remèdes peuvent terminer la guérison.

Mais si la cause vient de quelque tumeur écouelleuse, de quelque ulcère ou abcès critique, ou de la perversion générale des humeurs, qu'elles soient vieilles, qu'elles aient établi leur siège dans les articles, & qu'enfin la carie, la calosité, la douleur & l'inflammation soient considérables; en un mot, que la partie ne soit plus en état de faire ses fonctions or-

dinaires , il faut recourir à l'extirpation , pourvû que les forces du malade le permettent : mais avant que de la mettre en pratique , il faut purifier & rétablir la masse du sang & des humeurs par les remèdes généraux, comme les sudorifiques & les cardiaques.

Je n'entre point ici dans le détail des remèdes que l'on employe tant intérieurement qu'extérieurement, pour empêcher les désordres de la Gangrene , parce que j'ai été obligé d'en parler dans le *Traité des playes* ; & comme chaque espece de Gangrene demande des remèdes particuliers & differens , il est de la prudence du Medecin & du Chirurgien de les ordonner , & de s'en servir suivant leurs idées & leurs connoissances.

Avant que de se mettre en état d'opérer il faut observer plusieurs circonstances. Si c'est le bras que l'on veuille amputer , on en coupe le moins que l'on peut , parce que le peu qui reste sert en quelque manière aux fonctions de la vie ; si c'est la jambe , quand même il n'y auroit que le pied d'intéressé , on la doit couper à quatre travers de doigts du genouil , précisément au dessous des aponévroses qui couvrent la rotule , à cause des longues suppurations qui pourrissent les tendons ,

& des autres accidens qui arrivent , & pour avoir la facilité d'en appliquer une artificielle.

Il faut remarquer qu'on n'ampute jamais une partie dans l'article , à moins que ce ne fût quelque doigt des mains , ou des pieds que la nécessité obligerait d'emporter. Si c'est la cuisse, il en faut ôter le moins que l'on peut ; la raison est que plus on en ôte , la playe est beaucoup plus grande , la suppuration plus longue , la guérison plus difficile , & par conséquent les forces du malade diminuent & s'affoiblissent.

Après avoir choisi un lieu propre, voici de quelle manière on la pratique. Si c'est la jambe que l'on veuille couper , on met le malade sur le bord d'un lit , à demi renversé ; une personne le soutient par derrière , un serviteur embrasse de ses deux mains la partie inférieure de la cuisse , & tire la peau en haut , un autre serviteur soutient la jambe pendant que le Chirurgien met sous le jarret une compresse à plusieurs doubles , d'une largeur proportionnée , avec une autre compresse assez large , qui enveloppe toute la partie , sur laquelle on met une ligature qu'on serre avec le tourniquet. Mais comme il faut extrêmement serrer pour comprimer les

gros vaisseaux de ces parties, on peut encore ajouter un carton sous la ligature, afin d'épargner la douleur au malade, & d'empêcher que la peau ne se ride. On fait ensuite deux autres ligatures, l'une au dessus & l'autre au dessous : la première retient la peau qu'on relève en haut, & l'autre affermit les chairs. Après cela le Chirurgien se met entre les jambes du malade, & avec un couteau courbe qu'il tient de la main droite, il fait une incision jusqu'à l'os autour du membre, & du dos du couteau, il écarte le périoste, & coupe en même tems les chairs & les membranes qui se rencontrent entre les deux os, de crainte de les déchirer avec la scie, & de réveiller de nouveaux accidens. Mais avant que de scier les os, on prend une bande de linge que l'on fend en deux par une de ses extrémités, & de laquelle on se sert pour relever les chairs, & avoir la liberté de scier les os le plus près des chairs qu'il est possible; car comme elles se retirent, & qu'elles se consument par la suppuration, si on ne prenoit cette précaution, il resteroit un bout d'os dépouillé de la peau & dénué de la chair, qui ne serviroit qu'à incommoder le malade.

Cela étant fait, on prend la scie, que l'on porte obliquement sur le tibia, qui

sert d'appui, pour scier le perone, qui est beaucoup plus foible, c'est ce qui oblige à le scier toujours avant le tibia, pour éviter qu'il ne se rompe, & qu'il ne reste un éclat.

Il faut observer que dans le tems que l'on scie les os, le serviteur doit plier un peu la jambe en dedans, afin que la scie passe avec plus de facilité. Les deux os étant sciez, on ôte la ligature qui tenoit la peau sujette, on fait lâcher le tourniquet, pour reconnoître l'endroit où est l'artère qui donne le plus de sang; on la pince avec un bec de corbin, ou un instrument en manière de pincette qui a un anneau; on prend une aiguille courbe garnie d'un petit ruban de fil ciré, que l'on passe deux fois dans les chairs au dessous de l'artère, en sorte qu'elle se trouve engagée dans l'anse de la ligature, que l'on serre fortement; on fait un nœud sur l'artère, sur ce nœud on applique une petite compresse que l'on affermit par deux autres nœuds, on lâche derechef le tourniquet. Si le sang sort de quelqu'autre artère avec violence, on fait encore une ligature semblable à la première.

Pour arrêter le sang, les uns se servent du cautere actuel, les autres du bouton de vitriol brisé, que l'on met dans

du coton, les autres lient l'artère sans passer la ligature dans les chairs. Mais je crois que la véritable méthode & la plus sûre est celle que je viens de décrire. Les ligatures étant faites on ôte le tourniquet, on plie un peu le moignon, & on tâche de le couvrir de la peau. Si c'est la cuisse ou le bras, il ne suffit pas seulement de recouvrir le moignon de la peau, on doit encore l'assujettir par le moyen de quatre points d'aiguille : ce qui ne se doit pas pratiquer à la jambe ni à l'avant-bras, à cause du genouil & du coude qui empêchent qu'elle ne remonte. On applique de petites compresses sur les vaisseaux à l'endroit des ligatures, un plumasseau sec sur l'os, ou trempé dans l'esprit de vin, pour corriger son altération, & plusieurs autres plumasseaux chargés de poudres astringentes, une petite étoupe garnie des mêmes poudres, un défensif, une compresse taillée en croix de Malte, deux compresses longitudinales, & une circulaire, le tout soutenu par le bandage circulaire & la capeline. Quelques jours après on ne se sert plus que du circulaire. Il ne faut point charger la partie de plusieurs compresses, ni appliquer aucune vessie de porc, ni trop serrer les bandages : car outre que toutes ces cho-

ses n'excitent que des obstructions & inflammations, si par malheur les ligatures venoient à manquer, le malade périroit infailliblement sans qu'on s'en aperçût, vû que les vessies retiendroient tout le sang qui s'écouleroit. Il faut prendre garde en levant l'appareil de ne pas ôter l'emplâtre avec violence, de crainte d'arracher les ligatures. On doit avoir soin après la supuration de comprimer un peu le moignon par le moyen des compresses, pour empêcher la génération des chairs fongueuses & superflues, qui viennent ordinairement après les longues supurations.

Ceux qui se servent du bouton de vitriol doivent précisément l'appliquer à l'embouchure du vaisseau, & prendre garde qu'il ne tombe en appliquant les plumasseaux. Néanmoins quoique nous ayons désapprouvé son usage par plusieurs raisons, ceux qui s'en serviront seront obligés d'élever un peu le moignon & de tenir la main dessus l'espace de trois ou quatre heures jusqu'à ce que le vitriol ait commencé à produire son effet.

Après l'opération il arrive souvent que la partie tombe dans des mouvemens convulsifs à l'occasion des esprits irrités par des matieres âcres, corrosives, ou

vitrioliques, ou par le trouble même des esprits dans cette partie. Car si nous faisons reflexion que le cerveau prépare actuellement une certaine quantité d'esprits qui s'écoulent par les nerfs, pour servir aux fonctions des parties du corps, nous conviendrons que ceux qui sont destinés pour les mouvemens & les sensations de la partie qui n'existe plus, & qui est séparée des autres, doivent nécessairement refluer; c'est peut-être ce malheureux reflux qui excite ces secousses irrégulières & ces contractions involontaires qui entraînent avec elles les artères, & donnent lieu aux ligatures de se rompre, ou de s'échapper, & au sang de se répandre: ce qui cause souvent la mort. C'est pourquoi dans ces occasions un Chirurgien ne doit pas s'arrêter à chercher l'artère dans les chairs, il n'a qu'à y porter un bouton de vitriol accompagné de quelques plumasseaux trempés dans quelque eau stiptique: Voilà les mesures qu'on doit prendre dans une pareille occasion.

R E M A R Q U E S.

On ne doit pas toujours esperer un heureux succès des amputations, particulièrement lorsque la gangrene & la mortifi-

cation sont causées par la malignité & la corruption universelle des humeurs : On en a depuis peu vû un exemple à l'Hôtel-Dieu. Un jeune homme avoit un ulcère malin au pied, après avoir vainement tenté tous les remèdes , on fut obligé de lui couper la jambe , mais l'opération fut inutile , puisque quelques jours après la malignité des humeurs fit tomber la partie en mortification par des nouveaux ravages, de manière qu'on fut obligé de lui couper la cuisse. Cette seconde opération ne lui fut pas plus favorable que la première , car les humeurs devinrent si farouches , & concoururent si fort à la destruction de leur sujet , qu'il s'en fit un dépôt si terrible sur l'aîne , que la partie dégénéra en un grand ulcère schireux , dont il mourut.

Je vis il y a un an , en passant par Lyon , une femme à qui on avoit coupé la cuisse ; il arriva qu'après une longue supuration l'os ne se put recouvrir , au contraire il devint tout carié , & la cuisse toute fistuleuse. Enfin cette pauvre femme devint si maigre & si atténuée qu'elle mourut languissante en très-peu de tems. Le Chirurgien en examinant le progrès des fistules , s'avisa de scier l'os de la cuisse qu'il trouva sans moëlle. Cette surprise

lui donna envie d'examiner les autres os qui étoient tous vuides , & la plupart cariés intérieurement. Il n'étoit pas besoin de chercher ailleurs la cause de sa mort, il falloit que l'humeur, qui avoit causé les caries & les fistules, fût bien forte & bien pénétrante pour fondre & consumer la moëlle jusques dans les os.

Comme l'on fait ordinairement plier le moignon de la jambe après l'opération, quelques-uns se sont avisés de dire que l'angle que l'artère fait dans cette situation servoit à rallentir le mouvement du sang ; ce qui les a fait tomber dans cette erreur grossiere, c'est qu'ils ignorent la mécanique des eaux ; car quoi qu'on fasse faire mille angles aux canaux des fontaines pour conduire leseaux, elles ne réjailliront ni plus ni moins haut que si elles étoient conduites par une ligne droite, parce que les eaux pésent selon leur hauteur.

Voici encore une expérience commune, & que tout le monde peut faire. Si l'on remplit deux seringues de quelque liqueur, que le canon de l'une décrive une ligne courbe, ou fasse plusieurs angles, & que celui de l'autre soit droit, si l'on pousse les pistons de ces deux seringues avec la même force, les liqueurs réjailliront également loin.

Je ne m'oppose pourtant pas que l'on fasse plier le moignon au malade, je sçai que cette situation est absolument nécessaire pour porter une jambe artificielle.

Voici le premier appareil que l'on fait après l'amputation du bras & de l'avant-bras.

L'on applique d'abord sur chaque artère une boule de coton qu'on a remplie de vitriol grossièrement concassé, supposé que l'on n'ait pas fait la ligature, car si on l'avoit faite, ces boules seroient inutiles. On couvre ces boules d'un grand tourteau de coton ou d'étoupes assez épaisses, garnies de poudres astringentes. On applique sur ce tourteau une grande croix de Malte, faite d'une vessie de porc sèche, dont on relève les quatre bouts sur le bras pour l'enveloper. On met sur cette croix de Malte un grand emplâtre de minium coupé en croix de Malte, & on entoure le bras. On recouvre l'emplâtre avec une grande compresse taillée en croix de Malte, dont on couvre tout l'appareil. On fait ensuite deux compresses larges de trois doigts qu'on plie en long en trois ou quatre, on les applique sur le milieu du moignon, & on les fait monter au long du bras; on enveloppe ces deux avec une autre qui sera de même longueur & largeur

geur, afin de les arrêter. On affermit tout cet appareil avec une bande de trois ou quatre aunes de long, & de trois doigts de large, roulée par un bout, qu'on appelle la capeline.

Voici comme elle se fait. On fait trois tours de bande sur le bord du moignon, on monte la bande peu à peu jusques au dessus du coude par des doloires, & l'on finit par quelques circulaires autour du bras; on descend ensuite la bande en ligne droite tout au long du bras, & on la passe sur le milieu du moignon: on remonte la bande tout du long du bras en ligne droite, jusques sur le coude, où l'on fait un circulaire pour affermir les deux bouts de bande que l'on a descendues & montées. On fait encore descendre la bande en long, & on la passe sur le moignon; on la remonte au dessus du coude, où l'on fait un circulaire pour affermir les deux longueurs de bande. On continue de faire monter & descendre la bande jusqu'à ce que le bras soit tout recouvert par les longueurs de bande que l'on a fait monter & descendre. On recouvre toutes ces longueurs de bande, en faisant de petits doloires autour du bras, & on arrête la bande au dessus du coude par des tours circulaires; on fait reposer le bras sur un oreiller.

*Appareil pour l'Amputation de
la jambe.*

Pour couper la jambe on met d'abord une grosse compresse sous le jarret large de trois pointes de doigts & assez longue pour avancer assez avant sous la jambe & sous la cuisse. On lie ensuite la cuisse au dessus du genouil avec une ligature de drap de deux doigts de large, dont on fait deux tours assez lâches, & on la serre avec un petit bâton. Il faut mettre un carton sur la ligature au dessus du petit bâton, de peur de pincer la peau quand on tourne le tourniquet. On prend ensuite une autre ligature de drap d'environ deux doigts de large, avec laquelle on fait deux tours fort serrés à l'endroit où l'on veut couper la jambe. Cette ligature sert à affermir les chairs, afin de couper plus net.

Quand on a coupé la jambe on lie les artères avec un fil en double. Il faut pour cela pincer le bout des artères avec un bec de corbin, sur lequel on met le fil noué à double nœud, avec lequel on lie l'artère. Quand on ne lie point les artères, on se sert de petites boules de coton, dans lesquelles on envelope du vitriol grossier.

ment concassé. Si on fait la ligature , ces boutons ne sont point nécessaires. On met sur tout cela un grand tourteau de coton assez épais , & garni de poudres astringentes. On couvre ce tourteau d'une croix de Malte , faite d'une vessie sèche , & l'on entoure le genouil avec ses bouts , & par dessus une croix de Malte faite de linge , dont on entoure aussi le genouil. On met ensuite un grand emplâtre de bol coupé en croix de Malte, dont on enveloppe le genouil avec ses bouts. On met par dessus une fort grande croix de Malte qui recouvre tout l'appareil. On arrête tout l'appareil avec deux compresses pliées en quatre doubles qu'on fait croiser au milieu du moignon , & on les conduit par dessus le genouil ; on entoure ces deux bandes avec une autre de même longueur & largeur , en la faisant croiser & monter sur le genouil en biaisant. On prend ensuite une bande de trois ou quatre aunes de long , roulée par un bout , avec laquelle on fait un bandage qu'on appelle la capeline. Pour l'appliquer on fait trois tours de bande tout autour du bord du moignon. On fait ensuite de petits doloires en montant tout au haut du moignon , jusques au dessus du genouil , où on fait quelques circulaires , c'est à-dire , quel-

ques tours de bande qui passent les uns sur les autres. On conduit ensuite la bande en ligne droite tout au long du moignon sans circulaire, & on la passe sur le milieu du moignon coupé; on la remonte en ligne droite jusques au dessus du genouil, où l'on fait un circulaire pour arrêter les deux longueurs de bande qui sont montées & descendues. On descend encore la bande, & on la remonte en ligne droite au dessus du genouil où on l'arrête avec un circulaire. Enfin on monte & on descend la bande en ligne droite jusqu'à ce que le moignon soit couvert tout autour. On fait un circulaire au bas du moignon, & puis l'on monte tout au haut par des doloires pour envelopper toutes les bandes qu'on a montées & descendues en ligne droite; on fait au dessus du genouil quelques tours circulaires, & on fait reposer le moignon sur un oreiller qu'on recouvre d'un linge en plusieurs doubles, de peur que le sang & la supuration ne gâtent l'oreiller. Quand on fait la ligature des artères on peut diminuer les pieces de cet appareil. Cela dépend de la prudence du Chirurgien.

Lorsqu'on pancera le malade, on aura soin de mettre de petits plumasseaux sur le bout des os coupés, afin de recouvrir la moëlle.

CHAPITRE XXXVII.

Du Panaris.

LE Panaris est une tumeur très-douloureuse, qui vient à l'extrémité du doigt, & qui est causée par l'altération, & l'effervescence des particules bilieuses & sulphurées du sang.

On en établit ordinairement trois especes. Dans la premiere, la matiere est nichée entre le peristole & l'os, accompagnée d'une chaleur brûlante, d'une douleur très-aiguë, d'une pulsation profonde, d'une grande tension, & d'une fièvre ardente. Dans la deuxième, la matiere occupe les tendons, ayant à peu près les mêmes signes que la premiere; & dans la troisième, qui n'est que dans les chairs, on ressent moins de chaleur, moins de douleur, une pulsation plus élevée, moins de tension, & presque point de fièvre.

La chaleur & la douleur viennent du grand bruissement du sang, & des diverses irritations que les parties sulphurées, qui se fondent & qui se convertissent en

fanie , excitent aux fibres du periofte & des tendons.

La tension n'arrive que par la fermentation des humeurs. Il est aisé de comprendre que lorsqu'une liqueur bouillonne , elle s'étend davantage au long & au large , que lorsqu'elle est en repos , & doit par conséquent dilater & gonfler extraordinairement les vaisseaux qui la contiennent.

La pulsation n'est autre chose qu'un sentiment plus exquis & plus vif que nous avons du battement de l'artère de la partie enflammée , causée par la grande tension & l'effervescence du sang.

La fièvre vient de l'agitation mutuelle des différentes parties du sang qui s'entrechoquent par la chaleur , qui s'entrecombattent avec effort , qui se brisent en mille petites parcelles de différente grosseur & figure , qui sont portées dans la masse du sang pour produire la fièvre , & après ce long combat le pus se fait , les vaisseaux crevent , la matiere s'extravase , la tumeur devient plus molle , la fièvre & tous les autres accidens diminuent , alors on donne issue au pus , par le moyen d'une incision que l'on fait à côté du doigt pour éviter le tendon. On se sert des remèdes qu'on employe ordinaires

ment pour les autres ulcères.

Jen'insiste pas davantage sur le Panaris, il fourniroit néanmoins la matière d'un grand discours; mais comme la plupart des Auteurs en ont dit leur sentiment, chacun s'en peut instruire.

REMARQUES.

Monsieur Riviere rapporte dans son Observation dix neuvième, qu'une femme étant tourmentée d'un Panaris, mit le doigt dans l'oreille d'un chat qu'elle fit tenir par deux hommes; elle fut guérie dans un quart d'heure. Pendant ce tems-là elle sentit par intervalle une chaleur qui lui montoit le long du bras, & des douleurs violentes au bout du doigt; & à mesure que son mal diminuoit, le chat faisoit de grands cris & de violens efforts.

L'appareil du Panaris consiste à mettre un plumasseau chargé d'un supuratif autour de la tumeur. On met sur ce plumasseau un emplâtre taillé en croix de Malte; on met le plein de la croix sur le bout du doigt, & on enveloppe le doigt. On met sur cet emplâtre une autre croix de Malte de linges fin. On enveloppe tout cet appareil avec une bandelette percée par une

Bout & coupée en long de la largeur de quatre doigts par l'autre bout. On passe ces rubans par le trou qu'on a fait à l'autre bout, pour faire une espee d'an-neau, dans lequel on passe le doigt, on ferre, & on couvre tout l'appareil en montant tout au long du doigt par de pe-tits doloires.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'usage des Ventouses.

LA plûpart de ceux qui pratiquent la Médecine, ont coutume d'approuver plutôt l'usage des Ventouses & des sang-sues, que de le condamner; soit qu'ils se fondent sur cette prétendue attraction des Anciens, ou qu'ils croient décharger par cette voye plus promptement une partie accablée du poids de quelque matiere étrangere: ils s'en servent, il est vrai; mais avec peu de succès. En effet, outre que cette attraction est une chimère, & que c'est la pratique la plus cruelle & la plus téméraire qu'on puisse s'imaginer, quelle apparence y a-t-il de sacrifier le dos, pour dissiper l'inflammation des yeux; de taillader les lombes pour em-pêcher

pêcher le progrès des fièvres malignes : de couper la peau & les chairs en vingt différens endroits , pour tirer une once ou deux de sang ? Je ne crois pas que ceux qui ont quelque idée de la circulation du sang , me puissent faire voir par expérience ni autrement , que la division de quelques vaisseaux capillaires soit capable de guérir le moindre vice de la peau. Il y en a cependant qui soutiennent , pour autoriser cette pratique , que les scarifications déterminent le sang & les esprits à se porter en abondance à la partie ventoufée , & qu'en détournant ainsi les humeurs , celle qui est affligée se degage & se désenflamme.

Il seroit à souhaiter pour les partisans de cette pratique , que l'inflammation favorisât leur opinion. Car on ne sçauroit croire que le sang & les esprits accourent dans une partie en plus grande quantité que de coutume , sans qu'il y paroisse quelque inflammation ; ce qui ne se remarque point ici , outre qu'elle n'y surviendrait que parce que le mouvement du sang seroit interrompu par la division des vaisseaux , comme il arrive dans toutes les playes récentes , & non point par une détermination occasionnée par la douleur.

Enfin toute la vertu qu'on attribue aux ventouses ne m'empêchera point d'en désapprouver l'usage ; & je dis qu'elles sont non seulement inutiles dans plusieurs maladies où l'on s'en sert , mais aussi dans le bubon vénérien , & dans la morsure des animaux venimeux, puisqu'il est constant que le venin de ces animaux qui consiste en un acide très-pesant , se manifeste en un instant au cerveau , malgré l'influence des esprits ; & que la masse du sang s'en trouve d'abord opprimée par les loix de la circulation : d'où je conclus qu'une simple saignée , ou le moindre sudorifique dans quelque maladie que ce puisse être, feront toujours plus d'effet que toutes les ventouses qu'on pourroit appliquer.

Il faut remarquer que dans les hémorroïdes les remèdes émoliens & résolutifs doivent être préférables aux sangsues , qui sont le plus souvent la cause des abcès & des fistules qui arrivent à l'anus , comme j'ai fait observer en traitant des fistules.

Je dirai encore par occasion , que les cautères ne s'appliquent point sur les parties nerveuses , ni sur les gros vaisseaux ; mais toujours dans l'entredeux des muscles. On frotte d'abord la partie avec un

linge chaud , pour en ouvrir les pores & la rendre en quelque manière insensible , on y applique un emplâtre percé au milieu , pour y mettre une pierre à cautère que l'on écrase & que l'on couvre d'une compresse & d'une petite bande qu'il faut suffisamment serrer pour comprimer la pierre ; on laisse l'appareil sur la partie autant de tems qu'on le juge à propos , suivant que la peau est plus ou moins délicate , & la pierre plus ou moins caustique ; après qu'on a levé l'appareil , on scarifie l'escarre avec une lancette , & on y applique un petit plumasseau chargé de suppuratifs pour le faire tomber. On y met ensuite un pois pour entretenir l'ulcère , une feuille de lierre , une compresse & une bande ; on a soin de pancer l'ulcère deux fois le jour.

Si l'on veut se servir de fétons qui se font pour la même fin que les ulcères , on prend une aiguille enfilée d'une méche , on pince la peau avec les doigts ou avec les pincettes de Hildanus , on la perce avec l'aiguille , pour y passer la méche de coton que l'on frotte d'huile rosat ou de quelque onguent , & que l'on tire un peu tous les jours pour l'essuyer.

Quoique j'aye désapprouvé la pratique des ventouses & des sangsues , ceux néan-

moins qui s'en voudront servir , prendront une serviette chaude pour frotter la partie où l'on veut appliquer les ventouses. On les nomme sèches quand on ne scarifie point la peau , & humides lorsqu'on y fait des scarifications. Après qu'on a mis le malade dans une situation propre , & qu'on a fait une bonne friction avec un linge chaud , on met dans les ventouses des étoupes allumées , ou bien de petites bougies collées sur un petit carton. On applique ensuite les ventouses sur la partie , aussi-tôt le feu s'éteint , & la chair s'enfle , on les y laisse quelque tems : pour les ôter on presse un peu la peau à côté des ventouses pour faciliter l'entrée de l'air. Si on veut faire des scarifications , on les fait les unes entre les autres , pour débrider la partie ; on applique ensuite les ventouses sur les endroits scarifiés , & on tire autant de sang qu'on le juge à propos. On lave les scarifications avec du vin chaud , on les frotte avec du beurre frais , & on les couvre d'un linge fin.

Si on veut appliquer des sangsues , il faut qu'elles soient longues , menues , la tête petite , le dos verd , les rayes jaunes , le ventre rouge , & qu'elles soient nourries dans les eaux courantes ; celles

qui viennent dans les eaux bourbeuses & croupissantes sont dangereuses. Avant que de les appliquer, on frotte la partie avec de l'eau chaude, du lait ou du sang de poulet. On les prend avec un linge, parce qu'elles ne veulent point s'attacher lorsqu'on les applique avec les doigts : ou bien on applique la boîte où elles sont renfermées sur la partie ; si elles ne sucent pas bien, on leur coupe le bout de la queue ; si elles quittent trop tôt, on en met d'autres ; si on les veut faire quitter prise, on jette du sel dessus, ou quelque chose de piquant. Il ne faut pas les arracher, elles laisseroient leur aiguillon qui est venimeux. On lave les piqueures avec l'eau marinée, & on y met une compresse trempée dans l'eau-de-vie, s'il y a de l'inflammation.





TRAITÉ¹ DES PLAYES.

CHAPITRE I.

*Des playes faites dans les chairs par
un instrument tranchant ou
meurtrissant.*



POUR finir cette matiere, j'ai crû qu'il falloit rapporter les observations les plus importantes qui regardent la guérison des playes, & éclaircir les principales defficultez qui embarassent la plûpart des Chirurgiens dans la méthode de les bien pancer, sans laquelle on ne sçau-roit parvenir à la fin qu'on se propose.

Ceux qui en ont traité jusqu'à présent se sont contentés de nous faire de longs discours sur leurs espèces, leurs differen-

ces & leurs pronostics ; mais comme ces sortes de discours inutiles ne servent qu'à fatiguer la memoire de ceux qui cherchent à s'instruire, je ne les répéterai point. Je commence premierement par les remarques les plus simples , les plus importantes & les plus connues.

Comme l'hémorragie est le premier & le plus dangereux symptome des playes, c'est celui que le Chirurgien doit promptement corriger, en arrêtant le sang qui sort des vaisseaux. Or le sang s'arrête en les bouchant ; c'est-à-dire en , mettant dans leurs ouvertures quelque matière qui empêche l'épanchement de la liqueur qu'ils contiennent , ou bien en les liant ou en les comprimant. Ces deux dernieres méthodes sont les plus sûres , vû qu'on les peut modifier suivant qu'on le juge à propos , si bien que l'intention pour laquelle on fait la ligature , ou qu'on introduit dans une playe récente de la charpie, est d'empêcher l'écoulement du sang en pressant un peu la charpie, pour obliger les parois des vaisseaux à s'approcher , & pour résister à l'impulsion du sang, sans toutefois que cette compression excite aucune inflammation.

Une playe ayant ainsi été pancée, il est important de prévenir l'inflammation

& la douleur, qui sont les deux accidens qui l'accompagnent toujours.

L'inflammation ou l'enflure vient de ce que la circulation est interrompue dans la partie par la division des vaisseaux, par les grumeaux de sang figé, & par l'appareil qu'on y applique. Ces corps étrangers sont comme autant de digues qui s'opposent au cours du sang, & l'obligent à s'arrêter & à exciter l'inflammation.

Je conçois deux sortes de douleurs. La première est une douleur pulsative, qui dépend des artères qui serpentent autour des nerfs, qui sont pour lors si tendues & si enflées qu'elles secouent les nerfs plus rudement qu'à l'ordinaire, & les font souffrir de si grandes distensions, qu'ils se divisent; & c'est cette pluralité de divulsions qui occasionne la douleur.

La deuxième est une douleur vive & brûlante, qui est causée par la suppression du cours du sang, qui par le mouvement & le choc fréquent de ses parties les plus actives, creve les vaisseaux, & s'extravase entre les porosités des chairs, où il est rarefié par la grande quantité d'esprits concentrés qui pénètrent les porosités les plus insensibles; alors le sang

par son action déreglée ébranle & picote vivement les petits filamens nerveux, d'où procède cette deuxième espèce de douleur brûlante.

On prévient ordinairement ces deux accidens en ralentissant le mouvement du sang qui se porte à la partie avec trop de précipitation, par le secours des repercuissifs dont la vertu est astringente, comme sont les bandages qui tiennent le premier rang, & dont on se sert fort heureusement en serrant doucement la playe & les parties voisines : car une médiocre compression seroit capable d'augmenter l'inflammation. C'est dans cette vûe qu'on employe de prompts défensifs; on les appelle ainsi, parce qu'ils sont composés d'une matiere dessicative, qui ferme insensiblement les porosités des vaisseaux, comme la terre sigillée & le bol mêlez avec les blancs d'œufs, ou l'eau commune.

Il faut remarquer qu'on ne les laisse jamais plus de vingt quatre heures sur une partie, pour des raisons que l'on rapportera dans la suite. On adoucit en même-tems l'acrimonie du sang, & on dégage les vaisseaux par la saignée, les lavemens & le régime de vivre.

Si le blessé est discret dans sa maniere

de vivre, & qu'il use des alimens doux & liquides, il souffre beaucoup moins de douleur, & sa guérison est beaucoup plus prompte, parce que les viandes salées sont capables d'épaissir son sang & de le rendre propre à la fermentation : au lieu que les liqueurs douces par leur insipidité dissolvent & se chargent de sels, & les précipitent par les urines. C'est ainsi que l'intemperie du sang se trouve corrigée, & la partie affectée soulagée.

Les lavemens sont aussi d'un grand secours, puisqu'ils empêchent que les excréments ne s'échauffent, & ne se recuissent dans les intestins ; ils détrempent les matieres, ils temperent la chaleur de tous les viscères du bas ventre, & contribuent beaucoup à la guérison de la playe.

Il faut remarquer que dans le tems que les repercutifs retiennent les parties salines du sang, les plus subtiles & les plus agitées, elles s'aigrissent, elles rongent les vaisseaux, & excitent une fermentation qui est bien-tôt suivie de la fièvre. C'est pourquoi on ne s'en sert que dans le premier appareil : dans cette occasion l'on préfère les résolutifs qui ouvrent les pores, & qui permettent aux sels volatils, de transpirer & de décharger la partie. Il est aisé de voir que si on

continue l'usage des répercussifs, les sels qui cherchent à s'échapper ne manquent pas d'exciter l'inflammation & de corrompre le suc nourricier des parties en desunissant les principes du sang, qui sont accrochés, & qui par la rencontre & le choc fréquent de leurs parties changent de figure : d'où dépend la génération d'une nouvelle matière, & tous les changemens qu'il lui arrivent. Si dans une pareille occasion les résolutifs, qui donnent lieu à la transpiration, & les digestifs qui excitent une prompte supuration, n'agissoient de concert pour dégager la partie, elle deviendrait si grosse & si enflée, qu'elle tomberoit en gangrene. Les cataplasmes où entrent les huiles & les graisses produisent à peu près le même effet que les répercussifs; c'est pour cette raison que les bons Praticiens en désapprouvent l'usage.

L'on observe dans les grandes playes que les résolutifs excitent souvent une fermentation qui augmente l'inflammation : en ce cas le cataplasme fait avec la mie de pain, l'eau, l'huile rosat, le jaune d'œuf & la racine de guimauve est très-propre. On ne doit jamais se servir de lait, parce qu'il s'aigrit, qu'il réveille une nouvelle fermentation, & qu'il augmente la douleur.

On blâme ordinairement ceux qui laissent croupir trop long-tems le pus dans une playe , parce qu'il acquiert toujours quelque malignité , & qu'il corrode les vaisseaux voisins , ce qui produit aussitôt l'inflammation & la putréfaction : ou bien les veines s'en chargent , & le portent au cœur , d'où il se répand dans toute la masse du sang , & cause la fièvre : & suivant les différentes altérations qu'il reçoit en passant dans les parties , il s'arrête dans le foye , dans les poulmons , ou dans quelque autre partie , pour y former un abcès , comme l'on a fait remarquer dans le Chapitre des playes de tête , au sujet du trépan. Cela nous apprend qu'on doit essuyer toute la matiere qui est dans une playe , & pousser les bourdonnets jusques dans les plus petits recoins , pour empêcher qu'elle n'y séjourne. Il est si vrai que la matie du sang se charge de cette matiere purulente dans le tems qu'elle croupit , que lorsqu'on saigne le malade , on observe souvent qu'il y a du pus mêlé dans son sang.

Si les bords de la playe deviennent cauleux , on a recours aux remedes généraux qui adoucissent l'acrimonie du sang , & on se sert des topiques qui fondent & qui cuisent la matiere , comme de l'em-

plâtre d'André de la Croix, qui attendrit les bords de la playe, & du digestif fait avec la thérebentine, l'esprit de vin, l'huile d'œuf, & l'aristoloche en poudre. Si cela ne suffit pas pour emporter la calosité, on scarie légèrement les bords de la playe, pour donner lieu aux remèdes de pénétrer & d'exciter la supuration.

Si la partie se dégage par une copieuse supuration, on doit préférer les compresses trempées dans le vin chaud aux cataplasmes, attendu qu'il fortifie la partie.

L'on remarque qu'après une longue supuration il survient toujours des chairs baveuses, qui se dissipent quelquefois en comprimant un peu la playe. Si la compression ne suffit pas, on se sert de la sabine en poudre incorporée dans le miel, ou bien on passe légèrement par dessus la pierre infernale. Après qu'elles sont consumées, on arrête leur génération par le moyen de l'eau jaune qui dessèche & qui resserre les extrémités des vaisseaux, qui auparavant avoient été si relâchées par les suppuratifs, qu'ils avoient donné lieu au suc nourricier d'engendrer par sa trop grande abondance des chairs fongueuses.

On change souvent de méthode suivant la disposition des sujets blessés.

Les personnes, par exemple, d'un âge avancé, ou qui sont maigres & attenuées, ont ordinairement les parties mollasses & flétries, en ce qu'une partie de leur chaleur est éteinte: en ce cas l'eau fagedenique seroit desavantageuse, parce qu'en resserrant trop les pores, & ne permettant pas à une si petite chaleur de les ouvrir, la playe se dessecheroit entièrement. Les remedes détersifs & vulneraires suppléent ordinairement à son défaut, parce qu'ils contiennent des alkali qui détruisent l'acide du sang en ouvrant insensiblement les petites bouches des vaisseaux, & se chargent des particules supureuses, lesquelles étant unies avec eux s'attachent à leurs extrémités pour engendrer une nouvelle chair. Tel est l'esprit ou la décoction des plantes vulneraires, comme l'aristoloche, la pervanche, le scordium, l'absinthe, l'angelique, la pirole, la consolide, la scrophulaire, la fanicle, la persicaire mâle, & plusieurs autres. Ces simples sont chargées de parties alkalines, qui absorbent l'aigre dominant, qui empêchent que la fièvre ne s'allume, & qui rendent la playe vermeille.

Nous observons suivant les degrez de corruption, que lorsque les particu-

les suppureuses ne peuvent pas s'ajuster aux extrêmités des vaisseaux, sans le secours de quelques inter-remèdes, on mêle avec les décoctions vulnéraires des matières qui approchent de l'onctuosité, comme le miel rosat qui est merveilleux, particulièrement si le pus est délié & fluide, au lieu que s'il est épais on diminue de sa quantité. S'il est noir & fereux, c'est une marque qu'il est dans son dernier degré de corrosion. Comme dans cette altération du sang les vulnéraires ne sçauroient amortir les acides, on se sert heureusement de l'esprit tiré du sucre rouge, du vitriol de Mars & du foye d'antimoine, qui résiste à toutes sortes de corruptions.

Cet esprit est chargé de parties balsamiques, stiptiques & de sels alkali sulphureux. Les parties balsamiques assouplissent les vaisseaux par leur onctuosité, les stiptiques les fortifient par leur stipticité, & les sels alkali émoussent & amortissent les acides les plus puissans par leur porosité. Il me semble que cette méthode de pancer est préférable à celle où l'on se sert des graisses, des onguens, des emplâtres, & des baumes sans discontinuer.

Le pus pour être louable doit être

d'une médiocre consistance , blanc & sans mauvaise odeur. Il arrive souvent qu'en voulant détruire son acidité, il s'élève une chair molle, qui dépend de la grande fermentation des acides & des alkali, & lorsque cette fermentation commence à cesser, cette chair flasque se dissipe par la seule compression.

La plupart des Praticiens , sans aucune réflexion , mettent d'abord en usage l'alun; s'il n'agit pas assez promptement , ils se servent du précipité rouge; & si celui-ci n'opere pas mieux que l'autre, ils en font un mélange qui est très dangereux, parce qu'il augmente la douleur, & qu'il renouvelle l'inflammation. Mais pour éviter l'impression d'un si puissant corrosif, on prend de la décoction vulnéraire, dans laquelle on fait dissoudre une dragme ou deux de vitriol calciné: on consume ainsi la chair insensiblement.

L'on observe que les chairs s'endurcissent souvent, principalement quand on charge trop la partie, ou qu'on serre trop le bandage, parce qu'on interrompt le mouvement des sucs. C'est ce qu'on doit éviter dans toutes sortes de playes. Si la chair est rouge & qu'elle graine bien, on ne la doit point presser; on introduit
seulement

seulement dans la playe de la charpie trempée dans le vin chaud, ou l'eau de vie.

On ne doit jamais laver les playes, il suffit de les essuyer avec de la charpie: si l'on est obligé de les seringuer, on-le doit faire avec discrétion, parce que l'injection fond & dissoud le sang, de maniere qu'au lieu d'engendrer de belles chairs, elle en produit de baveuses: en ce cas la charpie trempée dans le vain chaud suffit, puisqu'elle nettoye la playe en s'imbibant des impuretez qui s'y rencontrent, à moins qu'il y eût quelque sinus qu'on ne pût ouvrir à raison des vaisseaux, des tendons, ou de la quantité de substance qu'on seroit obligé d'emporter en faisant l'incision. On se sert pour l'ordinaire des injections, quand on ne peut pas introduire de la charpie au fond du sinus.

L'on remarque presque dans toutes les playes certains endroits blancs & durs, qui ne sont autre chose que des vaisseaux lymphatiques rompus, & que la plupart des Praticiens prennent pour commencement d'une cicatrice: en ce cas l'eau de chaux est nécessaire pour dessécher l'extrémité du vaisseau, dissiper les parties glutineuses de la limphe, qui produisent des champignons qui croissent par dessus ces vaisseaux.

Il est très-important de distinguer cette marque blanche de l'extrémité du nerf coupé : Car si on mettoit sur un nerf une poudre corrosive, elle exciteroit une douleur insupportable, ce qui n'arrive pas ici : outre que l'expérience autorise ce fait, toutes les fois qu'on emporte une glande & un vaisseau lymphatique d'un bubon vénérien, il paroît le lendemain un point rond & dur, qu'on ne sçauroit consumer avec d'autres remèdes qu'avec la poudre de vitriol rouge; tous les autres comme le précipité, le mercure, l'alun agissent inutilement. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est que cette poudre corrosive, qui dans mille occasions est insupportable, ne se fait pas sentir dans celle-cy.

Il faut remarquer que si quelque vaisseau lymphatique s'ouvre dans le fond d'une playe, & qu'il y verse la limphe, elle ne manque pas de dégénérer en fistule; cela arrive la plûpart du tems sans que l'on s'en apperçoive. En ce cas, pour guérir la fistule, il faut ouvrir jusqu'à la glande si l'on peut, pour la détruire & en tarir la source. Si l'on craint de ne pas réussir par cette voye, on empêche le vaisseau lymphatique de jeter la limphe dans le fond de la playe, en desséchant son extrémité, & on procure la génération des

chairs le plus promptement qu'il est possible.

Si une playe est accompagnée de contusion , on se sert des résolutifs les plus puissans , comme de l'esprit de vin camphré , des vins aromatiques , ou bien d'une lessive qui sera décrite dans les playes d'arquebusade.

Si la matiere ne tend point à la résolution , & qu'elle fasse des progrès , on dégage la partie par des scarifications , & on y applique des remedes qui réveillent les parties du sang qui sont en repos , & qui les forcent à s'échaper par la transpiration , ou à rentrer dans le commerce des liqueurs. C'est la méthode qu'on doit suivre dans les grandes inflammations où la gangrene survient.

Ces remedes sont la décoction des plantes vulnéraires que nous avons recommandée ci devant ; les teintures d'aloës , d'oliban , de myrrhe faites dans l'esprit de vin , tous les remedes où entrent les préparations de mercure , l'urine , l'eau marine , les cataplasmes faits avec les farines de lupins , de fève & de lentilles ; les sommitez d'absynthe & de scordium , qu'on fait cuire dans l'oximel simple. Voici les principaux remèdes qu'on doit employer dans les profondes scarifica-

tions. Les uns détruisent & émoussent l'acide, les autres adoucissent & corrigent l'acrimonie des sels lixiviels, les autres fortifient la partie, & contribuent tous ensemble à retenir les parties spiritueuses qui sont prêtes à s'échaper, ou à les dégager lorsqu'elles sont concentrées, & à produire une fermentation qui sépare les mauvais levains, & qui ramène la chaleur & les esprits dans la partie.

Si la playe est suivie d'une grande hémorragie, ou qu'il y ait quelque vaisseau considérable d'ouvert, on fait la ligature, si le lieu le permet, ou bien on y porte le bouton de vitriol, ou quelque eau stiptique, comme celle que Monsieur Lemery a donnée, en y ajoutant le vitriol romain & quelques gouttes d'esprit de thérebentine.

Si l'entrée de la playe ne permet pas qu'on y introduise des bourdonnets, on a dilaté, évitant les gros vaisseaux & les tendons; c'est la pratique la plus sûre & la plus importante pour réussir dans tous les endroits où l'on ne sçauroit appliquer des plumasseaux, c'est qu'en découvrant le fond d'une playe on a l'avantage de se servir de plumasseaux & de rejeter les tentes, qui ne se pratiquent qu'aux playes profondes de la poitrine & du ventre.

on a la facilité d'essuyer les plus petits recoins d'une playe, de les remplir de bourdonnets, & d'empêcher que la matiere ne croupisse & ne se cantonne en divers endroits, & qu'il ne se forme aucun sinus.

Je viens de faire remarquer ci-devant, que les compresses multipliées, & les bandages trop serrez, sont des especes de ligatures qui arrêtent le cours du sang, & qui augmentent la fluction, & tous les autres accidens.

Une playe doit être] pancée le plus promptement que l'on peut, afin de la garantir des ravages de l'air, & d'éviter la douleur au blessé. On doit aussi avoir soin de bien nettoyer sa circonférence, qui est une circonstance très-importante, en ce que les cataplasmes & les remedes emplastriques qu'on y applique s'attachent à la peau & font une espece de croute, qui empêche l'effet des remedes, & qui retient les parties du sang qui transpirent actuellement; au lieu que si on débarrasse la peau de cet enduit, les remedes penetrent d'abord les pores lorsqu'ils ressentent la chaleur, ils favorisent la transpiration, la partie se dégage, les accidens diminuent & la playe se réunit avec plus de facilité.

Il faut remarquer que les emplâtres composés de graisses , de poudres & de gommes ne servent qu'à contenir l'appareil & à s'opposer à l'exaltation des suc. C'est pour ce sujet que les fameux Praticiens les condamnent.

Dans le tems que les playes commencent à se cicatrifer, & que les chairs surcroissent inégalement , on permet aux chairs de croître jusqu'à ce qu'elles remplissent toutes les inégalitez ; on les desseche après avec de l'eau de chaux , ou autre chose dessicative, afin d'avoir une cicatrice égale. Si elles surmontent considérablement on passe legerement par-dessus la pierre infernale.

Jé joindrai encore à cette méthode de pancer une playe, que la situation doit être favorable à la circulation des humeurs , & à la pente de la matiere. Ce sont-là les principales circonstances qu'on doit observer en pansant les playes des chairs où l'inflammation, l'ouverture de quelque gros vaisseau, la grande déperdition de substance & la contusion , ne permettent pas de pratiquer la future.

CHAPITRE II.

*Des Playes faites d'estoc , ou par
un instrument étroit &
pointu.*

LEs playes qui passent d'outre en outre ne sont pas si dangereuses que celles qui n'ont qu'une ouverture : elles se guérissent quelquefois par le secours du bandage en appliquant au dehors quelques plumasseaux trempés dans l'esprit de vin.

Si on ressent de la douleur, & que la partie s'enflamme, c'est une marque évidente qu'il y a des obstructions & des corps étrangers qui empêchent la réunion. Ce sont ces deux accidens qui nous marquent aussi la nécessité, qu'il y a de dilater les ouvertures pour y porter des remèdes & donner plus de pente à la matière. On y introduit ordinairement deux tampons d'une longueur & d'une grosseur proportionnées aux ouvertures. On y attache des fils, & on les trempe dans un digestif composé d'huile d'œuf, d'esprit de vin & de thérebentine que l'on modifie, suivant les différents degrez.

d'inflammation. Si la supuration est abondante, l'esprit de vin doit dominer : si elle est supprimée par l'inflammation, on doit corriger l'esprit de vin, en y ajoutant plus de thérebentine.

Si le pus est louable, & que les parties les plus intimes se réunissent, il faut continuer cette méthode : mais s'il est noir, & que l'inflammation succède, la saignée, les lavemens réitérés, & les ptisanes rafraîchissantes & apéritives ne doivent point être négligées. On corrige le digestif avec l'huile rosat. Les injections vulnéraires animées d'eau de vie produisent dans cette occasion un effet merveilleux.

Si nonobstant toutes ces précautions l'inflammation impiéte sur les parties voisines, & que la putréfaction se mette à la partie, on la doit dilater autant qu'il est nécessaire pour découvrir les parties où la matiere croupit : on décharge par ce moyen la partie, on garnit tous les recoins où la matiere étoit auparavant nichée, & on va au devant de la gangrene, & de la mortification.

Au sujet de la dilatation des playes, il y en a qui prétendent que l'éponge préparée peut suppléer au défaut des incisions. J'avoue qu'aux endroits où il ne faut

faut pas beaucoup dilater , & où les cicatrices paroissent , comme au visage , bien loin d'en condamner l'usage , je dis qu'elle est très-nécessaire ; mais dans toutes les autres occasions l'incision est toujours préférable.

Quoiqu'une playe ne pénétre pas d'outre en outre , si la sonde entre si avant qu'elle traverse presque la partie , il faut sans differer faire une incision du côté opposé.

Les symptomes les plus fréquens qui arrivent dans ces sortes de playes sont la fièvre & le flux de ventre , qui sont quelquefois suivis de la dysenterie.

La fièvre excite l'inflammation & arrête la supuration , en sorte que la partie devient si tendue & si enflée , que la gangrene survient. L'on sçait que les differens degrez de la fièvre réglient ceux de l'inflammation , comme ceux-ci ceux de la gangrene. La saignée , les lavemens , les alimens doux & liquides , les cataplasmes émoliens résolutifs , faits avec les quatre farines , le miel & les herbes émolientes bouillies dans le vin , comme mauve , guimauve , feneston , violier , parietaire , bouillon blanc , camomille , melilot , &c. Tous ces remedes , dis-je , sont ici très efficaces.

Il faut remarquer que si on n'a soin de bien charger les cataplasmes, ils se dessèchent : ainsi au lieu d'humecter & d'amollir les fibres, ils resserrent les pores de même que les astringens, & empêchent la transpiration.

Si malgré tous ces soins l'inflammation ne se dissipe pas, on dégage la partie par quelques legeres scarifications : si elles ne suffisent pas, on en fait d'autres plus profondes pour donner lieu aux remèdes de produire un effet plus sensible.

Si la playe regne horisontalement dans les chairs, on la doit dilater : mais si elle pénètre jusqu'aux parties les plus intimes, & les plus reculées, je veux dire près des gros vaisseaux, ou des os, il faut s'en tenir aux scarifications & aux injections faites avec les plantes vulnèraires, le miel, les roses communes, & l'esprit de vin, parce qu'on seroit obligé par l'incision de ruiner toute une partie qu'il faudroit dans la suite amputer.

Il arrive souvent que la gangrene attaque les bords de ces sortes de playes, où l'obstruction est toujours plus considérable. En ce cas les plumasseaux doivent être gras & bien chargés de digestifs.

Si l'inflammation ne se dissipe point par la supuration, ni par la transpira-

tion , & que la couleur rouge de la peau ne change point , on peut employer les cataplasmes maturatifs , fait avec l'oignon de lys , l'oseille , le levain & le supuratif , pourvû que l'inflammation ne se communique point aux parties voisines.

L'on sçait que les scarifications ne se pratiquent point que lorsque la partie est extrêmement tendue , que la couleur rouge se change en livide & plombée , & qu'il s'élève de petites vessies nommées phlictenes , qui témoignent le commencement de la mortification : ce qui prouve que le ferment de la gangrene est très-acide & très-malin. On ne doit pas attendre le progrès de ces petites bubes ; dès que l'on voit que la playe ne supure point , & que la peau change de couleur , on doit scarifier & mettre des compresses sur les parties voisines , trempées dans le vin chaud , animé d'esprit de vin.

La fièvre s'éteint quelquefois par les scarifications , parce que la matiere agitée du ferment acide a lieu de s'échapper. On diminue ainsi l'inflammation , on procure la supuration , & on arrête le progrès de la putréfaction.

Si les lèvres d'une playe sont vermeilles , c'est une marque que les particules

salines picotent les membranes & qu'elles tendent à augmenter la fluxion : alors la fièvre se rallume pour quelque tems, & les bords de la playe blanchissent & se dessèchent. Ce changement vient de ce que les sucres salins par leur trop grand mouvement se détachent des sulphureux, qu'ils irritent les fibres, & qu'ils causent une nouvelle obstruction, qui rend dans la suite la chair flasque & blanche.

On remarque souvent que quoique la playe soit prête à se cicatrifer, si la fièvre s'allume elle s'agrandit & devient plus dangereuse qu'elle n'étoit auparavant, parce que l'inflammation fait des progrès plus considérables. En ce cas on doit toucher la peau qui s'est nouvellement formée avec l'eau de chaux, dans laquelle on dissout du mercure sublimé : mais sans se servir d'aucun remède on peut la couper, car le ferment de cette membrane infecte les parties voisines. Le baume de soufre est très-merveilleux dans ces occasions, particulièrement dans les petites putréfactions.

Si le flux de ventre survient dans une playe charnue, c'est un symptôme très-dangereux, puisqu'il n'arrive que lorsque les esprits salins abandonnent la par-

tie , & qu'ils rentrent dans le commerce des liqueurs. Or comme les sels volatiles entretiennent le mouvement du sang & des humeurs , & qu'ils ont la vertu de les diffoudre & de les rendre fluides , on ne doit pas chercher ailleurs la cause de ce symptome. Ce flux arrête la supuration , & affoiblit plus le malade que tous les autres accidens ensemble , à cause de la grande dissipation d'esprits qui se fait par les selles. Nous observons aussi que la playe devient sèche , flétrie & comme mortifiée à mesure que les esprits l'abandonnent ; & tant plus le flux est grand , plus l'inflammation diminue , plus les chairs se dessèchent , & plus la partie devient flasque , aduste & putride. On la doit fomentier avec les vins aromatiques & empêcher la desunion des sels par le moyen du baume de soufre. Mais dès le moment que les esprits s'exaltent à la surface , le mouvement du sang se ralentit , le flux de ventre cesse , & la playe qui auparavant étoit comme inanimée se révivifie.

On doit arrêter ce flux avec beaucoup de circonspection ; car c'est une marque que les sels sont devenus fort âcres , puisqu'ils blessent toutes les parties où ils font quelque séjour. On doit toujours l'arrê-

ter insensiblement, de crainte que la suppression soudaine de son cours ne rallume la fièvre, & ne la rende plus maligne & plus pernicieuse. Ce qui joindroit aussitôt la putréfaction à l'inflammation. Le flux étant cessé, le malade doit être nourri d'alimens doux & épaississans.

Les remedes propres pour arrêter ce flux, sont les lavemens faits avec le bouillon blanc, la mauve, le son, la laitue, le centinode, & les jaunes d'œufs. La ptisane faite avec la bugle, la fanicle, le citron & la reglisse, est encore d'un grand secours.

On observe que ce flux arrive plus fréquemment dans les grands Hôpitaux qu'ailleurs, particulièrement dans les grandes playes, parce que les blesez y respirent un air chargé de vapeurs malignes & pestilentielle, qui cause non seulement le flux de ventre, mais tous les fâcheux accidens qui surviennent.

L'on remarque que les playes qui arrivent aux jambes ne sont dangereuses & de difficile guérison qu'autant que la circulation y est très lente, & que leurs tendons & leurs membranes sont tendues, & que leurs vessicules sont étroites. Cette disposition de parties fait que les humeurs s'y embarrassent plus aisément, que

les dépôts y sont plus fréquens , & qu'il n'y a que la férosité qui puisse se dégager dans le tems du dépôt , laquelle par son séjour se convertit en une sanie virulente qui entretient les playes de ces parties dures & caleuses. Elles demandent aussi des remedes capables d'emporter & de fondre la calosité , & de détruire la sanie , qui en est la principale cause.

Quand les playes sont de difficile guérison , & comme indomptables aux remedes , c'est la plûpart du tems la mauvaise disposition du sujet qui y contribue. Les uns sont naturellement mal habitués , les autres sont atteints de quelque maladie vénerienne , on de quelque autre indisposition qu'ils n'osent déclarer ; les autres enfin n'observent aucun régime de vivre , & n'ont du penchant que pour ce qui leur est contraire , & capable de les échauffer & alterer le sang. Si dans ces fortes d'inconveniens les remedes que l'on vient de décrire ne produisent aucun effet , les cardiaques & purificatifs en favorisent la guérison , comme les aromates , les potions cordiales , toutes les préparations de mercure & d'antimoine , la thériaque , les confectiions , la poudre de vipère , le sel volatil de vipère , de corne de cerf , & plusieurs autres remedes de

cette nature , dont on se sert differemment selon les differens degrez de corruption.

C'est la pratique qu'on doit suivre dans les playes venimeuses , après qu'on a appliqué sur la partie tout ce qui peut résister à la mortification. Celles-ci sont plus ou moins mortelles selon que la malignité , l'activité & la pénétration de l'humeur acide , en quoi consiste la nature du venin , sont plus ou moins grandes & funestes.

CHAPITRE III.

Des Playes des Tendons.

J'Ai fait remarquer en parlant de la future du tendon , que lorsqu'il étoit entierement coupé il n'arrivoit aucun accident fâcheux : mais qu'il se retiroit vers son principe , & qu'on étoit obligé d'en amollir les fibres avec des huiles tirées sans feu , afin que la réunion en fût plus aisée.

J'ai encore fait observer que la future étant faite, il étoit nécessaire d'humecter le tendon avec l'huile & l'esprit de vin ; que l'huile résistoit aux impressions de

l'air , & que l'esprit de vin pénétrant les plus petites porosités, désopiloit les conduits en chassant les matieres , & qu'on arrêtoit par ce moyen le cours des accidens , principalement de la douleur. Les suppuratifs les doivent immédiatement suivre, d'autant qu'ils empêchent que l'inflammation ne produise la matiere d'une longue supuration , qui pourriroit infailliblement le tendon , malgré tous les soins qu'on pourroit apporter , comme il arrive dans toutes les grandes fluxions où les tendons sont découverts. C'est la raison qui nous oblige d'attendre que la supuration soit achevée & que le tendon soit recouvert avant que de se servir des dessicatifs , comme de la teinture d'aloës , de l'esprit de vin , & plusieurs autres , parce qu'en dessechant trop-tôt la partie, on empêche la dissolution des suc , on arrête la supuration & on entretient l'inflammation qui est la véritable cause que le tendon se pourrit.

L'inflammation qui survient aux playes des tendons qui ne sont recouverts que de la peau , n'est dangereuse qu'autant que le suc qui en exude est corrosif , parce qu'il réveille la douleur , & tous les autres accidens qui accompagnent ordinairement les playes des tendons. Mais

s'il arrive qu'un tendon profond soit offensé, l'inflammation, & les dépôts sont beaucoup plus grands & plus fâcheux, à cause de la quantité des vaisseaux sanguins dont les chairs sont pénétrées.

Si les accidens persistent, & que le tendon ne supure point, il est important de dilater la playe, afin que les médicamens puissent pénétrer & dégager la partie en procurant la supuration.

Si la chair qui s'engendre dans ces sortes de playes devient cauleuse, c'est une marque que le sel abonde de toutes parts, & que le dépôt sera grand, puisque les particules salines se condensent dans la substance même de la partie. On ne se sert ici que des digestifs & des baumes qui nous conduisent jusqu'à ce que la playe soit prête à se cicatrifer, parce qu'ils sont capables de fondre & de dissoudre les fucs. C'est par là que nous connoissons que les dessicatifs sont nuisibles en ce qu'ils procurent trop-tôt la cicatrice.

Il s'engendre souvent une chair molasse & spongieuse, qui menace la partie d'une grande obstruction; alors il est encore nécessaire de continuer les digestifs. Car les dessicatifs engloutissent les parties nourricières, & augmentent l'abon-

dance du sel qui produit de méchantes chairs. En ce cas le baume vert de May, qui est décrit dans Schroderus, est très-merveilleux.

Il faut observer qu'un tendon peut-être blessé d'estoc sans qu'il arrive aucun accident. Cela se remarque lorsque l'instrument se glisse dans l'intervalle des fibres sans les endommager. Mais si par malheur il divise quelques fibres, l'obstruction s'ensuit, à l'occasion de laquelle le suc nourricier devient corrosif, rongant les fibres & les membranes; de là vient une obstruction plus grande & une douleur plus sensible, outre que les esprits irrités par ces matieres âcres augmentent l'inflammation, qui n'est pas d'abord considérable, mais périlleuse dans la suite.

Pour remédier à cet inconvenient, on doit sans hésiter ouvrir les tégumens & les chairs, pour reconnoître l'endroit du tendon piqué & adoucir l'acrimonie du sel avec l'huile d'œuf, ou de cire, & l'esprit de vin, sans toutefois négliger les digestifs & les baumes. Si les accidens ne cessent point, c'est un signe que la piqueure est profonde, & que les médicamens ne peuvent pas pénétrer: alors il faut séparer adroitement les fi-

bres du tendon suivant leur longueur, pour donner lieu aux parties balsamiques d'amolir les fibres, & à l'esprit de vin de résoudre les matieres, & de rendre la suppuration favorable.

L'inflammation qui suit la piqueure d'un tendon, empiète souvent sur les parties voisines. Si, par exemple, le tendon du doigt est piqué, le poignet & le bras s'enflent, de maniere qu'on est souvent obligé de les couper. Car comme le tendon & le ventre du muscle ne comprennent qu'un faisceau de fibres de la même continuité, les ébranlemens & par conséquent l'inflammation se communiquent, non seulement au ventre du muscle, mais encore à toutes les parties voisines. Il ne faut donc pas s'étonner si ces parties ont un commerce si familier entre elles, & si elles s'entre-communiquent leur altération. La difference qu'il y a entre le tendon & le ventre du muscle, ne consiste que dans leur tiffure & dans le plus ou moins d'inflammation, de tension & de douleur.

Le remede le plus spécifique pour arrêter les accidens d'un tendon piqué, est de donner le jour à la playe. Si le tendon n'est recouvert que de la peau, on se sert des baumes & des digestifs :

Mais s'il est profond, on y doit ajouter l'esprit de vin. Si le dépôt est grand, on applique sur le tendon un petit plumasseau trempé dans l'eau de vie pour le garantir de l'impression des matieres purulentes. A l'égard des cataplasmes, on sçait qu'on y applique les émoliens résolutifs & les défensifs pendant les deux ou trois premiers jours, suivant les degrez d'inflammation, auxquels on préfère ensuite les résolutifs, que l'on continue tout le tems de la fluxion, & pendant le reste de la guérison on se peut servir de quelque emplâtre & des compresses trempées dans le vin chaud.

Si quelque tendon de la main est blessé, on met non seulement des défensifs sur la main, mais encore sur toute l'étendue du bras. Si la piqueure est faite par un instrument quarré ou triangulaire, elle est sans doute plus à craindre que celle qui provient d'un instrument plat ou rond, à cause du grand nombre de divisions, c'est pourquoi elle demande davantage de circonspection. Enfin si l'inflammation est grande, qu'il y ait quelque apparence de gangrene, il en faut venir aux scarifications, & mettre en usage tout ce qui est capable de réveiller le mouvement des esprits.

CHAPITRE IV.

Des Playes des ligamens & des os.

LEs playes des ligamens ne diffèrent de celles des tendons que du plus ou du moins de sensibilité, & quoiqu'elles ne soient pas si douloureuses ni si périlleuses, il arrive néanmoins assez souvent que la putréfaction s'y met par le séjour que les matieres purulentes font sur ces parties.

Si les ligamens de quelque jointure sont blessés, je dis que les remedes épaississans sont les plus contraires ; car on doit s'opposer par toutes sortes de voyes à la coagulation des suc visqueux & salins qui entretiennent ces parties, & à la formation des ganglions & des anchiloses qui ne se peuvent fondre ni dissoudre par les remedes mêmes les plus puissans. Si les ligamens d'une jointure ne peuvent être offensés sans que quelque tendon reçoive quelque fâcheuse impression, il est aisé de comprendre que l'inflammation empêche qu'ils n'obéissent au mouvement des muscles, & que l'humeur qui file des ligamens & des glandes ne s'en-

cretienne dans sa fluidité ordinaire : Et comme j'ai fait voir dans l'anévrisme qu'elle se condensoit à la moindre chaleur par le repos de ses parties , & qu'il se formoit une anchilose , je dis que sa formation doit être ici beaucoup plus prompte, puisque la chaleur est beaucoup plus excessive. Or il est évident qu'un enchaînement d'accidens de cette nature peuvent détruire entierement la partie. Car si les anchiloses qui naissent autour des articles , & les ganglions qui se forment sur les ligamens par l'épaississement & la coagulation de leur suc nourricier , causent la perte de son mouvement, le mélange & l'alteration de plusieurs liqueurs d'une nature différente , sont bien capables de la putréfier par leur purulence & leur acidité.

L'humeur purulente la corrompt & l'infecte , l'acide la picotte & la ronge , & la visqueuse l'obstrue & la rend immobile ; & si elles sont la plûpart du tems si indomptables aux remedes , c'est sans doute par la contrariété de leurs principes , qui se détruisent les uns les autres dans l'action des médicamens : ce qui fait qu'on a de la peine de les surmonter & d'éviter que les ligamens ne se pourrissent.

Nous avons fait observer dans l'examen des fistules à l'anús, que les playes des articles dégénéroient souvent en fistules, parce que le suc salin y abondoit de toutes parts, & que le pus se changeoit en un sanie âcre & maligne, dont les parties s'infiltoient dans les porosités des fibres nerveuses, rendant l'ulcère caieux & fistuleux. Cette humeur devient quelquefois si mordicante qu'elle détruit non seulement les tendons & les ligamens, mais encore qu'elle ronge les cartilages & carie les os.

Pour prévenir tout ce désordre on doit suivre la même méthode que nous avons prescrite dans les playes des tendons, c'est-à-dire, qu'on doit employer tout ce qui tempère, ce qui adoucit & ce qui est capable de corriger l'acrimonie des fels.

Quand la playe a supuré pendant quelques jours, & que la partie est un peu desflée, on emploie le baume composé de fiel de bœuf, d'esprit de vin & de miel rosat, qui a la vertu de dissoudre & de détacher les matieres coagulables. On prévient ainsi la calosité de la playe, & tous les autres accidens. On procure ordinairement la cicatrice par des remèdes humectans, parce que les dessicatifs la rendent difforme. Les

Les os diffèrent des tendons & des ligamens, en ce que leur tissu est plus dense, plus ferré & plus compact, & qu'ils sont nourris d'un suc plus salin & plus subtil.

Si les playes qui leur arrivent sont simples, la seule réduction de pieces rompues, maintenues par le bandage, suffit pour le guérir.

Si les os fracturés pressent quelque vaisseau ou quelque tendon, & que la contusion soit considerable, si on en diffère la réduction, la partie tombe en gangrene & en mortification.

Si quelques pieces d'os étoient entrées dans les chairs, de maniere qu'on ne les pût réduire, il faudroit faire une incision pour les tirer. Je sçai que cela arrive rarement, & qu'il faut que les esquilles soient bien embarrassées dans les chairs pour ne les pouvoir réduire sans incision.

S'ils sont entierement brisés, & qu'il y ait quelque vaisseau d'ouvert, il faut couper le membre.

Je ne parle point ici des appareils dont on se sert dans chaque espèce de fracture. Je recommande seulement de serrer plus fortement la bande aux endroits où les os sont cassés qu'aux autres, afin de

les maintenir réduits, & d'empêcher que le cal ne s'engendre trop abondamment.

On ſçait que les playes compliquées comprennent les chairs & les os, & qu'elles demandent outre le bandage à dix-huit chefs, l'application de pluſieurs différens remèdes. On ſe ſert dans les commencemens des cataplaſmes réſolutifs pour dérober une partie de la matiere par la tranſpiration.

On doit éviter par toutes ſortes de voyes la ſupuration, parce qu'on eſt obligé d'attendre la génération du cal & l'exfoliation de l'os, joint que la grande ſupuration altere l'os en très-peu de tems.

Il eſt donc néceſſaire que les réſolutifs tiennent lieu de ſupuratifs, & ſi on ſe ſert dans les premiers jours du digeſtif il faut que l'eſprit de vin & le miel dominent. On applique de la charpi ſeche ſur l'os juſqu'à ce que le cal ſoit formé, & après ſa génération on y met des plumasſeaux trempés dans l'eſprit de vin, ou l'on fait diſſoudre du ſel armoniac & du camphre, qui eſt un remède de la dernière importance pour guérir l'ulcère de l'os, & faciliter ſon exfoliation.

Il faut remarquer que jamais les chairs ne s'engendrent belles ſur un os carié ou prêt à s'exfolier, elles ſont toujours

fongeuſes , & l'on peut dire que toutes les fois qu'elles ſont de cette nature , c'eſt un indice certain que l'oſ doit néceſſairement ſe carier ou ſ'exfolier. Ce qui arrive ordinairement dans les longues ſupurations.

La formation du cal imite parfaitement bien le regime de vivre : l'on remarque qu'il croît trop abondamment, & qu'il rend la partie inégale & défectueuſe lorsque les malades mangent beaucoup , & lorsqu'ils mangent peu l'on obſerve qu'il ne ſ'en engendre pas ſuffiſamment pour réunir la partie.

Le pronostic des playes compliquées eſt toujours très-dangereux aux perſonnes qui ſont mal habituées , aux vieillards , aux femmes qui ne ſont point réglées , & aux verolez , à qui les oſ ſe carient quelquefois ſans qu'il ſurviennne aucune playe.

C H A P I T R E. V.

Des Playes d'arquebuſades.

LEs playes de mouſquetades ſont toujours très-périlleuſes , tant à raiſon du grand fracas dont elles ſont ordinairement accompagnées.

rement accompagnées, que de ce que les avenues du sang sont entierement bouchées.

On sçait que les bales en passant dans les parties en écartent la substance & rompent les vaisseaux, sans qu'il arrive aucune hémorragie ni supuration avant les trois, quatre, cinq ou sixième jour : l'âge, le temperament, & la nature de la partie réglent ces écoulemens. La raison de ce fait est fondée sur la grande agitation de la bale & sur la figure ronde & mouffe. Il est évident qu'un corps mouffe, qui entre avec tant de force & de roideur dans les chairs, meurtrit & écrase les vaisseaux, de maniere qu'il force leurs tuniques à se coler les unes aux autres, & à s'opposer entierement à l'avenue du sang, à moins qu'il ne rompe quelque gros vaisseau, & que le sang ne s'ouvre le passage par son impulsion. De toutes les playes qui arrivent, il ne s'en trouve point aussi où l'obstruction soit plus grande que dans celle-ci, & qui soient par consequent plus susceptibles de l'inflammation, de corruption & de gangrene.

Elles renferment plusieurs particularitez, auxquelles le Chirurgien doit donner toutes ses attentions. La premiere est,

de considerer si elles sont dans quelques-uns des ventres, ou dans les extrêmittez; si elles sont superficielles, ou pénétrantes, si la bale a passé d'outre en outre, si elle n'a point intéressé en passant quelque partie importante à la vie : ce qui se connoît par les signes qui succèdent.

Mais soit qu'elle ait passé de part en part, ou qu'elle ait trouvé quelque obstacle qui se soit opposé à son avenue, on sçait que ces sortes de playes sont presque toujours accompagnées d'accidens fâcheux & pressans, comme ruption e vaisseau, fracture d'os, ou fracas de moindre consequence.

Si l'entrée de la playe est une figure ronde, & qu'elle se soit retrécie par la fluxion, la premiere intention à laquelle on doit satisfaire, est de la dilater. On excite par ce moyen la supuration, on procure une cicatrice plus égale, on décharge la partie en laissant saigner la playe autant qu'on le juge à propos, & on prévient les accidens. Mais auparavant il est important de tirer la bale, si on le peut, puisque c'est son progrès qui marque & qui détermine le lieu qu'il faut dilater. Si on ne peut pas suivre la route qu'elle a prise sans faire une incision, on doit mettre le malade dans la même posture

où il étoit quand il a été blessé, afin que l'on puisse suivre plus aisément le chemin que la balle a frayé, & reconnoître le lieu où elle s'est arrêtée. On dilate ensuite la playe sous deux circonstances. La première est qu'on doit éviter les gros vaisseaux ; & la deuxième qu'on ne doit point découvrir les tendons des jointures sans nécessité.

Si quelque corps étranger est engagé près des gros vaisseaux, dans l'entre-deux des muscles, en sorte qu'on ne le puisse tirer qu'avec peine & sans causer quelque desordre, on le doit laisser dans la partie, pourvû que le malade n'en soit pas beaucoup incommodé. S'il est dans quelques-uns des ventres, on doit l'abandonner au soin de la nature. S'il est entré dans la substance de l'os, on doit l'ébranler pour le tirer avec plus de facilité, parce que l'os se carieroit & se pourriroit infailliblement dans la suite. S'il est dans les parties nerveuses, comme dans les articles, il faut absolument en faciliter l'issue, particulièrement lorsqu'il est d'une figure pointue, & d'une matiere corruptible ; car alors on doit non seulement le tirer des parties nerveuses, mais encore de quelque endroit que ce soit.

On ôte les corps étrangers par attra-

ction, ou par impulsion avec la main, les instrumens, ou les médicamens, suivant le lieu qu'ils occupent. Si, par exemple, une bale avoit passé audelà des gros vaisseaux, on seroit obligé de la tirer par la partie opposée. Mais si elle étoit arrêtée dans les parties qui sont au deçà, il faudroit la tirer par son entrée.

Cette regle générale a néanmoins ses exceptions; car si quelque corps étranger poussé sur le carpe, ou sur le tarse du dehors au dedans, avoit passé le détroit des os, ce seroit une grande témérité d'inciser les tendons fléchisseurs des doigts pour lui ouvrir le passage par la partie opposée. En ce cas, on le doit tirer par la même route qu'il est entré.

Si la bale a ruiné une jointure, il faut couper la partie, vû que les ligamens & les os étant entierement fracassés, & leurs esquilles irritant les tendons, il arrive que la gangrene s'empare aussi-tôt de la partie.

Si l'os de la cuisse ou du bras est rompu, on dilate la playe autant qu'on le juge à propos, on avance la supuration pour avoir la liberté de tirer quelques pieces d'os séparés, s'il y en a. Au reste on suit la même méthode que dans les autres playes compliquées.

Si quelques vaisseaux sont ouverts, comme les vaisseaux fouclaviers, on fait la ligature, & il se répand du sang sur le diaphragme, il en faut venir à l'opération de l'empyème.

Si la bale a emporté une grande partie de l'os, comme l'on ne sçauroit couper à proportion autant de chair qu'il y a de la substance de l'os perdue, pour y porter des remedes, il arrive que la chair qui croît par dessus devient caleuse, & quelquefois osseuse, d'autant que le suc salin qui enfile cette route l'endurcit peu à peu.

Si le tronc de quelque gros vaisseau est ouvert, on est souvent obligé d'amputer le membre, parce que la partie qui ne reçoit plus de sang pour sa nourriture, tombe en gangrene.

Si la playe est seulement dans les chairs, on la peut bassiner dès le premier appareil avec l'eau de vie, on en imbibe les plumasseaux, & on enveloppe la partie avec des compresses trempées dans le vin chaud que l'on anime avec l'esprit de vin.

Les principaux accidens qui accompagnent les playes de mousquetades, sont le gonflement, la putréfaction & l'hémorragie. Pour dissiper le gonflement, on se sert heureusement des eaux vulnéraires,

raires , mêlées avec l'esprit de vin , ou des cataplasmes composés avec l'urine, la farine de seigle , le miel commun & l'infusion des roses , ou bien des lessives faites avec les cendres de farment , dans lesquelles on ajoûte le sel armoniac & l'eau de vie. Si le gonflement n'est pas grand , la supuration suffit pour desenfler la partie : s'il est accompagné de dureté , on fait quelques legeres scarifications.

Pour exciter la supuration de ces sortes de playes , on se sert fort à propos du digestif composé avec le basilicum , le baume d'Arcæus, l'huile d'œuf & l'esprit de vin. Si la corruption s'y met , on y ajoûte la thériaque, la myrrhe, l'aloës , le sel armoniac, l'huile d'absinthe ou d'annet. On les anime d'autant plus que l'on craint la corruption.

Si la putréfaction arrive à une partie charnue & spongieuse , on dissout l'égyptiac dans l'esprit de vin , & on les mêle avec le digestif. Car comme l'égyptiac est entierement dessicatif, si on l'employoit aux playes des parties nerveuses , qui ont coutume de se dessécher , il dissiperoit le peu d'humidité qu'on y remarque. Si on se sert des injections , on préfère les deux aristoloches bouillies dans le vin blanc , où l'on dissout le sucre candi , le cam-

phre, la myrrhe & la thériaque.

Il faut remarquer que les injections aussi bien que les autres remèdes, doivent être ménagées avec prudence, suivant les parties où l'on s'en sert. Si on pouffoit, par exemple, dans la poitrine d'un empyque une liqueur amère & piquante, elle irriteroit les parties, de manière qu'elle augmenteroit les accidens. On employe très-utilement dans une pareille occasion la décoction d'orge, d'aigremoine, d'absinthe, de petite centauree, de plantain & d'aristoloche, dans laquelle on ajoute du miel rosat. Si cette décoction a besoin d'être fortifiée, on fait cuire ces plantes dans le vin blanc, ou l'eau de vie.

La teinture de *perficaria maculata*, faite avec le vin blanc, résiste encore puissamment à la corruption. Si on veut la rendre plus forte, on fait dissoudre la myrrhe, l'aoës & le sel armoniac dans l'eau de vie, & on en fait un mélange. La dissolution du sel armoniac dans l'esprit de vin produit le même effet: & pour empêcher qu'il ne s'engendre une nouvelle corruption, on entoure l'appareil d'esprit de vin camphré. La dissolution d'un gros de sublimé corrosif, ou d'arsenic dans un demi septier d'esprit de vin,

est merveilleuse dans les grandes putréfactions : ou bien celle d'une once de mercure dans deux onces d'eau forte , que l'on mêle avec l'eau de chaux ou l'eau de vie.

On se sert encore fort heureusement dans ces occasions de la dissolution de la pierre à cautère dans de l'eau de vie , que l'on mêle avec une même quantité d'eau de vie camphrée. Toutes ces dissolutions sont non-seulement capables de détacher les chairs pourries & mortifiées, mais encore d'emporter la carie des os.

Après l'effet de tous ces remèdes, on met en usage les décoctions détersives faites avec les roses rouges, la grande consolide, la quinte feuille, le plantin, l'aigremoine, l'ortie, la pimpinelle, la pervanche, le mille-pertuis, la graine de pourpier, de plantin & de pavot, dont on feringue légèrement la playe pour détacher le reste des impuretez qui s'y rencontrent.

Quand on employe les détersifs, on joint ordinairement les mondificatifs aux suppuratifs, comme la thérebentine, le mondificatif d'ache, le baume d'Arcæus & l'huile d'hypericum.

Si la playe a long-tems suppuré & que les chairs qui se renouvellent devien-

ment baveuses, on les consume en mettant quelques gouttes d'esprit de soufre dans le mondificatif. Si c'est la grande humidité de la partie qui engendre ces méchantes chairs, on abandonne le mondificatif, auquel on préfère l'eau alumineuse, ou l'eau fagedenique, ou la décoction des plantes vulnérinaires faites avec l'eau de chaux, ou enfin le baume d'Arcæus, chargé de myrthe & de bol bien pulverisés.



CHAPITRE VI.

Réflexions sur les Playes

ENtre les playes qui arrivent à l'œil, on sçait que celles qui sont faites par quelques armes à feu sont toujours les plus dangereuses & le plus souvent mortelles, puisqu'un coup si violent ne sçauroit toucher une partie si délicate sans causer la perte de l'œil ou la perte de la vie, à moins que le coup ne fût si oblique qu'il n'y eût que sa superficie d'intéressée; mais si elles arrivent par un instrument pointu, ce sera dans les tuniques, dans les humeurs ou dans la rétine. Si les tuniques sont superficiellement

bleffées, on peut y remedier par la saignée & par les défensifs ordinaires; si elles pénètrent les tuniques, l'humeur aqueuse s'écoule, & l'on perd ordinairement la vûe; si le coup porte jusqu'à la rétine, la fièvre, les convulsions, le délire, les frissons & tous les autres accidens arrivent comme dans toutes les affections des nerfs, & bien souvent la mort, principalement si le cerveau est offensé.

Les playes du nez n'ont rien de dangereux que la difformité, & quelquefois la perte de l'odorat, si elles sont pénétrantes & considerables.

Les playes des oreilles sont fâcheuses, parce qu'on n'y sçauroit porter aisément des médicamens: si l'oreille extérieure étoit emportée, l'ouïe seroit beaucoup diminuée: en ce cas on auroit recours à l'oreille artificielle de Paré; & si la membrane du tambour étoit percée, on deviendroit sourd insensiblement.

Les playes de la langue ne sont pas fort à craindre, la salive est un baume qui les guérit en très-peu de tems; mais si le bout étoit emporté, on ne pourroit plus articuler la voix, parce que c'est principalement lui qui par ses differens battemens coupe & modifie l'air: si un semblable cas arrivoit, on pourroit se servir

de l'ingénieuse machine qui est décrite dans Paré. C'est une espece de petite écuelle qui se met entre le ligament de la langue & les dents, sa convexité sert d'appui à la langue, qui ne pouvant plus se trouver dans la cavité de la machoire inférieure, à cause de son raccourcissement, ne peut plus modifier l'air pour former la voix sans le secours de cet appui. Il faut remarquer que ce petit instrument est plus mince du côté qu'il touche le ligament.

Si la trachée artere est blessée, la voix devient rauque, on crache le sang, la douleur se communique par toute la canne des poulmons, & la langue se dessèche; s'il se répand du sang dans la substance des poulmons, on est en danger de perdre la vie. La playe se pance extérieurement comme les autres. Il seroit inutile de répéter ce que j'ai dit des playes des poulmons, j'en ai amplement parlé dans l'opération de l'empyème.

Les playes du cœur ne sont mortelles que par la nécessité de ses mouvemens, car dès le moment qu'ils sont abolis, l'animal meurt subitement; au reste le cœur n'est qu'un muscle comme tous les autres, & ses blessures ne sont dangereuses qu'autant qu'elles sont capables de

dérégler ses battemens , soit par l'inflammation ou par la convulsion qui n'arrive que par le plus ou le moins de pénétration. Je m'explique ; si la playe est superficielle, & que la pluralité des divulsions des fibres ne soit pas suffisante pour exciter l'un ou l'autre accident, la mort ne s'ensuit pas, ainsi que l'on a vû par expérience dans l'ouverture de plusieurs cadavres, à qui on a trouvé des cicatrices à la pointe du cœur ; mais si au contraire les divulsions sont assez considérables & assez pénétrantes pour causer l'inflammation & la convulsion qui interrompent la régularité de ses mouvemens, le sang n'étant plus pompé dans toutes les parties du corps, il s'y fait un repos universel qu'on appelle la mort. Quand le cœur est mortellement blessé, il sort beaucoup de sang, les artères battent faiblement, le visage devient pâle, les extrémités se refroidissent, & il arrive une sueur froide par tout le corps

Les playes du diaphragme sont toujours mortelles, particulièrement lorsqu'elles sont dans sa partie nerveuse, à cause du commerce familier qu'il y a entre les nerfs cardiaques & diaphragmatiques. Les signes qui nous font connoître que le diaphragme est offensé, sont

la situation de la playe, le hoquet, une grande difficulté de respirer, un ris sardonique, une douleur aiguë vers l'épine, une fièvre ardente & un transport au cerveau qui les jette dans la fureur & dans une élévation de voix audacieuse, qui est une marque que la mort n'est pas loin.

S'il y a playe à la moëlle de l'épine, les parties où se distribuent les nerfs qui en sortent, ne font plus leurs fonctions, parce qu'elles sont privées de sentiment & de mouvement, si la moëlle se pourrissoit dans la suppuration, cette corruption pourroit se communiquer aux parties voisines, les parties inférieures deviendroient paralytiques, ce qui causeroit la mort.

Si les playes du ventricule sont superficielles, & qu'elles n'ayent point altéré sa tunique nerveuse, elles se peuvent guérir; mais si elles pénètrent dans sa capacité, ou qu'elles intéressent son orifice supérieur, elles sont toujours mortelles, à cause de la quantité des nerfs qui s'y distribuent, & du consentement mutuel & de la communication étroite qu'il y a entre les nerfs cardiaques & les nerfs stomachiques. Les signes qui nous marquent que le ventricule est offensé, sont la si-

tuation de la playe , la sortie du chile , la nausée , le vomissement , la fièvre & les convulsions qui se communiquent principalement aux lèvres. La saignée , les lavemens , les bouillons & les ptisanes pectorales sont les remèdes ordinaires dont on se sert dans cette occasion.

Nous avons dit dans la Gastroraphie , que si les playes des intestins étoient grandes , on y faisoit la future entrecoupée ; que si elles étoient petites , on les abandonnoit aux soins de la nature ; que s'il y avoit perte de substance , on les cousoit à la playe , si l'on pouvoit , pourvu qu'elle fût dans les gros intestins ; car s'il y avoit perte de substance dans les boyaux grêles , la playe seroit mortelle. Comme j'ai parlé des signes de ces sortes de playes , en décrivant la future du ventre , je n'en dirai rien ici.

Si les playes du foye ne pénètrent pas bien avant dans sa substance , elles se guérissent très-aisément ; mais si elles sont profondes , & qu'il y ait quelque gros vaisseau coupé , elles sont mortelles. Il faut remarquer que dans ces sortes d'inconvéniens le foye se pourrit , ou devient la plûpart du tems schireux. Ce que l'on connoît par la dureté , par une douleur sourde , par l'élevation du

pouls & par des frissons réitérés, comme il a été dit dans les playes de tête.

Nous observons que lorsque les playes du foye sont de longue durée, le malade devient éthique, lientérique, & la jaunisse se manifeste par toutes les parties; il est aisé de voir que la bile étant supprimée dans les glandes & dans les conduits, & ne pouvant plus s'écouler dans les intestins, pour y préparer & perfectionner le chile, on comprend aisément que le chile étant trop grossier, il ne sauroit se cribler dans les veines lactées, il se précipite par les selles; ainsi ne se faisant que très-peu de nourriture & de digestion, il ne faut pas s'étonner si le blessé devient éthique & lientérique. Quant à la jaunisse, elle ne provient que du reflux de la bile dans la masse du sang, avec lequel elle est chariée dans toutes les parties du corps.

Pour ce qui regarde les playes de la rate & du pancréas, elles ne sont pas toujours mortelles, à moins qu'il n'y ait quelque grosse branche d'artère ouverte. Nous voyons même que la rate n'est pas absolument nécessaire à la vie de l'animal, puisque l'on érate les chiens qui ne laissent pas de vivre comme auparavant; la situation de la playe, le sang noir

qui en fort, & la douleur sont des signes que la rate est offensée.

Les signes qui nous marquent que le pancréas est blessé, sont la difficulté de respirer, le vomissement, une pesanteur & une grande douleur à l'endroit des lombes; un flux bilieux, la colique survient, & la rate se flétrit. La difficulté de respirer vient de ce que le pancréas occupant plus d'espace qu'à l'ordinaire à cause de l'inflammation, s'oppose à l'aplanissement du diaphragme qui repousse les poumons dans le tems de leur expansion. C'est pour la même raison que l'on ressent une pesanteur & une douleur dans la région des lombes, & que le vomissement survient, parce que le ventricule se trouvant comprimé, est obligé de rejeter tout ce qu'il contient. Le flux de ventre & la colique ne sont excitez que par l'interruption du cours de la limphe pancréatique, qui ne se pouvant plus mêler avec la bile dans les intestins pour corriger son intempérie, celle-ci s'enflamme, elle irrite les intestins par son acrimonie, ce qui cause le flux & la colique. La rate se flétrit, parce que le pancréas par son poids presse l'artère qui se distribue dans le corps de la rate, l'abord d'une grande partie du sang étant

ainsi empêché , il faut nécessairement qu'elle se flétrisse.

Les playes des reins sont très-périlleuses , particulièrement si elles sont profondes. Les signes qui les accompagnent sont la fièvre , une douleur fixe & perçante au défaut des fausses côtes , principalement lorsqu'on presse la partie avec le doigt , une suppression d'urine , ou du moins il n'en sort que quelques gouttes à la fois qui sont sanglantes ; il arrive souvent un vomissement & un engourdissement à la cuisse & à la jambe , le blessé ne sçauroit se tenir droit , & le testicule du même côté se retire dans l'aîne. J'ai expliqué tous ces signes en parlant de la lithotomie.

S'il y a playe à la vessie , l'urine se répand dans la cavité du ventre , la région hypogastrique devient tendue , enflammée & douloureuse , avec fièvre , insomnie & délire ; & si l'inflammation augmente , la mort s'ensuit en peu de jours. Si le sphincter est blessé , l'urine s'écoule involontairement.

Quoiqu'on ait quelquefois vû guérir des playes considérables à la matrice , elles sont néanmoins presque toujours mortelles , particulièrement dans le tems de la grossesse. On s'apperçoit

qu'elle est blessée par l'hémorragie, l'inflammation, la douleur dans les aînes, la défaillance, la fièvre, la soif, le délire, les convulsions, l'enflure de l'hypogastre avec grande chaleur, tension, pesanteur, difficulté de respirer, suffocation & la suppression des mois.

Je finirai ces Réflexions par les playes qu'on appelle empoisonnées. Je n'en reconnois point d'autres que celles qui se font par la morsure ou par la piqueure de certains animaux, comme sont celles de la vipere, du crapaux, du scorpion, des abeilles, des freûlons ou bourdons, des guêpes & de plusieurs autres insectes

F I N.

A P P R O B A T I O N.

JAi examiné par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui traite des *Opérations de Chirurgie*, lequel mérite d'être imprimé, étant enrichi d'un grand nombre d'observations qui seront très-utiles aux Chirurgiens : ce que je certifie être véritable ; je le sou mets pour tant à Messieurs les Médecins de la Faculté de Paris. Fait ce 3. Mai 1690.

Signé, BESSIER.

A P P R O B A T I O N.

LA Faculté de Médecine en l'Université de Paris, après avoir ouï le rapport avantageux

que Messieurs le Moine & Enghard, Docteurs,
Regens en la même Faculté, ont fait du Livre
des *Opérations de Chirurgie*, composé par le sieur
de la Charriere, approuve cet Ouvrage, & le ju-
ge très-digne d'être imprimé. Fait à Paris aux
Ecoles de Médecine le Jeudi 19. jour d'Octobre
1690.

Signé, LEGIER, Professeur du Roi, &
Doyen de la Faculté de Médecine.

Autre Approbation.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chance-
lier, ce Livre intitulé, *les Opérations de Chi-
rurgie par Joseph de la Charriere*, dont on a déjà
eu deux Editions. J'ai trouvé dans cet Ouvrage
beaucoup d'ordre & de netteté : quelques addi-
tions & corrections nouvelles qu'on a fait à cette
troisième Edition la rendront encore plus digne
d'être donnée au Public. Fait à Paris ce 15.
Avril 1706.

Signé BURLET.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE
FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez &
seaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de
Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de
notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris,
Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils,
& autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, Sa-
lut ; Notre bien-amée Marie-Anne Gellier Veu-
ve de DANIEL HORTHEMELS, Libraire à Paris,
Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Let-
tres de Permission, pour l'impression d'un Livre
intitulé : *Traité des Opérations de la Chirurgie*,

qu'elle désireroit donner au Public ; Nous avons permis & permettons par ces Présentes à ladite Veuve Horthemels de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucuns lieux de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur Daguesseau ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'exposante, ou ceux qui auront droit d'elle, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant cla-

meur de Haro , Charte Normande & Lettres à
ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE'
à Paris le neuvième jour du mois de Mars , l'an
de grace mil sept cens dix-sept, & de notre regne
le deuxième. Par le ROY en son Conseil.

Delaulne Syndic FOUQUET.

*Réglé sur le Réglé IV. de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 120. No.
146 conformément aux Réglémens , & notamment
à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1708. A Paris le
16. Mars 1717. DELAULNE, Syndic.*

